

ANTONIO DRAGON, S. J.



Au Mexique rouge



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Au Mexique rouge



MARIA DE LA LUZ CAMACHO

**Première martyre
de l'Action catholique**

ANTONIO DRAGON, S. J.

AU MEXIQUE ROUGE

Maria de la Luz Camacho

Première martyre
de l'Action catholique



MONTREAL
L'ACTION PAROISSIALE
4260, rue de Bordeaux

—
1936

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

DU MÊME AUTEUR

Le Père Pro. Ouvrage traduit en anglais, espagnol, italien, allemand, hollandais, polonais, portugais, roumain, hongrois, slovène, grec, maltais, etc.

Imprimi potest:

AdélarD DUGRÉ, S. J.
Praep. Prov. Canadae Inf.

19 novembre 1936

Nihil obstat:

LOUIS C. DE LÉRY, S. J.
Cens. dioc.

Montréal, 1^{er} décembre 1936

Imprimatur:

† Em.-A. DESCHAMPS, V. G., Ep. *Thenessensis*
Aux. Marianop.

Marianopoli, die 2^a Decembris 1936

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, l'auteur, en employant au sujet de Maria de la Luz les mots de sainteté, martyre, miracle, etc., n'a nullement l'intention de prévenir les décisions de la Sainte Église.

« ... Quant à ceux qui... dans le laïcat, par amour pour la religion et par fidélité envers ce Saint Siège Apostolique, ont accompli des actes mémorables dignes d'être enregistrés dans les fastes les plus récents de l'Église mexicaine, nous ne pouvons que les glorifier hautement. »

PIE XI

(Encyclique *Acerba animi.*)

Ce qui se passe à Mexico

Impressions de voyage

(*Décembre 1935*¹)

POUR un simple touriste, un voyage à Mexico est une partie de plaisir, surtout en hiver, car le climat y est idéal.

Pour un prêtre déguisé, c'est une belle aventure. La loi du Mexique interdit en effet aux prêtres étrangers de résider à l'intérieur du pays. Ils y vont à leurs risques et périls.

Les prêtres mexicains eux-mêmes sont hors la loi. Au moment où j'entre au Mexique, en décembre 1935, cinq évêques, y compris le Délégué Apostolique, vivent en exil à la frontière américaine; douze évêques chassés de leurs diocèses sont cachés dans la ville de Mexico. D'autres ont parfois été jetés en prison comme

1. L'auteur a écrit ce livre d'après les documents qu'il a recueillis au cours d'un récent voyage à Mexico. Il a cru bon d'insister sur l'histoire générale de la persécution mexicaine. Depuis vingt ans, la politique du gouvernement n'a cessé de faire du problème religieux le point essentiel de son programme; son esprit de haine, d'ostracisme et de violence pèse lourdement sur la vie des catholiques. Le lecteur pourra se faire une idée de ce qu'ils souffrent; il verra aussi dans quelle atmosphère a vécu Maria de la Luz Camacho

de vulgaires malfaiteurs; ceux qui restent dans leurs diocèses sont toujours sur le qui-vive, partageant la vie des plus pauvres.

Dans le train qui m'amène à Mexico, je regarde ce malheureux pays que je traverse. La voie ferrée coupe en deux l'État de Chihuahua: six cents milles en ligne droite; quinze heures de chemin de fer. Et je songe que tout cet immense territoire est privé de prêtres.

Le train ne passe qu'une fois par jour; il s'arrête à chaque station. C'est le grand événement pour ces populations isolées dans ces plaines sablonneuses. Les journaux, qu'on lit d'ailleurs fort peu, leur apportent des nouvelles qui se ressemblent toutes: des récits d'attentats et de grèves, des portraits d'actrices ou de toréadors fameux.

D'énormes chapeaux de paille aux larges bords retroussés recouvrent des faces brunies au soleil ardent de ces terres arides. Des yeux tristes, énigmatiques, se tournent vers nous. Des mains de femmes se tendent pour demander l'aumône; les enfants, pieds nus, se précipitent sur les sous que les voyageurs leur jettent.

Tout ce pauvre monde a l'air simple et bon; il ne demanderait qu'à vivre en paix du fruit

de la terre. Quatre siècles de catholicisme ont fait germer ici l'amour du travail et l'attachement à la foi. Les nouveaux maîtres ont privé ces braves gens de leurs prêtres qui les consolait et leur parlaient du ciel.

Il faut quarante-huit heures de chemin de fer pour arriver à Mexico. Le matin du deuxième jour, grand émoi dans notre wagon. Calles a quitté sa retraite de Los Angeles; il vient d'arriver à Mexico par avion. Que va-t-il se passer? J'entends des commentaires discrets. Un catholique mexicain me dit à table:

« Bonne nouvelle!

— Comment, bonne nouvelle?

— Oui, Calles va essayer encore une fois de reprendre le pouvoir. Les révolutionnaires vont se déchirer entre eux. Les catholiques pourront respirer. Quand chien et chat se battent, les souris sont tranquilles! »

A chaque station de quelque importance, montent des officiers, des députés: il faut aller voir ce qui se passe dans la capitale que l'arrivée de Calles a mise en émoi. Le wagon-restaurant se remplit; on boit, on parle fort.

Le soir, le train s'arrête près de deux heures en pleine campagne. Personne ne sait pourquoi.

Les touristes sont nerveux. Au pays du Mexique les bombes et les grèves éclatent à tout moment. Durant la seule année 1934, il y eut plus de quatre mille grèves. Je sais aussi qu'un des grands sports des mécontents, au Mexique, consiste à faire sauter les trains. Dans un journal qui me tombe sous la main, je lis qu'une locomotive chargée d'explosifs a été lancée, sans mécaniciens, sur la voie nationale de Mexico à Laredo, pour le plaisir de réduire en miettes le premier train venu à sa rencontre. Averti à temps, un chef de gare fit aiguiller la locomotive qui s'écrasa dans un champ.

Aurons-nous ce soir un aussi bienveillant chef de gare ? Resterons-nous ainsi en panne longtemps ? D'ordinaire les grèves de cheminots durent plusieurs jours, même au Mexique...

Je me disposais à dormir, quand des brancardiers montent dans mon wagon; ils portent un blessé qu'ils déposent précisément sur une banquette voisine de la mienne. C'est un homme encore jeune; sa figure, éclairée par les lampes, semble sereine. Il ne parle pas. Sa femme est là pleurant à ses côtés. Je n'ose poser de questions. Mais le lendemain mon compa-

gnon m'apprend que c'est un aviateur blessé mortellement.

« Un accident, lui dis-je ?

— Non. Au moment où il atterrissait, trois ou quatre individus l'ont entouré, et, sans dire mot, ont déchargé sur lui leurs revolvers à bout portant. »

Mon ami racontait cela d'un air indifférent, comme un fait-divers de journal. « Ne vous épouvantez pas, me dit-il. A Mexico, ces choses-là arrivent tous les jours. Ici, la vie d'un homme ne compte pour rien. »

De Torreon à Zacatecas, le train gravit une pente très rude, en serpentant à travers les champs d'agaves. Je cherche à découvrir Guadalupe, la petite ville minière où est né le grand martyr mexicain, le P. Pro, mon ancien compagnon d'études. Mais il fait déjà trop noir.

Le train longe la ville de Zacatecas; quelques lumières, qui scintillent sur le flanc d'une colline, permettent de la situer. Mon compagnon me rejoint à la fenêtre:

« Voyez, me dit-il, Zacatecas est mort à présent. Il y a quinze ans, il comptait 70,000 habitants. Les révolutionnaires ont tout ravagé. Ses mines étaient célèbres; tout

est maintenant abandonné; l'eau est entrée dans les galeries. Les ouvriers, débauchés par les promesses d'une prospérité acquise aux dépens des patrons, ont quitté le travail. Les riches ont fui à Mexico. Aujourd'hui, la ville compte à peine 17,000 habitants. »

Les villes se succèdent ensuite plus rapidement: Aquascalientes, Léon, Irapuato, Salamanca. Chacune me rappelle l'histoire de son héroïque résistance aux lois persécutrices. A gauche, c'est Queretaro, que Carranza a rendu célèbre en 1917. Il y fit voter la nouvelle Constitution mexicaine, la loi impie que Calles a mise en vigueur.

Enfin, voici Mexico.

La ville est bâtie sur un grand plateau, entouré de montagnes. Son altitude, — plus de 2,400 mètres, — lui vaut un air très pur. En été la brise descend des montagnes couvertes de neige; en hiver, le soleil brille dans un ciel toujours bleu. C'est un perpétuel printemps.

Le sol trop mouvant ne peut pas porter de gratte-ciel; la ville en garde mieux sa physionomie latine à côté de la grande République voisine.

La grande pitié de l'Église

DEUX choses font la beauté du Mexique: ce que le bon Dieu y a fait, ce que les catholiques y ont construit. Depuis cent ans, le pays est aux mains des ennemis de l'Église; ils ont tracé des routes et quelques lignes de chemin de fer; ils ont creusé des puits de mines et construit des ponts; mais ils n'ont rien ajouté de véritablement artistique. Par contre, les monuments splendides que les colons espagnols avaient semés à travers tout le pays peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux édifices d'Europe. Et l'on s'étonne de trouver, après tant de révolutions et de luttes fratricides, une profusion de chefs-d'œuvre qui remontent à trois ou quatre siècles.

Le touriste non averti pourrait croire au génie constructeur du gouvernement. Les nouveaux tyrans sont installés dans de magnifiques bureaux, mais ils n'ont guère d'autre mérite que celui de les avoir hérités des anciens vice-rois, ou de les avoir volés à l'Église. Toutes les maisons d'éducation laïques de

quelque importance, la plupart des palais du gouvernement, ne sont que d'anciennes églises, des collèges, des écoles, des séminaires désaffectés.

Dans la ville même de Mexico, la bibliothèque nationale est l'ancienne église Saint-Augustin, la bibliothèque de la Chambre des députés est l'église de Santa Clara. Du couvent des Servantes de Marie, les Agrariens ont fait leur bureau central; dans l'église Sainte-Thérèse le gouvernement a installé son imprimerie; le grand édifice du séminaire de Conciliar est transformé en centre de formation socialiste. L'église Saint-Joachim sert de caserne; celle de Saint-Diégo devint un club pour les jeunes révolutionnaires. Les beaux grands collèges actuels d'enseignement secondaire sont simplement des maisons volées aux Jésuites, aux Dames du Sacré-Cœur, aux Frères des Écoles chrétiennes¹. Je demandai un jour au

1. Le Secrétariat de l'Éducation a publié une liste officielle des écoles d'enseignement secondaire pour le district fédéral; ces écoles sont maintenant désignées par de simples numéros: l'école n° 1, n° 2, etc. Elles occupent des édifices confisqués par le gouvernement et s'appelaient autrefois: le séminaire de la rue Regina, le collège des Dames du Sacré-Cœur, le collège des religieuses du Saint-Sacrement, le collège Mascarones de la Compagnie de Jésus, le collège Saint-Pierre-et-Saint-Paul de la Compagnie de Jésus, le collège Teresiano de Mixcoac, etc.

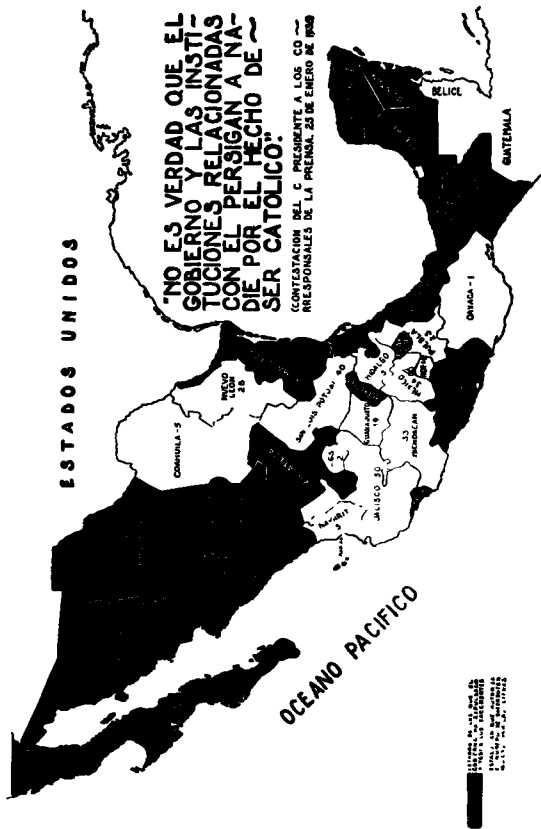
Père Cuevas, le célèbre historien de l'Église au Mexique :

« Combien d'écoles, de collèges, ou de couvents ont été pris par le gouvernement ?

— Le chiffre n'est pas facile à établir exactement, me répond-il, mais il est facile à retenir : on a tout pris ! »

L'*Excelsior*, un journal de Mexico, annonçait dans son numéro du 5 mai 1928 que plus de cent cinquante églises avaient déjà été confisquées par l'État. Et le journal note que c'est une grande économie pour le gouvernement !

Le touriste peut passer des semaines à Mexico sans s'apercevoir que la persécution la plus insidieuse continue toujours de sévir. C'est comme à Moscou. Mexico cache son vrai visage sous un masque charmeur. La ville présente une façade honnête aux visiteurs étrangers : le Mexique officiel autorise le culte catholique. A Mexico même, quelques églises sont ouvertes ; un prêtre est autorisé à y dire la messe. La cathédrale, la basilique de Notre-Dame de Guadeloupe sont des stations obligatoires pour les agences de tourisme. Les fidèles peuvent y prier librement. Cette condescendance du gouvernement est pure hypo-



CARTE DU MEXIQUE

Les parties en noir indiquent les États d'où tous les prêtres ont été expulsés. Ailleurs le nombre des prêtres est très réduit, comme on peut le voir par les chiffres inscrits près du nom de chacun des États, par exemple, un prêtre pour l'État d'Oaxaca, cinq pour celui de Coahuila, etc. Ces chiffres sont de 1935; le nombre des prêtres autorisés est encore moindre aujourd'hui.

crisie: vingt-cinq églises sont ouvertes, mais on compte quatre fois plus d'églises fermées. Les prêtres y confessent, prêchent, et disent la messe, mais au risque d'être jetés en prison et de payer de fortes amendes; un seul prêtre peut légalement exercer le ministère dans chaque église ouverte au culte.

Dans une lettre collective du 11 février 1936, les évêques du Mexique dressent le bilan actuel de l'Église:

— La Constitution du Mexique ne reconnaît pas la personnalité morale de l'Église;

— Elle ne reconnaît pas la hiérarchie ecclésiastique;

— Le nombre des prêtres dépend du bon vouloir des législateurs de chaque État; officiellement, cent quatre-vingt-dix-sept prêtres sont autorisés à exercer le saint ministère pour seize millions de catholiques dispersés sur un territoire de deux millions de kilomètres carrés;

— Tous les séminaires sont fermés;

— Tous les biens d'Église et des associations religieuses ont été déclarés propriété de la Nation;

— Au simple soupçon qu'une maison ou qu'un terrain appartient à l'Église ou sert à l'exercice du culte, l'État peut s'en emparer;

— L'Église ne peut plus diriger ni entretenir d'écoles;

— L'enseignement socialiste, radicalement athée, est le seul autorisé;

— Tous les Ordres ou Congrégations religieuses sont proscrits;

— L'Église ne peut plus avoir d'hôpitaux, ni d'asiles, ni d'orphelinats;

— Les prêtres et les religieux ne peuvent plus paraître en public revêtus de l'habit ecclésiastique, ni même porter un simple insigne qui rappelle la religion;

— Toute cérémonie religieuse est prohibée en dehors des quelques églises qui restent ouvertes aux fidèles;

— Ces églises sont biens d'État et peuvent être fermées à volonté, données à d'autres dénominations religieuses ou converties en maisons profanes;

— Tous les cimetières sont sécularisés;

— L'instruction publique est antireligieuse et obligatoire;



UNE ASSEMBLÉE CLANDESTINE DES PRINCIPAUX MEMBRES DU CLERGÉ MEXICAIN
(X) L'ARCHEVÊQUE DE MEXICO, MGR DIAZ

— Dans six États, toutes les églises ont été fermées;

— Dans l'État de Tabasco, toutes les églises ont été détruites;

— Dans les États de Colima, Campeche, Tabasco, les prêtres sont tenus, d'après la loi, à se marier pour exercer le saint ministère;

— Les catholiques, qui, d'après les recensements officiels, forment 97% de la population, ne peuvent pas élire de représentants, ni voter des lois, ni manifester librement leurs opinions, ni se réunir pacifiquement pour prendre part aux affaires publiques: le simple fait de paraître catholique est un délit.

« Quel moyen nous reste-t-il ? ajoutent les évêques. Humainement parlant, aucun. Tout a été employé sans résultat. Nos peines sont grandes en vérité. Nous avons la responsabilité du troupeau que le Seigneur nous a confié, nous aimons notre patrie et nous voyons de nos yeux se dérouler une tragédie sans pouvoir en arrêter le cours... Priez pour nous, priez pour nos petits enfants, pour nos jeunes filles en péril, pour nos jeunes gens inexpérimentés, pour nos héroïques mères de famille, pour nos hommes désorientés, pour nos vieillards qui

tremblent pour l'avenir des leurs; priez pour nos prêtres sacrifiés... »

Les catholiques ne resteront pas indifférents aux angoisses de l'épiscopat mexicain. Ses émouvantes déclarations rappellent les paroles du prophète pleurant sur les ruines de Jérusalem:

Sion est dans le deuil...

Ses prêtres gémissent...

Ses oppresseurs ont le dessus, ses ennemis prospèrent...

L'opresseur a étendu la main sur tous ses trésors,

Car elle a vu les nations entrer dans son sanctuaire...

Seriez-vous insensibles, vous tous qui passez par le chemin ?

Regardez et voyez s'il y a une douleur comme la douleur qui m'accable!

Mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés par l'épée;

Les petits enfants demandent du pain, et personne ne leur en donne.

L'ennemi n'a eu ni respect pour les prêtres, ni pitié pour les vieillards.

(JÉRÉMIE, *Lament.*, passim.)

L'épopée sanglante

LE Mexique serait-il perdu pour l'Église ?
Non, pas encore.

Le courage et la bonne humeur des catholiques mexicains résistent depuis vingt ans; ils ne sont pas lassés. Chaque nouvelle attaque les a trouvés prêts à se défendre. L'heure est très grave; mais elle n'est pas désespérée.

L'attaque brutale fut un échec. Calles a renouvelé l'expérience de Néron. Il s'est aperçu que le sang des chrétiens est une semence. La grande persécution sanglante, de 1926 à 1929, n'a fait que susciter l'héroïsme des prêtres, des jeunes gens et des mères.

En veut-on des exemples ?

Devant les soldats qui vont le tuer, l'abbé Batis dit aux jeunes gens qui l'accompagnent au martyr: « Mourons pour la cause de Dieu. Qu'importe si nous partons; d'autres après nous verront le triomphe. Dieu ne meurt pas... Vive le Christ-Roi! » Il tombe criblé de balles. Ses trois compagnons meurent avec lui en criant: « Vive le Christ-Roi! »

Un dimanche de mars 1926, dans le territoire de Nayarit, le député Moreno fait irruption dans une église. Le curé célébrait la messe, entouré de ses paysans. Il s'empresse de consommer les saintes espèces, et au pied de l'autel il tombe sous les balles.

Le 14 avril 1927, les troupes de Calles entrent à Tototlan, mettent la main sur le vicaire, l'abbé Reyes, le clouent au portique de l'église: « Où est le curé Vizcarra ? » lui demande-t-on. L'abbé répond qu'il ne peut trahir son supérieur. « Vous me faites souffrir en haine du Christ, ajoute-t-il; j'accepte ces tourments pour son amour. » Les soldats lui enfoncent leurs sabres et leurs baïonnettes dans la chair. Pendant trois jours, il reste ainsi suspendu. Enfin, les soldats l'arrosent d'essence et y mettent le feu.

L'abbé Robles est en prison. « O mon Roi, je n'ai ni sceptre ni couronne à te présenter, écrit-il. Jadis je t'offrais mon troupeau. Mais de cette prison sacrée, en union mystique avec mes fils, voici que je te donne tout ce que j'ai: mon cœur. » Sur le point de mourir, il bénit la corde avec laquelle on va le pendre, trace le signe de la croix sur les soldats, il leur pardonne

et leur promet de prier pour eux. « Que mon sang retombe sur mon peuple, ajoute-t-il, en gage de bénédiction et de pardon. »

'Pour un *peso* et demi, une femme livre le Curé Sedano. Du camion qui l'emporte au lieu du supplice, il crie à ses paroissiens: « Venez, venez voir comment meurent les chrétiens ! » Entouré de fidèles comme dans la chaire de son église, il leur fait ses dernières recommandations: « Mes frères, ce n'est pas la mort qui m'inquiète... Mon seul délit c'est d'être prêtre, c'est d'être du nombre de ceux qui, en cette vie, sont chargés de conduire les âmes au Christ... Je ne vous demande qu'une chose: c'est de confesser Jésus-Christ toujours, en tout, à tout instant... Courage, mes frères; lutez jusqu'à la fin; nous nous reverrons au ciel... »

Dans une maison privée, l'abbé Francesco Vera est à l'autel, revêtu des ornements sacerdotaux. Les soldats de Calles entrent, le saisissent, et le poussent au lieu du supplice. Devant les fusils pointés sur lui, il joint les mains, lève les yeux au ciel, en disant: *Introibo ad altare Dei...* et il tombe.

L'abbé Cristobal Magallanes meurt en disant: « Je suis innocent. Que mon sang scelle

l'union des catholiques mexicains! » L'abbé Augustin Caloca, son vicaire, lui succède au lieu du martyr. « Nous vivons pour Dieu, s'écrie-t-il. Pour Lui nous mourons! »

Les soldats demandent au Père Franciscain Junipère, arrêté en même temps que le Frère Humilde: « Combien avez-vous dit de messes? — Monsieur se le figurera aisément. Je suis prêtre depuis quarante-cinq ans... J'en ai dit beaucoup. — Mais, depuis qu'il est défendu d'en dire? — Monsieur, j'en ai dit autant que j'ai pu. » Criblé de balles, le cadavre du Père reste debout. Un soldat, intrigué d'un fait qui lui semble extraordinaire, le tire par les cheveux et le traîne sur la voie ferrée. — Les larmes trahissent la véritable identité du Frère Humilde, qui, grâce à ses vêtements laïcs, n'avait pas été reconnu. Les soldats l'abattent sans autre forme de procès.

L'abbé Sola est fait prisonnier parce qu'on trouve sur lui une photographie qui le représente donnant la première communion à sa sœur. Broyé par les coups, il gît à terre, mais il a encore la force de laisser un message pour sa mère: « Informez-la de ma mort, mais

dites-lui que son fils est martyr. » Son âme s'envole au ciel avec une dernière prière: « Mon Jésus, miséricorde!... C'est pour votre cause, ô Jésus, que je meurs! »

Ainsi moururent plus de cent prêtres mexicains.

L'héroïsme des fidèles ne le cède en rien à celui des prêtres. En voici quelques exemples.

Le 11 août 1927, un billet de faire-part circule dans la ville de Léon:

VIVA CRISTO REY!

« Monsieur Florentino Alvarez, né à Léon (Guanajuato), est mort en confessant Jésus-Christ, à l'âge de trente-sept ans, le 10 août. Sa mère, son épouse, ses parents et amis vous communiquent avec joie cette nouvelle, afin que vous priiez pour le triomphe de la religion au Mexique, par l'intercession de l'âme de Florentino. »

Florentino Alvarez était président de l'Association de la jeunesse catholique à Léon. Ses bourreaux le meurtrissent de coups. « Vive

le Christ-Roi ! s'écrie-t-il au milieu des tourments. — Qui est-ce qui vit ? demandent les brutes en ricanant. — Le Christ-Roi vit en moi, et moi je vis en Lui. »

Une décharge de fusil l'abat.

Le père de Miguel et Humberto Pro dit à sa fille, en contemplant le visage de ses deux fils martyrs: « Ma fille, il n'y a pas de raison de pleurer! » Puis, debout près du cercueil de Miguel qu'on vient de déposer au caveau, en présence de vingt mille personnes, il clôt la cérémonie triomphale en disant: *Te Deum laudamus!*

Georges et Raymond Vargas viennent de mourir sous les yeux de leur jeune frère Florentino. L'enfant apporte la nouvelle à la maison; sa mère l'accueille avec ces mots: « Et toi ? Tu n'as donc pas pu, comme tes frères, atteindre la couronne ! Deviens encore meilleur pour la mériter ! »

Une vieille maman s'approche d'un monceau de cadavres; elle y reconnaît son fils, José Valencia Gallardo: « Mon Dieu ! soupire-t-elle, que je suis indigne d'être la mère d'un martyr ! » Elle s'agenouille et baise les pieds de son enfant.

Joaquin Silva dit à sa mère, avant de la quitter pour aller à la mort: « Vois, maman, il vaut mieux que nous mourions avant le triomphe, parcc que, après, l'argent et les honneurs pourraient nous perdre... » Sur la route du martyr il encourage son compagnon, Manuel Melgarejo: « N'aie pas peur, lui dit-il. Nous allons mourir pour Jésus-Christ, et bientôt nous entrerons dans son royaume. » En marchant, il récite son chapelet:

« Jetez-moi ça! lui dit un soldat.

— Tant que je vivrai, répond Joachim Silva, personne ne pourra me l'enlever. »

Un passant lui demande:

« Vous allez à l'échafaud ?

— Non, répond-il, nous allons au Calvaire. »

La nouvelle perce comme un glaive le cœur de sa mère; mais son âme chrétienne se ressaisit bientôt: « J'ai dit à Notre-Seigneur, écrit-elle à sa sœur, qu'il peut me prendre non seulement Joaquinito, mais Ignacio et mes six fils. Ils lui appartiennent. »

Salvador Vargas a vingt ans. Il est secrétaire de la Congrégation de la Sainte Vierge. Il meurt en s'écriant: « Pour Dieu et pour sa gloire! » Sa mère réclame le corps du martyr.

Elle essuie un refus. « Ils n'ont pas voulu me rendre le corps de mon enfant, disait-elle. N'importe, puisque ce matin j'ai remis son âme au Cœur de Jésus! »

José Valencia Gallardo accompagne à la mort dix jeunes gens. Parmi eux se trouve un enfant de treize ans, Augustin Rios, qui, devant le supplice qui l'attend, commence à pleurer. Gallardo le console; il lui dit que ses peines seront bientôt changées en joie. Un soldat s'approche de lui et lui coupe la langue; mais les lèvres, baignées de sang, sourient encore.

Manuel Bonilla est en prison. Il profite des derniers moments pour faire ses adieux:

FRÈRE AIMÉ,

... Dieu accepte mon sang et je le donne avec joie. Forge ton cœur à la flamme des sacrements. C'est aujourd'hui le Vendredi Saint. Aujourd'hui, ils m'ont fait prisonnier. Prie pour moi.

CHÈRE PETITE MAMAN,

Je te dis adieu pour la dernière fois. Je sais que ton cœur va souffrir... Ma douce maman, je ne te verrai plus... Prie pour ton pauvre petit;

il meurt en pensant à toi... Que dirai-je ? simplement, que je t'aime. Ne pleure pas, madrecita ; prie, accepte. Offre le sacrifice de tes larmes pour tant de nos frères qui sont aveugles...

Son dernier mot est pour sa fiancée :

SENORITA MARIA DE LA LUZ GARCIA,

Luz aimée. Je t'écris cette lettre aux derniers moments de ma vie. Mon sang sera répandu pour confesser la foi en Celui qui est le Créateur de toutes choses. Que mon souvenir ne s'efface pas de ta mémoire, mon aimée... Nous avons espéré être heureux un jour ; Dieu nous sépare, mais c'est pour un temps. Si tu conserves mon amour en cette vie, dans l'autre nous serons éternellement unis.

Adieu, pour toujours, ma Luz. Je souffre. Je souffre, parce que je crois que tu souffres. Mais rassure-toi : la mort ne m'épouvante pas.

On m'a fait prisonnier et, tout à l'heure, on me fusillera. Il faudrait un miracle pour me sauver.

Et maintenant, mon dernier adieu, Lucha bien-aimée. Résigne-toi, puisque telle est la

volonté de Dieu. Salue pour moi tes parents et tes sœurs. Et toi, Luchita, reçois le souvenir d'un cœur qui t'aime pour l'éternité.

Ton JUAN

Anacleto Gonzalez Florès, l'un des plus célèbres membres de l'Association de la Jeunesse catholique, aime mieux mourir que de révéler la retraite de son Évêque. Flagellé, les pieds percés par un poignard, le corps strié de coups de rasoir, il lance ce défi à ses bourreaux : « J'ai travaillé pour la cause du Christ et pour l'Église. Vous me tuerez, mais sachez que la Cause ne mourra pas avec moi. Je pars, mais avec la certitude que du ciel je verrai le triomphe de la religion dans ma patrie. »

Cette liste sanglante pourrait se prolonger.

Calles s'aperçut enfin qu'il s'était trompé de méthode : du sang répandu germait l'héroïsme au centuple. Il changea de tactique ; il s'attaqua à la vie spirituelle des Mexicains en détruisant l'organisation hiérarchique de l'Église. C'est la deuxième phase de la persécution.

Les brebis seront dispersées

FRAPPEZ le pasteur, et les brebis seront dispersées. » (*Marc, XIV, 27.*)

Calles a cru un moment séparer le Mexique de Rome en constituant une Église nationale. Sur quatre mille prêtres, il en trouva quatre ou cinq qui, comblés de faveurs, eurent la faiblesse de céder à son rêve. Mais la manœuvre échoua misérablement. Le chef même de l'Église nouvelle, le patriarche Pérez, abjura son erreur et mourut repentant.

Il fallut mettre hors la loi ces prêtres insensibles aux avances de Calles. Ils ne veulent pas pactiser avec le gouvernement ? le gouvernement va ruiner leur influence. Pour eux, plus d'écoles, plus de séminaires, ni d'hôpitaux, ni même d'institutions charitables. Ils n'auront plus droit de vote, plus droit de propriété. Le nombre des prêtres pouvant exercer le ministère sera déterminé par les gouverneurs d'États.

En peu de temps, quatorze États sur vingt-huit n'en admettront aucun et dans la plupart

des autres, un seul prêtre est autorisé pour cent mille habitants.

Quatre-vingt dix pour cent des églises du Mexique sont privées de leurs prêtres.

« Prenez garde, disait un jour l'ambassadeur d'un pays catholique à un banquet que donnait Portes Gil. Prenez garde: vous déchaînez les bas instincts de la foule. Un jour viendra où vous ne pourrez plus contenir leur colère. Vous faites un jeu dangereux en voulant supprimer la religion de votre pays!

— La religion, répliqua Portes Gil, ce n'est pas à elle que nous en voulons. Nous en voulons au clergé trop riche et trop envahissant. Ce sont les prêtres qui font obstacle au progrès et au bonheur du peuple mexicain. »

Les francs-maçons qui gouvernent à Mexico savent bien que tant qu'il y aura des prêtres, la partie ne sera pas gagnée.

La nouvelle persécution a sans doute ébranlé l'organisation de l'Église mexicaine. Mais la vie catholique reste intense.

Nous connaissons les noms de plus de cent prêtres massacrés par les ordres de Calles; nous savons que dix fois plus ont été jetés en

prison, spoliés et réduits à la misère. On les a souvent déportés; ils rentraient par une autre frontière. Déguisés en paysans, en ouvriers, deux mille prêtres restent encore au milieu de leur troupeau. Peu de persécutions ont fait surgir autant d'héroïsme sacerdotal.

Pie XI, dans son encyclique *Acerba animi* de 1932, cite les prêtres mexicains à l'ordre du jour:

« Ce fut pour Nous, dit-il, un vif réconfort, de voir la noble conduite des membres du clergé distribuant les sacrements au péril de leur vie... »

Les séminaires sont fermés, mais les évêques réussissent quand même à grouper d'héroïques enfants qui savent ce qui les attend. Les noviciats établis à la frontière n'ont jamais été si remplis. A Rome, au Collège Pio Latino, soixante-dix-huit séminaristes se préparent à leur difficile apostolat. Un séminaire national se construit à San Antonio, Texas. Une fois ordonnés, les nouveaux prêtres réussissent toujours à passer la frontière.

La plupart des églises du Mexique sont sans prêtres; beaucoup d'entre elles sont fermées. Mais les chrétiens connaissent l'atmosphère des Catacombes. Chaque famille aisée possède,

au Mexique, un petit oratoire où très souvent le Saint Sacrement est caché. On le dissimule dans les armoires, dans des boîtes de radio, et jusque dans les berceaux. Une fois j'ai vu les Saintes Espèces enveloppées de linge blanc et déposées dans un cendrier, au fond d'une chambre décorée à la moderne. Notre-Seigneur y reposait sous un énorme bouquet de fleurs. Un matin je reviens pour dire la messe en cachette; l'autel s'improvise sur une table. Autour de moi, tout près de l'autel, vingt personnes se pressent, agenouillées. Silence absolu; pas même de clochette pour annoncer la descente du Christ sur l'autel. En distribuant la communion à ces chrétiens intrépides, qui bravent la loi, s'exposent à se faire confisquer leur maison, à être jetés en prison, je me sentais bien petit à côté d'eux. Le bon Dieu peut-il abandonner un tel peuple ?

La nuit de Noël fut particulièrement impressionnante. A onze heures et demie, on vient me chercher. La porte se referme vite derrière moi. Une trentaine de personnes sont agenouillées dans le salon; au centre, dans un fauteuil, la grand'mère prie. Deux enfants de chœur en soutane rouge; des fleurs sur l'autel. Je célèbre les trois messes, à la lueur des cierges,

comme jadis les prêtres de Rome dans les Catacombes. En cette nuit de Noël, les églises du Mexique sont vides, mais des milliers de maisons refont au petit Jésus le sanctuaire de Bethléem, malgré Hérode qui « cherchait l'Enfant pour le faire mourir ».

Quand il y a disette de prêtres, on peut être témoin de gestes plus émouvants encore. La maîtresse de maison reçoit d'un prêtre de passage le Saint Sacrement qu'elle cache chez elle. A l'heure dite, la famille se réunit; les cierges s'allument. Dans une atmosphère embaumée de fleurs et de prières, chacun s'approche à son tour de la table de famille, transformée en Sainte Table, où reposent les Hosties consacrées, et d'une main tremblante de respect se communique soi-même. Depuis le 23 décembre 1927, jour où le Saint-Père accorda ce privilège, le Christ circule ainsi par tout le Mexique.

En beaucoup d'endroits, il est impossible de trouver un prêtre. Un dimanche matin, deux étudiants me conduisent dans une église de la banlieue de Mexico, à San Angel. En entrant, je fais la gémulation.

« Le Saint Sacrement n'y est pas, me dit mon compagnon.

— Et le curé, que fait-il ?

— Il n'y en a pas.

— Et les fidèles, alors ?

— Ils reviennent quand même à l'église pour y prier. Tenez, voyez-les arriver. »

Des hommes, des femmes du peuple, des enfants pauvrement vêtus s'approchent. Mon compagnon, qui connaît ses brebis, leur dit que je suis prêtre. Ils s'avancent et à tour de rôle me baisent la main en fléchissant le genou.

C'est l'heure du catéchisme. Avant d'ouvrir ses cours, le jeune étudiant de la ville, devenu simple catéchiste, conduit son monde devant un tableau de la Vierge de Guadeloupe. Il faut avoir vu les Mexicains à genoux devant leur Madone ! Ce n'est pas Calles qui les empêchera de l'aimer.

Les malheureux fidèles peuvent toujours se rendre dans les églises restées ouvertes. Un laïc se charge d'organiser les cérémonies; il lit les prières de la messe du jour; on chante des cantiques. Plusieurs restent là des heures à supplier le ciel d'avoir enfin pitié de leur patrie.

A Mexico même, la basilique de Notre-Dame de Guadeloupe ne désemplit pas. Le

peuple s'y rend de cinquante kilomètres à la ronde. Aux jours de fête, des milliers de fidèles s'y entassent. Là, les catholiques sont maîtres. Le gouvernement se garde bien d'y envoyer ses gendarmes. En 1936, le premier de l'an, j'ai vu la foule, — cinquante mille personnes peut-être, — se presser autour de l'église trop petite pour l'accueillir toute. Le 12 décembre, fête de Notre-Dame de Guadeloupe, c'est tout Mexico qui s'y transporte. Le P. Pro a décrit une cérémonie semblable :

« Le pèlerinage à la Basilique, dit-il, commença à quatre heures du matin et se termina à sept heures et demie du soir. Une suite ininterrompue de gens — quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze pour cent des habitants de Mexico — défilèrent devant l'image bénie de Notre-Dame de Guadeloupe... Des milliers et des milliers de personnes nu-pieds, d'autres parcourant à genoux l'avenue de Peralvillo, tous disant le rosaire et chantant... J'ai vu arriver Mgr Moray del Rio, à quatre heures de l'après-midi, comme un pèlerin quelconque, et j'ai entendu les vivats et les applaudissements qui retentirent au dedans et au dehors de la basilique... Mais oui ! Tout Mexico est catholique ! Notre-

Dame de Guadeloupe est vraiment la Reine des Mexicains! »

De telles démonstrations de foi font rugir les francs-maçons qui n'y peuvent rien. Le gouvernement a souvent essayé d'empêcher cette piété spontanée de la foule. Des bombes même ont fracassé le maître-autel de la basilique. Le grand Christ de bronze tomba par terre, tordu par l'explosion. Relevé par les mains pieuses des amis de la Vierge, il repose, — symbole et modèle de ce peuple persécuté, — sur un coussin richement orné recouvert d'un globe de cristal.

Depuis lors, le temple est gardé par des volontaires, dévots de la Vierge.

En janvier 1935, des gendarmes veulent arrêter deux prêtres qui entrent dans la petite église de la Luz, en face de la basilique. En un instant des centaines de personnes sont là pour les défendre. On veut les effrayer: « La police va venir ! crient les gendarmes. — Qu'elle vienne ! répond le peuple. Nous l'attendons. » Les gendarmes sont d'avis qu'il vaut mieux battre honorablement en retraite... « Si les gendarmes, ajoute le journal qui rap-

porte le fait, se comportaient toujours aussi gentiment, il n'y aurait jamais de sang versé! »

Dix jours plus tard, le gouvernement veut essayer sa force. La police arrive près de la basilique pour y saisir l'abbé mitré, Don Feliciano Cortés. Des milliers de fidèles accourent. Quatre autocars remplis de pompiers s'approchent. L'eau inonde les défenseurs qui ripostent en lançant des pierres. La police décharge les revolvers sur la foule. Tout allait à son avantage, quand arrive au pas de course une troupe d'Indiens, avertis du danger que les Rouges faisaient courir à *leur* basilique. Le chef de police devine que ses hommes vont se faire écharper; il leur ordonne de se retirer. Leur départ déchaîna l'enthousiasme de la foule victorieuse qui criait: « Vive le Christ-Roi! Vive Notre-Dame de Guadeloupe! »

Les enfants n'ont plus de pain

IL n'y a rien à faire avec ce peuple fanatique, dut se dire Calles. En 1932, après huit ans de persécution violente, il avouait son échec. Vaincu sur le champ des martyrs, battu dans les sanctuaires clandestins et dans les cœurs des fidèles mexicains, il transporta la lutte sur un autre terrain. C'est la troisième phase de la persécution.

Il est étonnant qu'il ait pensé si tard à s'emparer de la jeunesse. Calles avait espéré en finir plus tôt par une attaque brutale; la foi robuste des Mexicains lui infligea une défaite. La conquête du pays par la jeune génération sera plus longue, mais infaillible. Calles mûrit son plan. Dans un fameux discours du mois de juillet 1934 à Guadalajara, il annonce son nouveau programme:

« La révolution a triomphé, dit-il. A tout prix, elle guidera les destinées du pays. Pourtant son œuvre n'est pas achevée. Ses éternels ennemis restent à l'affût, cherchant à ruiner ses efforts. De toute nécessité, nous devons entrer

dans une nouvelle phase, que j'appellerai la période psychologique de la révolution. Il faut entrer dans les consciences des enfants et des jeunes gens pour en prendre possession; car l'enfance et la jeunesse doivent appartenir à la révolution... Il est absolument nécessaire que nous chassions l'ennemi de ses tranchées. L'ennemi, ce sont les réactionnaires; leur tranchée, c'est l'école. Ce serait de notre part un grave et lâche abandon de notre devoir si nous n'arrachions pas notre jeunesse aux griffes des cléricaux, aux griffes des conservateurs... Malheureusement, dans beaucoup d'États de la république, et même dans la capitale, les écoles sont sous le contrôle des éléments cléricaux et réactionnaires.

« Nous ne pouvons pas abandonner à des mains ennemies l'avenir du pays, l'avenir de la révolution. Les cléricaux s'écrient: L'enfant, le jeune homme appartient à sa famille ! Doctrine égoïste. L'enfance et la jeunesse appartiennent à la communauté, à la collectivité, et c'est à la révolution qu'incombe l'impérieux devoir de porter l'attaque sur ce terrain, de nous emparer des consciences en déracinant tous les préjugés pour façonner une nouvelle âme nationale. »

Le plan de bataille fut élaboré par Calles, mais les détails en furent tenus secrets jusqu'au mois de décembre (1934). L'idée seule fut lancée :

« Je supplie tous les gouverneurs de la république, ajoutait Calles, je supplie tous ceux qui ont en main l'autorité publique, je supplie tous les éléments révolutionnaires d'engager sur tous les fronts un combat décisif et sans merci : l'enfance et la jeunesse doivent appartenir à la révolution ! »

Les catholiques acceptèrent la lutte. Ils connaissaient déjà la tactique ennemie par les expériences de l'État de Tabasco, où Garrido Canabal avait chassé tous les prêtres, détruit toutes les églises et, dans ses écoles impies, avait entraîné la jeunesse à vivre sans Dieu. Mais quand Narciso Bassols, secrétaire de l'éducation et favori de Calles, voulut implanter à Mexico le système de Tabasco, il trouva à qui parler. Dans l'espace d'une semaine, au cours d'un plébiscite populaire, 80,000 pères de famille votèrent contre et 75 seulement pour le programme de Bassols. Les protestations éclatèrent partout, au milieu de bruyantes démonstrations que la police crut bon de dis-

perser en chargeant la foule, tuant même des femmes et des jeunes filles.

Bassols donna sa démission. Mais Calles ne broncha pas.

En juillet 1934, Lazaro Cardenas fut élu Président du Mexique. Calles eût préféré que ce fût son digne fils, Rodolfo; il se consola en imposant son plan d'éducation nouvelle.

La résistance des catholiques s'organisa. Le 12 octobre, grande assemblée de protestation. Comme toujours, la police intervient, charge la foule pacifique; les bombes éclatent. Les ambulances ne suffisent pas à transporter les blessés, parmi lesquels il y a beaucoup d'enfants.

Le programme de Calles fut maintenu. Cardenas, en entrant en charge, le 1^{er} décembre, s'engagea à le mettre à exécution.

Quelle devait être au juste cette éducation nouvelle ? Le secrétaire de l'éducation publique feignait de l'ignorer. Interrogé, il dit qu'elle préparerait l'enfant à la dictature du prolétariat.

La pleine lumière ne tarda pas à se faire. Les actes du congrès national des professeurs tenu à Mexico en décembre 1934 nous font

savoir que l'éducation nouvelle « inculquera la lutte des classes; elle combattra la réaction cléricale, opposée au progrès du pays, etc. ».

L'école socialiste sera l'école unique et obligatoire. Les écoles privées que la police peut découvrir sont fermées. En peu de temps, le Mexique est privé de toutes ses écoles libres.

Les écoles publiques s'organisent sur le modèle de Moscou.

Les professeurs doivent prêter un serment dans le genre de celui dont nous donnons la teneur:

« Je déclare accepter et soutenir les buts de l'école socialiste, les institutions du gouvernement de la république pour l'implantation de ce système d'éducation dans les écoles.

« Je déclare être prêt à répandre sans aucune réserve les postulats et les principes du socialisme que préconise le gouvernement national.

« Je déclare catégoriquement que je combattrai, par tous les moyens, les plans du clergé catholique et des autres religions.

« Je déclare catégoriquement que je ne pratiquerai aucun culte religieux, soit intérieur, soit extérieur, du catholicisme romain ou de n'importe quelle autre religion. »

Sous cette déclaration le professeur doit apposer sa signature et indiquer son adresse.

On devine dans quelle situation se trouvent les professeurs catholiques. Pratiquement, on les met en demeure de perdre leur emploi ou d'apostasier. Tous n'ont pas l'héroïsme de s'exposer eux-mêmes avec leurs familles à une vie misérable; mais la majorité des maîtres catholiques, surtout en dehors de la ville de Mexico où les défaillances ont été plus nombreuses, ont sacrifié, pour rester fidèles à leur foi, les avantages temporels. Pour vivre, ils vont ici et là donner des cours dans les maisons privées.

Car du jour où l'éducation socialiste fut déclarée obligatoire, les écoles clandestines s'ouvrirent par tout le pays. Les parents le font à leurs risques. Sous le simple soupçon de contravention à la loi, la police, renseignée par des espions grassement payés, peut confisquer la maison où se donne en cachette l'enseignement religieux. Durant le mois de décembre 1935, dans la seule ville de Puebla, trente-huit maisons particulières passèrent aux mains de l'État. On estime que, dans tout le pays, plus de quatre mille maisons furent ainsi saisies.

Ce régime de violence ne brise pas la résistance des catholiques. A Puebla, moins de 35% des enfants fréquentaient l'an dernier les écoles publiques. A Guadalajara, quatorze congrégations religieuses continuent d'enseigner en secret. Dans la ville de Mexico, j'ai vu à l'œuvre des organisations splendides, qui, malgré les efforts du gouvernement, groupent plus de cinquante mille enfants. Un directeur me disait, avec ce ton de bonne humeur qui caractérise les Mexicains :

« Cette année, cent mille enfants vont aux écoles de l'État; nous en avons cinquante mille. Dans un an, les chiffres seront renversés!

— Mais si le gouvernement confisque vos maisons, que ferez-vous ?

— Nous en trouverons d'autres.

— Et si on vous prend les autres ?

— Nous irons enseigner dans les parcs publics, et nous dirons au gouvernement: Venez les prendre! »

Les catholiques tiendront jusqu'au bout. C'est une question de vie ou de mort; car les écoles de l'État sont un véritable foyer de corruption et d'éducation athée.

Une fois acceptés, les professeurs doivent faire par écrit des déclarations comme celle-ci qui est en usage dans l'État du Yucatan :

« Moi, N..., je déclare solennellement accepter sans aucune restriction le programme de l'école socialiste... Je déclare que je suis athée, ennemi irréconciliable de la religion catholique, apostolique et romaine, et promets de m'employer à la détruire en arrachant de la conscience des enfants tout sentiment religieux. Je déclare en outre que je suis disposé à combattre le clergé partout où la lutte s'impose. Je déclare que je suis disposé à prendre une part active aux campagnes de défanatisation et à attaquer partout la religion catholique, apostolique et romaine. »

Ces promesses ne sont point paroles en l'air. Pour garder leur emploi, les professeurs doivent rivaliser de zèle afin d'infuser à la jeunesse cette « nouvelle conscience nationale » dont parle Calles. Tous les moyens sont bons, même les plus infâmes. Sans parler des pratiques qui, sous le nom d'éducation sexuelle, feraient rougir des sauvages, on peut montrer comment l'école socialiste prépare la nouvelle génération.

Avant tout, il faut détruire la religion. L'homme n'est qu'un animal: Dieu et les lois morales sont des mythes. Tout ce que nous avons de plus sacré est tourné en ridicule devant les élèves. Voici une formule du *Notre Père*:

« Père socialiste... qui n'es pas dans le ciel, parce que Dieu n'existe pas; tu n'es pas sanctifié, parce que la sainteté n'existe que dans l'esprit des sots. Que ton souvenir vienne vers moi, pur et sincère. Manifeste ta volonté en brûlant les images, en pendant les curés, en rasant les églises dans la ville et dans la campagne. Notre pain d'aujourd'hui, nous l'avons gagné par notre travail, et nous nous procurerons celui de demain. Nous ne reconnaissons que la dette contractée envers la révolution. Nous nous délivrerons du mal théologique et nous mènerons une vie active, utile et sociale. »
(Cf. *Cristo Rey*, 26 janvier 1935.)

Le journal *Izquierdas* du 21 octobre 1935 nous donne la formule du *Credo* socialiste qu'on enseigne aux enfants:

« Je crois au Socialisme tout-puissant... Je crois à Ejido (un socialiste) qui est descendu dans les misérables huttes des paysans et qui est assis à la droite du général Cardenas, sur



CARICATURE DE PROPAGANDE SOCIALISTE

Celle-ci a été la plus répandue. Le clergé, c'est la bête noire dont les griffes veulent retenir l'enfant; au centre, on voit Garrido, matraque en main, décidé à tuer les curés. A droite, le Président Cardenas, qui, par ses lois, libère l'enfance du « fanatisme ». Le texte signifie: Peuple! Rends-toi compte du travail qu'ont entrepris les hommes de la révolution pour arracher tes fils aux griffes de ton éternel ennemi: le curé!

le trône prolétarien... Je crois à l'extinction de toutes les religions inspirées par la couardise des esprits mystiques... »

Les affiches complètent le travail fait à l'école. Collées sur les murs ou jetées des avions par paquets de petits feuillets aux diverses couleurs, elles atteignent tous les milieux. On m'en a donné des masses. En voici un modèle :

« ENFANT OU JEUNE HOMME,

« Si tes parents tyranniques ne te permettent pas d'aller aux écoles que la révolution a ouvertes pour toi, MÉPRISE-LES. Tu ne leur dois ni condescendance ni gratitude, puisque tu es moins le fruit de leur douleur que de leur vil plaisir.

« Ils veulent te garder toujours dans l'obscurantisme fanatique et égoïste de leur despotisme féroce; ils veulent que tu sois l'esclave abject de leurs stupides caprices, comme ils l'ont été de ceux de leurs ancêtres rétrogrades. HAIS-LES.

« Regarde les écoles de ton peuple: tu y verras beaucoup d'enfants et de jeunes gens

comme toi, qui se sont libérés complètement de ceux qu'ils appelaient leurs parents.

« Fais comme nous, qui nous sommes débarrassés du joug brutal et inhumain des exploités que furent nos parents et des hypocrites que furent les curés.

« Tes parents et les curés se sont conjurés pour t'opprimer.

« Viens te joindre aux maîtres révolutionnaires de nos écoles, dont l'orientation socialiste t'enseignera la liberté.

« Les écoles sont remplies d'enfants et de jeunes gens qui ont faim et soif de justice prolétarienne.

« Ne regarde pas en arrière; romps le joug bestial de ton soi-disant père et de ta soi-disant mère, et cours te joindre à tes compagnons libres qui sont dans les écoles de la révolution, faisant cause commune avec tes protecteurs: les MAITRES SOCIALISTES.

*« Le Bloc des Jeunes Révolutionnaires
du District Fédéral. »*

Le catéchisme socialiste, parodie blasphématoire du catéchisme populaire du P. Ripalda, est distribué gratuitement.

Défense est faite de montrer sur l'écran des films où se trouve la moindre allusion à des choses religieuses; par contre, on distribue aux enfants des billets gratuits pour les cinémas qui font passer les films les plus obscènes. Dans les théâtres, on joue des comédies rouges, des drames blasphématoires où la religion est vilipendée.

En veut-on un exemple ?

Voici la dernière scène d'une pièce intitulée: *Jugement dernier*. Nous sommes devant un tribunal où Dieu, le clergé et le capital sont jugés par les prolétaires:

LUZ (*s'adressant aux ouvriers*). — Placez-moi près de vous; je veux être dans la lutte jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace de Dieu.

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL. — Salut, femme camarade ! Ta libération représente la libération du monde entier. Tes fils ne cueilleront plus sur tes lèvres des paroles mensongères. Ton compagnon recevra de toi des paroles d'encouragement. Prends place auprès du vieil

ouvrier; tu suivras son chemin et l'accompagneras dans la bataille qui va se livrer.

(*Au public:*) Et maintenant, voici notre sentence. Au nom du prolétariat du monde, après avoir jugé Dieu, nous déclarons:

Dieu n'existe pas; l'idée de Dieu a pris naissance dans le cerveau des sauvages. L'idée de Dieu n'a apporté au monde que l'asservissement des travailleurs et leur exploitation par les riches. Les prêtres, complices de la puissance capitaliste, sont responsables de ce que ce terme criminel existe encore.

Nous condamnons Dieu à être effacé de la conscience humaine, parce qu'il est la terreur et l'ignorance. Nous condamnons les religions à être persécutées, parce qu'elles coopèrent avec le capitalisme à l'exploitation des peuples. Nous condamnons les prêtres à abandonner leur rôle de complices et à travailler comme des ouvriers.

Fermons toutes les églises, fermons toute maison où Dieu se cache, et faisons-en des écoles, des musées, des ateliers et des clubs ouvriers.

Laissons avec leur terreur les hommes du passé qui vont bientôt mourir, et portons nos

regards vers les enfants; que l'avenir couve en eux l'Aurore de la justice sociale. (*Dossiers de l'A. P.*)

Les conférences où l'on bafoue la religion sont innombrables. Le poste émetteur de la Radio du Parti National Révolutionnaire en transmet tous les jours.

Tout sert à la défanatisation des masses: la littérature, la peinture, la musique.

Dans les écoles, les murs sont couverts de fresques d'inspiration russe. On fait chanter aux enfants des hymnes révolutionnaires. En voici un échantillon:

Écolier révolutionnaire,
Contiens ta noble impatience:
Tu vas pouvoir bientôt libérer ta conscience
Des chaînes de la religion.

Aujourd'hui, plus souveraine et plus glorieuse,
La vérité, comme un phare divin,
Montre aux enfants le chemin,
A la lumière de la Révolution.

Ne va pas à l'église horrible,
Ne vénère pas les « saintes » images:
Il ne convient pas aux braves de ton âge
De s'agenouiller devant un autel.

Détruis toute image inerte
Que le fanatisme a inventée;
Fais-en, aujourd'hui même, une flambée
Pour le curé pervers et malheureux.

Et quand un dogme audacieux et faux
Ose affirmer de Dieu l'existence:
Riposte avec la voix de ta conscience
Que le seul Dieu vivant, c'est le travail.

Et la chanson continue sur ce ton.

Les évêques du Mexique ne laissent pas contaminer leur peuple par ces torrents de boue. Ils ne perdent pas de temps à gémir. Par tout le pays ils organisent la résistance aux lois impies. Ils risquent d'aller rejoindre en exil le Délégué Apostolique, mais ils ne peuvent pas ne pas parler.

Leurs protestations auprès du Président de la République n'ont aucune chance d'amener sa conversion, mais ces déclarations publiques alertent l'opinion.

Leur lettre ouverte du 23 novembre 1935 démontre au Président Cardenas l'injustice des lois portées contre l'Église. Point par point, les évêques les réfutent et en demandent le rappel.

« Il est absolument faux, poursuivent-ils, que le Socialisme enseigné dans les écoles se limite à des doctrines économiques. Le texte même de la loi, les débats qui ont eu lieu à la Chambre, les circulaires du Secrétariat de l'Éducation, ses diverses activités prouvent qu'on mène avec ténacité une campagne publique antireligieuse et spécialement anticatholique. Il suffit de voir dans plusieurs écoles officielles les fresques et les tableaux ouvertement hostiles à la religion et à ses ministres; les livres de textes recommandés par le Secrétariat de l'Éducation publique combattent ouvertement la religion en répandant des inexactitudes et des erreurs... »

Les directives des évêques suivent pas à pas la marche des événements; elles dénoncent les dangers de l'école socialiste et la mauvaise foi du gouvernement, guident les fidèles et les soutiennent dans la lutte. En douze mois, les évêques revinrent publiquement dix-sept fois à la charge, dans des lettres très dignes et bien documentées.

Les catholiques se sentent soutenus; ils savent où ils vont. Malgré vingt ans de persé-

cutions, ils ne sont pas découragés, et ce qui est sûr, c'est qu'ils sont loin d'être vaincus.

Le gouvernement a pour lui la force; ils ont pour eux le droit. Leurs victoires leur coûtent cher, mais le gouvernement doit parfois reculer.

Quand le tout-puissant Calles voulut imposer l'enseignement sexuel obligatoire dans les écoles, les catholiques protestèrent avec une telle vigueur, qu'il dut battre en retraite. Bassols, qui s'était fait le champion de la lutte, démissionna.

Canabal avait promené impunément ses Chemises Rouges dans son État de Tabasco; il essaya d'appliquer ses méthodes à Mexico où Cardenas l'avait appelé. Peu de mois après, il part pour l'exil et son armée est dissoute.

Le gouvernement a établi de force à Monterrey une université socialiste, d'ailleurs sans prestige, mais la grande université de Mexico résiste encore aux attaques qui menacent son autonomie.

Cardenas décrète le 13 février 1935 que toute correspondance religieuse est prohibée. Le 28 juin suivant, il retire son décret inefficace.

Le gouvernement parle du succès de ses campagnes de défanatisation dans lesquelles les images saintes sont brûlées publiquement, mais ce qu'il ne dit pas, c'est que le peuple montre si peu de zèle pour apporter ses objets de piété, que Canabal lui-même fit installer une fabrique d'images saintes et de statues, pour pouvoir les faire brûler ensuite sur les places publiques.

L'éducation socialiste fait des ravages terribles, mais le gouvernement doit l'imposer par la force. Il constate que le peuple manque d'enthousiasme; le 22 mars 1935, le Ministère de l'Instruction publique avertit les professeurs que l'abstention des élèves dans les écoles de l'État est scandaleuse et qu'il faut par tous les moyens attirer les enfants.

Dans un village de Sonora, la maîtresse essaye de faire chanter à ses élèves un refrain athée: « Un, deux; un, deux: il n'y a pas de Dieu ! » Les enfants reprennent en chœur: « Un, deux; un, deux: il y a un Dieu ! » Chaque fois que la maîtresse recommence, ils frappent sur leur table en criant: « Un, deux; un, deux: il y a un Dieu ! » et ils sortent de l'école en chantant leur victoire.

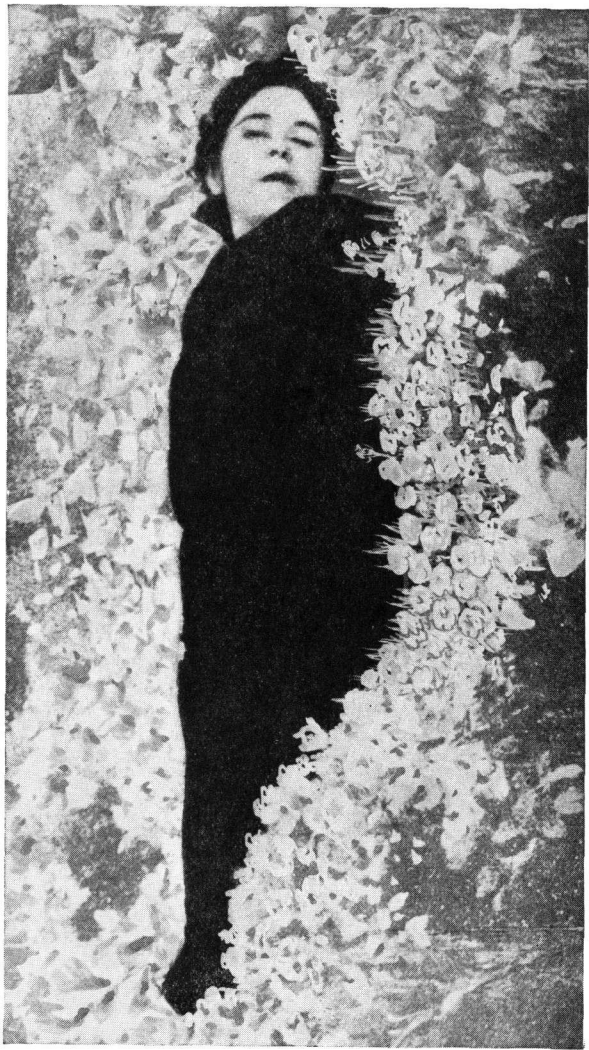
Dans une école libre qu'une maîtresse catholique tient en cachette, la police entre, revolver au poing. La maîtresse, menacée de mort, est aussitôt entourée des enfants, qui lui font un bouclier de leurs corps. La police doit se retirer.

Parfois, les professeurs socialistes n'osent paraître à l'école; ils ont peur d'être malmenés par la foule. Un jour on amène à Cardenas un groupe de maîtresses d'écoles socialistes qui portent encore les marques de coups qu'elles ont reçus. Le Président les renvoie en leur enjoignant de se défendre. Depuis lors, les maîtres et maîtresses d'écoles socialistes apportent en classe, avec leurs livres, un revolver, et les écoles sont entourées d'une garde armée.

L'enseignement socialiste, on le voit, n'est guère populaire au Mexique.

Le danger pourtant reste très grand et le pouvoir est aux mains des méchants qui ont la volonté de vaincre toutes les résistances.

Mais le bon Dieu est plus fort; et il n'abandonnera pas son peuple qui lui est resté fidèle au prix de tant d'héroïsme.



MARIA DE LA LUZ, MARTYRE, REPOSE SUR UN LIT DE FLEURS

Je croyais savoir, en entrant à Mexico, comment les héros du Christ-Roi savent vivre et mourir pour leur foi; je croyais connaître les merveilleux récits du martyrologe mexicain. En vérité, j'en ignorais peut-être la plus belle page: l'histoire d'une jeune fille qui, à la porte de son église paroissiale assaillie par les Rouges, tombe frappée en pleine poitrine en s'écriant: « Vive le Christ-Roi ! »

C'est l'histoire de Maria de la Luz Camacho, que ces pages vont raconter.

En famille

L'orpheline de Tacubaya

LA ville de Mexico est bâtie sur un immense plateau, entouré de montagnes. Les Aztèques y avaient établi le centre de leur royaume, plusieurs siècles avant l'arrivée des Espagnols. La cathédrale s'élève sur les ruines d'un temple païen. Un grand nombre de beaux monuments anciens forment le noyau de la ville moderne, qui, pour abriter son million d'habitants, s'est déployée sur une surface de quarante kilomètres de diamètre. Le sol est mouvant et les tremblements de terre sont fréquents; les plus luxueuses maisons ont rarement plus d'un étage.

Presque au centre de la ville, surgit au milieu d'un parc immense la colline de Chapultepec, au sommet de laquelle Fernando Cortés bâtit le palais du Vice-Roi. L'Empereur Maximilien y séjourna quelque temps; après 1857, le palais devint la résidence officielle du Président de la République. Le coup d'œil sur la ville y est splendide. Ici et là, émergent quelques flèches d'église, mais tout le reste s'efface dans la verdure des larges boulevards.

Certains quartiers ont gardé le nom qu'ils portaient avant d'être enclavés dans la ville moderne. Tacubaya en est un exemple. Ce quartier, très peuplé, fut, l'an dernier, le théâtre d'un massacre de catholiques dont le souvenir révolte encore les Mexicains.

Le 11 janvier 1935, le prêtre Adolfo Cacho prie dans l'église du Saint-Esprit. La police le saisit et le conduit en prison au centre de la ville de Mexico. Les citoyens de Tacubaya, indignés, décident, dans un grand meeting, de protester le jour même auprès du Président Cardenas, qui vient d'entrer en charge. A quatre heures de l'après-midi, des milliers d'hommes sont en marche vers la ville. Pacifiquement mais résolument, ils vont demander la libération de leur curé. Soudain, un fort contingent de gendarmes en motocyclettes leur barre la route. Les manifestants s'arrêtent. Que faire ? Une voix s'élève : « Revenons sur nos pas ! Les Rouges qui ont appréhendé notre curé ont dit qu'ils vont revenir ce soir pour brûler notre église. Allons la défendre ! »

Le groupe rebroussa chemin. Mais les Rouges ne paraissaient pas. A neuf heures du soir, tout était calme à Tacubaya ; la foule veil-

lait à la porte de l'église. Elle commençait à se disperser, quand des agents de police se présentent, en disant qu'ils ont reçu l'ordre de fermer l'église. C'était mettre le feu aux poudres. Les cloches commencent à sonner; en un moment tout le quartier est en émoi. Quatre mille personnes sont là, massées devant la porte. Les agents se replient en ordre près du mur qui fait face à l'église. De là ils se mettent à tirer en l'air. Dans l'obscurité, la foule croit que c'est sur elle que pleuvent les balles. Une mêlée furieuse se déclenche; les pompiers, mandés sur les lieux, essayent d'y mettre fin. Ils frappent à coups de hache les manifestants, qui, se battant corps à corps avec les agents, les tiennent en échec. C'est une vraie bataille, où, pendant trois quarts d'heure, la police tira plus de trois mille coups de revolver sur la foule désarmée. On marchait sur les morts. Les blessés, transportés dans les rues avoisinantes, ajoutent par leurs plaintes à l'horreur de cette scène. Vers minuit, le chef de police arrive et donne l'ordre à ses hommes de cesser le combat; cinq agents étaient légèrement atteints. L'église fut cernée. A deux heures du matin, la police força les portes. Deux cents

personnes, parmi lesquelles des femmes et des enfants, s'étaient réfugiées dans l'église. Une trentaine d'hommes, jugés suspects, furent poussés dans des camions et transportés à la préfecture de police.

L'église était sauvée.

C'est précisément dans cette ville de Tacubaya que naquit Maria de la Luz Camacho, le 17 mai 1907.

Au nom des Camacho, que cette jeune fille a rendu célèbre par tout le Mexique, était attachée une réputation de grande honnêteté et de profond dévouement à l'Église.

Manuel Camacho appartenait à une famille bourgeoise et vivait modestement de son travail. De son mariage avec Thérèse Gonzalez naquit une fille, qui à son baptême, dans l'église de Saint-Sébastien de Mexico, reçut le nom de Maria de la Luz.

La vie des catholiques mexicains, en 1907, était relativement tranquille; c'était encore l'âge d'or de ces années de prospérité et de paix qu'avait inaugurées le long règne de Porfirio Diaz. Ce « bon » tyran, comme l'appellent encore les Mexicains, eut la chance d'avoir épousé une femme de grande distinc-

tion, Carmen Romero Rubio, et il eut souvent la bonne idée de se laisser guider par elle.

Sur la colline de Chapultepec, comme Auguste au Palatin, Diaz régna pendant plus de trente ans sur le peuple qu'il sut manier.

La naissance de la petite Maria de la Luz passa sans doute inaperçue au château du tout-puissant Président, comme autrefois celle du Christ au palais de l'empereur romain.

Le régime pourtant touchait à sa fin. En 1911, la révolution s'installait à demeure au Mexique, et la femme du Président dut fuir en exil. Vingt-trois ans plus tard, en son costume de veuve, elle rentra au Mexique, le 3 novembre 1934, juste à temps pour assister au triomphe de Maria de la Luz. Parmi les gens du peuple, le jour des funérailles de la jeune martyre, la femme de l'ancien Président de la république, appuyée au bras de sa fille, suivait à pied le cercueil blanc qu'entouraient une phalange de jeunes filles de Coyoacan. La grande dame passa inaperçue. Mais j'imagine qu'en entendant les vivats de la foule acclamant la martyre du Christ-Roi, Carmen Romero Rubio, à qui la longue épreuve avait appris la hiérar-

chie des valeurs humaines, murmurait en son âme une prière: Maria de la Luz, sauve notre pauvre patrie!

L'enfant à qui était réservée la gloire du martyr connu de bonne heure la souffrance. Enveloppée des langes fins que les mères brodent pour les premiers-nés, entourée de l'amour des jeunes époux, elle apportait cette joie toujours nouvelle et tant souhaitée dans les foyers chrétiens. Ce bonheur, hélas! ne devait durer que sept mois. Le 30 décembre de la même année 1907, à dix heures et demie du matin, Dona Teresa Gonzalez mourait. Sa tâche avait duré peu de temps, mais elle avait été bien remplie. N'est-ce pas assez de donner au monde une enfant prédestinée? A vingt ans, son rôle est achevé; son souvenir durera. Le jour, l'heure même de sa mort seront gravés dans les mémoires: vingt-sept ans plus tard, le 30 décembre 1934, à dix heures et demie du matin, jour pour jour, heure pour heure, son enfant Maria de la Luz versera pour le Christ-Roi le sang qu'elle lui a donné.

M. Manuel Camacho restait seul avec une enfant de sept mois. Il s'en alla vivre chez sa



MARIA DE LA LUZ

belle-mère, Mme Jacinta Colin de Gonzalez, qui, devenue veuve, habitait Mexico avec la fille qui lui restait, Adela. La tante Adela remplaça si bien la maman que M. Camacho passa plus de deux ans sans songer à refaire son foyer. Ses occupations le retenaient au dehors, mais il pouvait compter sur le dévouement de Mme Colin et sur l'affection de sa belle-sœur. On devine la joie de ces femmes penchées sur le joli poupon. Une photographie a fixé le souvenir de la petite enfance de Maria de la Luz. Sa figure, entourée d'un large bonnet de dentelle, attire surtout par ses grands yeux noirs où l'on sent déjà la force, ces yeux qui un jour regarderont bien en face les revolvers pointés sur elle.

En mars 1909, M. Camacho épouse Beatriz Lopez Tello. Maria de la Luz quitte sa grand-mère et sa tante. Elle suit son père dans le nouveau foyer où, un an plus tard, lui vient au monde une petite sœur, Maria del Carmen, qui mourut à l'âge de six ans. En 1912, naît Manuël, et l'année suivante, une autre sœur, qui, comme beaucoup de Mexicaines, reçoit le nom de Guadeloupe. Maria de la Luz sera

toujours pour eux la grande sœur vigilante et bonne; c'est elle qui les formera et les entraînera à l'Action catholique; aujourd'hui, Manuel est l'âme du groupe paroissial de l'Association de la Jeunesse catholique mexicaine. Guadeloupe, un peu timide, n'aura pas l'esprit entreprenant de sa sœur, mais elle la suivra partout, jusque devant les balles des Rouges.

En 1916, le cercle de famille s'élargit encore. Un petit frère vient au monde, reçoit le nom de Jésus, et s'envole au ciel à l'âge d'un an.

Instinctivement Maria de la Luz concentre son affection sur son père, qui du reste la lui rend bien. C'est lui qui se charge de la former.

Elle a en effet besoin d'une main virile pour discipliner son caractère. De bonne heure elle montre une force de volonté peu commune. Quand elle veut une chose, elle la veut.

Un jour, elle se met un caprice en tête. Les réprimandes et les gros yeux de son père ne l'intimident pas. Pour en venir à bout, M. Camacho l'enferme seule dans une chambre. Elle ne pleure pas, mais elle se met à crier. Exaspérée, elle traite tout simplement son papa de

« garçon mal élevé ». De guerre lasse, M. Camacho ouvre la porte, et lui tend les bras en souriant. Maria est vaincue. Le caractère de la jeune fille se dessine dans cet incident de l'enfant de quatre ans: une volonté tenace tempérée par un cœur d'or.

L'écolière

LE Mexique catholique garde un souvenir ému à Monseigneur José Mora y del Rio, qu'on appelle encore le saint archevêque. C'est lui qui, en 1911, au temps où l'Église mexicaine n'avait rien perdu de sa splendeur, administra le sacrement de confirmation à Maria de la Luz. La cérémonie eut lieu non dans la cathédrale, réservée aux grandes solennités épiscopales, mais dans la petite église attenante du Sagrario, véritable bijou de sculpture et d'architecture, où étaient célébrés les offices de la paroisse.

L'enfant était âgée de quatre ans. Fortifiée par les dons du Saint-Esprit, elle peut affronter la vie mouvementée que le bon Dieu lui a préparée. Pendant les sept ans qui vont suivre, elle doit souvent changer de domicile. Des liens très forts la rattachaient à Mexico, où vivaient sa tante et sa grand'mère; son père l'emmène à Puebla. Pensionnaire dans un couvent de la ville, elle est entourée d'inconnues qui lui font regretter le foyer. Mais elle en



MARIA DE LA LUZ, LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION

prend son parti et dans l'épreuve sa vertu se fortifie.

Un jour quelques espiègles ont brisé par mégarde un métier à broder. Quand la maîtresse cherche la coupable, elles répondent : « C'est Maria de la Luz ! » Sans une plainte, sans une excuse, l'enfant reçoit une dure réprimande. Comme pénitence, on lui ordonne de faire réparer le métier qu'elle n'a pas brisé. Quand l'ouvrier vient réclamer son salaire en rapportant le métier, M. Camacho demande des explications à sa fille. Interrogée, Maria de la Luz livre son secret, héroïque pour une enfant de son âge : elle n'avait alors que huit ans.

A son séjour de Puebla se rattache le plus beau souvenir de sa vie, celui de sa première communion. Les épreuves avaient déjà trempé l'âme de la petite orpheline ; une demoiselle de Puebla, fille d'un ami de M. Camacho, lui donna des leçons spéciales de catéchisme. Maria de la Luz garda fidèlement la mémoire de celle qui l'avait préparée à la première communion. La famille conserve encore le livre de prières que la première communiant e avait reçu de sa catéchiste.

La vocation de Maria de la Luz date de ce jour-là. Les trois mots qui résument sa vie et que, plus tard, elle répétera à ses compagnes de l'Action catholique: Eucharistie, Apostolat, Héroïsme, font déjà son programme: la force puisée dans l'Hostie, le dévouement au service des âmes, qui prépare le sacrifice de sa vie pour le Christ-Roi.

Il fallait bien des cœurs et des mains d'enfants tendues vers l'Hostie pour détourner du cher pays la tempête qui menaçait de tout ruiner. C'est en 1916. Les acteurs du grand drame de la persécution mexicaine sont déjà entrés en scène: Carranza, le politicien hypocrite, de concert avec le bandit Villa, vient de traverser le pays jusqu'à Mexico, où, dans le pillage et le sang, il établit le premier gouvernement révolutionnaire. Zapata, le père du socialisme au Mexique, a soulevé les paysans du sud à qui il a promis les terres volées aux riches. Le général Obregon, l'âme de la révolution, se signale à Guadalajara: il profane les églises, il prend de force les collèges qu'il transforme en casernes; il chasse les prêtres et se débarrasse de ses adversaires en les tuant.

Calles est déjà « l'homme fort » de Sonora; il prépare la fameuse Constitution qu'il fera voter en 1917 à Queretaro et qu'il appliquera plus tard en versant le sang des prêtres qu'il hait, et de ses amis qu'il redoute.

Les années qui vont suivre ne laisseront guère de répit aux catholiques. Presque chaque jour, des prêtres seront tués ou mis en prison, des évêques insultés ou exilés, des religieuses chassées de leurs couvents; c'est le grand martyrologe de l'Église mexicaine qui s'ouvre.

La dernière génération du Mexique a grandi dans cette atmosphère d'héroïsme. Il faut que ce peuple ait une remarquable santé morale pour résister à tant de chocs. C'est merveille que tant de deuils et de souffrances n'aient pu venir à bout de la bonne humeur des Mexicains. Ce qui les sauve, c'est, avec la grâce de Dieu, leur grand esprit de famille. A la maison la contrainte de la rue disparaît, les cœurs s'épanouissent et les forces se refont. C'est là le don le plus précieux que le bon Dieu puisse faire à un peuple. *Non fecit taliter omni nationi.*

Cet appui manqua souvent à Maria de la Luz. En 1918, elle devient orpheline pour la seconde fois. Sa belle-mère meurt, laissant à

M. Camacho deux garçons et une fille. De Puebla, les enfants retournent à Mexico chez leur grand'mère maternelle. Maria de la Luz a onze ans et le cadet à peine quelques mois. Pendant quatre ans ils vivront pratiquement séparés de leur père, que ses affaires retiennent toujours loin de la capitale.

La tante et la grand'mère reprennent leur tâche. La tempête révolutionnaire secoue tout le pays, mais dans la chère maison hospitalière, Maria de la Luz trouve la paix et l'affection vigilante où se développent les vertus chrétiennes. Quelques traits de ces années fécondes ont été conservés.

La piété de l'enfant déborde de son âme. Elle aime surtout la Sainte Vierge. Elle lui dresse des autels et les orne avec goût. Quand tout est prêt, elle appelle ses petits frères, leur fait joindre les mains, pendant qu'elle chante des cantiques. La cérémonie s'achève toujours par l'offrande des fleurs, tradition si chère à tout catholique dans ce pays de printemps perpétuel où les fleurs de toutes sortes abondent en toute saison. L'offrande s'accomplit selon les rites. Maria de la Luz s'avance, vêtue de blanc, jusqu'au pied de l'autel où l'atten-

dent ses frères habillés en enfants de chœur. Les fleurs passent de main en main pour être déposées aux pieds de la Madone¹.

La variété des cérémonies organisées par Maria de la Luz attirait toujours les assistants. Parfois, la chambre qui servait de chapelle se tendait de noir. Au centre, des chaises recouvertes aussi de noir simulaient un catafalque. La pieuse bande d'enfants, l'air grave, assistait au service funèbre pendant lequel Maria de la Luz entonnait le *Requiem*. La pauvre enfant, hélas ! l'avait souvent entendu à l'église.

Elle savait aussi s'amuser. De ses doigts agiles, elle fabriquait ce qu'elle voulait. Elle confectionnait de petits paquets cylindriques imitant parfaitement un rouleau de monnaies, les enveloppait de papier sur lequel elle écrivait en grosses lettres : « Pièces de 50 sous. » Elle les jetait sur le trottoir, et, assise en tapinois

1. D'où vient cette délicieuse coutume ? De Rome, peut-être. Chaque année, dans l'église de Saint-Ignace, les enfants vont ainsi, le 21 juin, porter des fleurs au tombeau de saint Louis de Gonzague ; de petits garçons, en habits de pages, se tiennent derrière la balustrade, et, pendant des heures, transportent sur l'autel, dans des plateaux d'argent les fleurs et les lettres qu'on leur présente.

Ainsi, à l'autre bout du monde, les enfants de l'Église catholique se rencontrent dans les mêmes gestes et dans le même hommage du cœur

sur le balcon, s'amusait en silence de la déconvenue du passant naïf qui, croyant avoir fait une trouvaille, se baissait pour ramasser le paquet à la dérobée.

D'autres fois, à la tombée de la nuit, elle attachait une monnaie à un fil imperceptible et le laissait glisser sous la fenêtre de sa chambre. Dès qu'on s'approchait, elle faisait tinter la monnaie sur le pavé. Le passant, croyant avoir perdu quelque chose, se mettait à chercher; quand il apercevait la monnaie, vite elle retirait son fil. Ces espiègleries l'amusaient beaucoup.

A son retour dans la ville de Mexico, Maria de la Luz passa quelque temps dans un couvent de Tlalpan. Tlalpan est un joli bourg caché sous la verdure; ses jardins, ses anciennes et riches maisons attiraient autrefois les familles fortunées de Mexico. Aujourd'hui une route nationale relie Tlalpan à la grande ville. Les gens de condition modeste peuvent s'y rendre en tramway et y passer une agréable journée de repos. Le bourg est habité en grande partie par les Indiens; leurs enfants, au temps de Maria de la Luz, grouillaient dans la misère et l'ignorance. Une dame charitable en eut

pitié; elle ouvrit pour les petites Indiennes du peuple une maison dont elle confia la direction aux religieuses Dominicaines. L'instruction se donnait gratuitement. Pour soutenir l'œuvre, une partie de la maison, pourvue de toutes les commodités modernes, recevait de Mexico quelques jeunes pensionnaires.

M. Camacho y envoya Maria de la Luz. Du passage de l'enfant à Tlalpan, un souvenir nous est conservé.

C'était en 1918, le mercredi dans l'octave de l'Ascension. Ce jour-là, le Mexique célèbre la fête de Notre-Dame de la Lumière (de la Luz) ¹.

Au pensionnat de Tlalpan, les élèves avaient droit à une promenade à la campagne, le jour de leur fête patronale. Le nom de Maria de la Luz est très commun au Mexique; ce jour-là

1. On représente Notre-Dame de la Lumière vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu ciel. Sur son bras droit, la Vierge porte l'Enfant Jésus; de la main gauche, elle retire de la gueule du démon une âme représentée par une jeune fille. A droite de l'image, un ange offre à l'Enfant Jésus une corbeille remplie de cœurs enflammés.

C'est ainsi que, d'après la Tradition, la Sainte Vierge se montra à une pieuse dame espagnole, en la priant de faire peindre un tableau d'après ce qu'elle voyait et de l'envoyer à Léon, au Mexique. La sainte image fut confiée à un missionnaire Jésuite en partance pour le nouveau monde. Elle est encore très vénérée au Mexique et particulièrement dans la ville de Léon, où des faveurs signalées continuent d'être attribuées à la Sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame de la Lumière, Maria de la Luz.

elles sont une dizaine à se rendre en excursion à *las Fuentes Brotantes*, site d'une rare beauté, à peu de distance de Tlalpan. Maria de la Luz Camacho possède une piastre que son père lui a donnée pour ses menus plaisirs; elle obtient la permission de payer le goûter de ses compagnes. Cette enfant de onze ans sait déjà cueillir la fine fleur du bonheur: celui d'en donner aux autres. Elle court faire ses emplettes: des petits pains frais et de la cassonade, et puis met le tout dans son tablier. Quand la joyeuse bande arrive au terme de la promenade, la maîtresse enjoint à celle qui a voulu faire les honneurs de la fête d'aller puiser de l'eau. Les sources jaillissent nombreuses et limpides en haut d'une colline assez abrupte, pour descendre en cascades à travers les rocs et la mousse. L'eau est d'une fraîcheur délicieuse, mais difficile à atteindre. Il faut escalader les rochers. N'importe, il s'agit de rendre service, Maria de la Luz s'élançe comme une flèche. Elle grimpe, hop-là! un bond à droite, un bond à gauche: malheur! la voilà par terre! En tombant, ses doigts lâchent le coin du tablier: les petits pains blancs et la cassonade sont dans le sable! Elle est navrée, mais elle prend vite

son parti et se met à rire. C'est encore en riant qu'elle racontera ensuite sa mésaventure à ses petits frères.

Au mois de juillet de la même année 1918, elle quitte Tlalpan et revient à Mexico. Deux pieuses demoiselles, Sabina et Maria de la Luz Cea, donnaient des leçons très appréciées par les bonnes familles du quartier. Maria de la Luz y fut admise avec ses deux petits frères qu'elle conduisit à l'école chaque matin durant trois ans. Au bout de six mois, son bulletin, que j'ai sous les yeux, témoigne de sa bonne conduite et de son application à l'étude. Il ajoute que l'élève « Maria de la Luz Camacho a subi avec succès l'examen sur toutes les matières de la troisième année de l'Institut catholique pour enfants ».

La jeune écolière laisse déjà entrevoir le grand talent d'actrice qu'elle mettra plus tard au service de la paroisse, dans les cercles d'Action catholique de Coyoacan. La distribution des prix était solennelle à l'Institut. Vers la fin de décembre, la salle du théâtre Hidalgo se remplit à six heures du soir: les élèves des demoiselles Cea vont donner une séance. Le programme, entremêlé de morceaux de musique,

comporte un drame en trois actes: *Sainte Hedwige, ou la conversion de la Lithuanie*. C'est la pièce de résistance. Un vaudeville en un acte ouvre la soirée: *Chaumière et palais*. Il importe peu de savoir le fond des pièces, qui n'avaient, on le devine, rien que d'édifiant, mais il est intéressant de voir le nom de la petite Maria de la Luz figurer parmi les actrices.

Elle a ce talent dans le sang. Le soir, quand elle rentre à la maison, son passe-temps favori est d'organiser des représentations qu'elle tire elle-même des légendes et des récits de l'histoire de l'Église. Quand chacun sait son rôle et que le théâtre est prêt, elle convoque l'auditoire, sa tante et sa grand'mère, et la séance commence. Il faut croire que le succès couronnait ses efforts, car les spectacles se renouvelaient souvent. Parfois, au dire de son auditoire, Maria de la Luz improvise sur place; la pensée qu'elle divertit son monde la stimule et de nouvelles trouvailles sortent toujours de son esprit inventif.

Les années scolaires de « l'Institut catholique pour enfants » étaient sérieuses. Les demoiselles Cea étaient de l'ancien régime: onze

mois de classe sur douze! Maria de la Luz profita beaucoup de ses trois années d'études chez elles. Le 17 novembre 1921, elle quittait définitivement l'école. Elle avait quatorze ans.

Entre temps, il y avait eu des changements à la maison. Le 18 avril de la même année, son père, après quatre ans de veuvage, avait épousé sa belle-sœur, cette Adela Gonzalez qui avait eu pour Maria de la Luz l'affection et les soins d'une mère. La fête, tout intime, avait été joyeuse. Maria de la Luz s'était chargée des décorations. La maison était tout en fleurs.

Au milieu de l'été, M. Camacho alla s'installer à Coyoacan, au numéro 33 de la rue de Madrid. Pendant treize ans, la joie commune n'y fut troublée que par la mort d'un bébé de quelques mois, né en 1923. L'année suivante, un petit garçon, Raphaël, vint au monde, la veille de Noël.

Maria de la Luz, entourée d'une sœur et de trois frères, connaît enfin le bonheur stable et tranquille d'une famille chrétienne. Près de son père qui ne la quittera plus, elle aura la force

d'assister au martyre de son pauvre pays; elle se préparera, dans les œuvres d'apostolat paroissial, à gravir le calvaire que le bon Dieu lui destine.

Autour du paisible foyer de la rue de Madrid, la tempête se mit à gronder.

Atmosphère de Catacombes

DEPUIS longtemps l'atmosphère était lourde. François Madero, qui, soutenu par les États-Unis, fit tomber le Président Diaz en 1911, avait laissé une grande liberté aux catholiques. Mais, idéaliste et fantasque, il fut le jouet de mauvais conseillers. Il tomba assassiné, en plein Mexico, sur le fameux boulevard de la Réforme.

Le général Victoriano Huerta le remplace en 1913; mais il est trop honnête pour trahir son pays au profit de la grande république voisine. Woodrow Wilson inaugure alors une injuste politique d'intervention dans les affaires du Mexique, en le destituant pour mettre à sa place Venustiano Carranza, un politicien retors et ambitieux qui précipite son pays dans le chaos où il se débat encore. « Les plus mauvais fils de chaque famille¹ » se joignent à cette bande de misérables que Carranza a soulevée pour s'emparer du pouvoir. Tout le pays

1. Le mot est de René Capistran Garza, le grand leader catholique exilé à Cuba.

est secoué comme par un cyclone; la religion, l'éducation chrétienne, tout ce qui fait obstacle aux révolutionnaires doit disparaître.

En 1917, Carranza fait voter, par une soi-disant Assemblée constitutionnelle, une série de lois qui organisent la persécution contre l'Église. L'enseignement officiel est laïque et obligatoire. Les religieux sont proscrits. Le culte catholique est confiné à l'intérieur des églises, qui deviennent propriété de la nation. L'exercice du culte est soumis au bon plaisir des gouverneurs d'État, etc.

Carranza a des scrupules; son œuvre de destruction l'effraie et il cherche lui-même à en contenir la violence; il propose même de refondre les lois injustes portées contre le clergé. Mais il est trop tard.

Obrégon, un fin politique, se met en avant, pose sa candidature à la Présidence. Carranza meurt assassiné par ses anciens amis.

Washington voit d'abord d'un œil inquiet l'ascension du nouveau Président, mais les scrupules et les craintes de Wilson s'apaisent, quand Obrégon, dans les accords secrets, sacrifie les richesses de son pays au profit des gros financiers américains.

Obrégon, fort de cet appui, comprend qu'il peut gouverner sans appliquer à fond les lois extrêmes votées à Queretaro. Pendant quatre ans, les catholiques respirent. Les plus vils attentants les tiennent pourtant toujours sur le qui-vive. Un jour, dans la cathédrale de Morélia, des mains impies poignent une image de Notre-Dame de Guadeloupe; les catholiques se réunissent pour protester contre pareil sacrilège. Des coups de fusil les dispersent; dix-sept d'entre eux sont tués.

En novembre 1921, une bombe éclate sur le maître-autel de la fameuse basilique de la Vierge de Guadeloupe. Le lendemain, une grande manifestation est organisée par le comité central de l'Association de la Jeunesse catholique. Plusieurs jeunes gens tombent sous les balles, en pleine rue de Mexico.

En 1923, le Délégué Apostolique, Monseigneur Filippi, commet le crime impardonnable de présider à la pose de la première pierre d'un monument au Christ-Roi, sur le mont Cubilete. Il est expulsé du pays.

Pendant le Congrès Eucharistique national de 1924, les catholiques feront preuve, au sentiment des gouvernants, d'une vie surnaturelle

trop débordante. Des évêques en sont déclarés responsables et sont mis en prison.

Ces procédés révoltants ne plaisent pas au Président, mais Obrégón ne peut pas toujours contenir le zèle d'un de ses amis qui fait partie de son ministère: Plutarco Elias Calles.

De 1924 à 1934, Calles est le maître incontesté du Mexique. Le monde catholique ne connaît que trop les hauts faits du Président Calles; les étapes de son ascension au pouvoir ne sont pas moins révélatrices.

Né aux États-Unis d'un sémite et d'une Mexicaine, il est adopté par ses oncles, qui, dans l'État de Sonora, ont une propriété. Protégé par eux, il débute comme maître d'école primaire à Guaymas. Trésorier municipal, il se distingue par son immoralité. Propriétaire d'un bar, puis d'un moulin à farine, il fait banqueroute. En 1911, il est chef de police à la ville-frontière de Agua Prieta. Capturé en 1912 par Escandon, il échappe à la mort, grâce à la protection du docteur Manuel Huerta, que Calles, gouverneur de Sonora, récompensera en le faisant pendre.

Pendant la querelle Carranza-Villa, il se signale parmi les bandits de Sonora. Sa belle

conduite lui mérite le poste de gouverneur de l'État.

Calles n'est pourtant pas la brute sans talent que l'on a parfois dépeinte. Il est méchant, mais très habile. Un diable incarné. Il a un flair politique étonnant; il trouve les hommes qui l'aident à monter, et dont il se débarrasse quand ils deviennent ses rivaux.

Son programme est tracé depuis longtemps: la Constitution de 1917, dont le but principal est d'anéantir la puissance de l'Église au Mexique. Obrégón n'a pas montré assez de zèle. La tâche de Calles arrivé au pouvoir est tout indiquée: faire appliquer la loi.

Son premier essai échoue. Il avait cru que le clergé, attiré par les faveurs, se séparerait de Rome pour constituer une « Église catholique apostolique mexicaine » asservie au bon plaisir du nouveau gouvernement. Calles, pour une fois, avait manqué de flair. Il connaissait mal le clergé mexicain qu'il méprisait.

Exaspéré par cet échec, il prend la manière forte. Il fait expulser les prêtres étrangers, tuer sans motif des prêtres mexicains; il emprisonne même des évêques, insulte le Pape. L'article 130 de la Constitution, déjà si sectaire, ne lui suffit pas. Une loi, dite « loi Calles »,

exige la liste des prêtres, dont le nombre d'ailleurs doit être considérablement réduit.

Les évêques de Mexico, constitués en un Comité épiscopal, présentent un mémorial appuyé par les signatures de deux millions de citoyens; Calles le jette simplement au panier. L'Église n'a qu'une chose à faire: disparaître.

L'Église préféra se cacher dans les Catacombes. Le 31 juillet 1926, le culte est suspendu dans toutes les églises. Les évêques, du fond de leur cachette, continuent de diriger les fidèles, et de les exhorter à défendre leur foi. « Qu'ils se dressent en face du loup, écrivait l'Évêque Manriquez de Hejutla. Qu'ils soient martyrs, s'il le faut, pour la foi et la liberté. Qu'ils aillent hardiment à la prison et à la mort. Les églises sont désaffectées? que chaque maison devienne un sanctuaire. Une école est fermée? qu'une autre s'installe à côté. S'ils n'ont plus de toits, qu'ils ouvrent des écoles sous la tente et sous les arbres. Jeunes et vieux, en avant pour la bataille du Christ! »

La Ligue nationale pour la défense de la liberté religieuse, fondée par des laïques en 1925, entre alors en lice. Elle organise un

boycottage économique général qui faillit mettre le gouvernement en banqueroute. Ce n'est pas encore assez; la Ligue organise la défense armée. Des catholiques, décidés à tout risquer pour une si noble cause, s'enrôlent en grand nombre; avec des armes de fortune ils tiennent tête aux soldats de Calles. En 1929, une grande partie du territoire du Mexique est entre leurs mains.

Quoi qu'on en ait dit, le clergé resta en marge du mouvement armé. Mais, pour se venger des défaites de sa politique malheureuse, Calles s'en prit aux prêtres et aux catholiques pacifiques.

On devine dans quelle atmosphère de terreur et de deuil ils ont dû vivre. La vie paroissiale est complètement désorganisée. Les prêtres doivent se cacher. Les tabernacles sont vides. La tristesse se répand sur tout le malheureux pays.

Les premières années de Maria de la Luz à Coyoacan sont sereines. Les catholiques ici et là sont en butte à quelques vexations, mais dans la ville même de Mexico, c'est la paix, surtout au quartier de Coyoacan, où la famille Camacho s'est établie.

Le numéro 33 de la rue de Madrid est presque à la périphérie de la ville. La rue elle-même, avec son pavé rudimentaire et sa largeur d'une trentaine de mètres, donne à l'endroit un air de campagne. L'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste est à dix minutes de distance; les trams et les autobus mettent trois quarts d'heure pour aller de Coyoacan au centre de la ville.

J'ai visité plusieurs fois cette maison où Maria de la Luz vécut treize ans. La chambre qu'elle habitait au rez-de-chaussée est restée telle qu'elle la laissa, quand elle partit pour aller au martyre. Le soleil levant y pénètre par une porte et une fenêtre donnant sur un petit jardin qui borde la maison. Maison modeste, où pourtant rien ne manque, ni l'air pur, ni la lumière, ni les commodités de la vie moderne. Selon l'usage du pays, une puissante clôture de fer ferme l'entrée de la cour.

Maria de la Luz a quinze ans. Elle reste à la maison, mais elle continue de prendre quelques leçons privées. Ses frères, beaucoup plus jeunes qu'elle, l'accompagnent parfois. Le plus souvent, elle se rend à ses cours en

compagnie de jeunes filles de son âge, parmi lesquelles elle choisit ses amies.

Ses parents tiennent à lui donner une formation complète, et comme elle a des aptitudes pour tout, elle suit tour à tour des cours de coupe, de modes, de broderie et surtout de peinture et de musique.

Son père m'a donné quelques objets qui furent à l'usage de Maria de la Luz. Mon plus précieux souvenir est le catéchisme où elle apprit la doctrine chrétienne et dont elle s'est servie comme catéchiste, durant plus de dix ans. Le livre, très usagé, a trois cents pages. Sur la première, on voit sa signature, écrite quand l'enfant avait treize ans. On touche avec respect ces pages tournées et retournées tant de fois par les doigts d'une future martyre.

La catéchiste

BIEN avant la grande persécution déclenchée par Calles, la disette de prêtres se faisait sentir au Mexique.

En Hollande, il y a un prêtre pour 500 catholiques; en Angleterre, un pour 720; aux États-Unis d'Amérique, un pour 760; en France, un pour 840; en Belgique, un pour 1,200; en Allemagne, un pour 1,300 dans le sud et un pour 1,500 dans le nord. Au Mexique, en 1926, il y avait environ quatre mille prêtres pour plus de seize millions de catholiques, soit un pour 4,000.

S'il y a un pays au monde où l'apostolat laïque s'impose, c'est au Mexique où le ministère sacerdotal est entravé de mille façons. L'enseignement du catéchisme est donc pour une large part confié aux laïques, et particulièrement aux jeunes filles.

Un Père Jésuite, le P. Fernando Ambia, mort en 1934, fut à Mexico l'admirable organisateur de l'œuvre, qu'il mit sous le patronage de saint François Xavier. Le travail que font,

pour ainsi dire en pleine bataille, les sept cents catéchistes de Mexico peut servir de modèle au monde catholique. L'œuvre est sous la direction suprême d'un Père; un comité central s'occupe des questions d'intérêt général: il veille à la formation spirituelle et technique des catéchistes; il nomme les membres chargés de faire périodiquement la visite des centres; il a sa caisse spéciale pour aider les centres les plus pauvres à organiser la distribution annuelle des prix d'assiduité; il institue des retraites fermées, où, à tour de rôle, des groupes de catéchistes vont retremper leur zèle et intensifier leur vie spirituelle. Au témoignage du Père directeur, le bien que les catéchistes font aux enfants est immense, mais celui qu'elles en retirent elles-mêmes est encore plus grand.

Ces catéchistes, recrutées surtout dans les familles aisées, se dépensent gratuitement avec un esprit surnaturel très profond. Ce sont des apôtres sur qui on peut compter. En contact perpétuel avec les enfants, elles s'intéressent à la vie spirituelle des familles pauvres. Elles vont les voir, elles préparent les malades à la visite clandestine du prêtre. Mais leur œuvre principale est l'enseignement du catéchisme.

Elles s'astreignent d'abord à suivre des cours spéciaux dans une sorte d'école normale instituée spécialement pour elles. Quand elles ont leur diplôme, elles se mettent à l'œuvre. Les salles de catéchisme varient selon les circonstances; si l'église paroissiale n'est pas fermée au culte, elles réunissent les enfants dans la sacristie. Une chambre prêtée par une âme charitable fait aussi l'affaire. Sinon, elles groupent les enfants en plein air, dans une cour.

Au temps de Maria de la Luz, les catéchistes de Mexico atteignaient ainsi plus de trente mille enfants. Dans la seule paroisse de Coyocan, deux mille trois cents enfants, répartis en vingt centres, recevaient l'instruction chrétienne. Elle fut d'abord secrétaire du comité central, puis occupa la charge importante de trésorière. La caisse de chaque centre est en effet l'objet d'un soin particulier. Les enfants de Mexico sont comme les autres: il faut les attirer, les intéresser par toutes sortes d'industries. On organise parfois pour eux une excursion, dont les frais doivent être couverts par le comité. La distribution des prix, à laquelle on donne une grande solennité, suppose aussi une caisse bien garnie.

Maria de la Luz commença de bonne heure à s'intéresser à cet apostolat. Elle se faisait une haute idée de la tâche qu'elle avait à remplir et s'y prépara avec soin. Mme Camacho la mit en relations avec des catéchistes expérimentées de Coyoacan. Sous leur direction, la jeune apôtre de quinze ans se donne à l'œuvre qui doit l'occuper jusqu'à sa mort. Une fois sûre d'elle-même, elle fonde un centre de doctrine catholique à la maison. Chaque samedi, elle est entourée d'enfants, dont le nombre parfois s'élève à quatre-vingts. C'est pour elle le jour de fête attendu et préparé avec soin. J'ai sous les yeux le cahier où elle écrivait ses notes de classe. Aux élèves plus avancés elle donnait un cours d'apologétique; par exemple, sur l'existence de Dieu, son cahier porte quarante et un points, avec questions et réponses.

Quand plus tard elle est chargée de diriger les cercles de jeunes filles de Coyoacan, elle insiste sur la nécessité d'approfondir sans cesse l'étude de la religion. La bonne volonté ne suffit pas; l'apôtre laïque à qui manque une solide instruction religieuse n'a guère d'influence; c'est un soldat sans armes. Maria de

la Luz le sait : dans les allocutions qu'elle adresse à ses compagnes, et qu'elle a soin de préparer par écrit, elle insiste sur ce point :

« Nous sommes heureuses, leur dit-elle, de célébrer aujourd'hui l'anniversaire de la fondation en cette paroisse de l'Association de la Jeunesse catholique féminine mexicaine. Dieu merci, l'Association est florissante. Plusieurs cercles ont été fondés, et bien que nous ne soyons pas aussi nombreuses que nous le désirerions, notre petit noyau est animé d'une grande bonne volonté, et nous avons toutes le constant désir de nous instruire dans notre religion afin d'être prêtes à défendre contre l'ennemi les droits de l'Église et de pouvoir résoudre les objections qu'on nous poserait.

« Persuadées en effet, comme nous le sommes, que nous devons exercer l'apostolat par le moyen des catéchismes, de l'apologétique et de tant d'autres œuvres qui tendent à la rechristianisation des familles, nous voulons étudier avec ardeur ; c'est à ce prix que nous formerons le cœur des enfants. »

Le talent, le zèle, le savoir-faire de Maria de la Luz s'étaient bientôt imposés à tous. La jeune catéchiste devient secrétaire du centre

général de Coyoacan. Elle prend sa tâche à cœur. Souvent elle réunit ses compagnes à la maison paternelle; on y discute les points les plus difficiles du catéchisme; on perfectionne les méthodes d'enseignement pratique, et surtout on prépare en commun les récompenses à donner aux enfants.

Quand parut le *Motu Proprio* de Pie XI *Orbem catholicum*, sur l'enseignement du catéchisme, le centre de Coyoacan pouvait se féliciter de remplir déjà les prescriptions du Saint-Père: cours spéciaux de religion pour les catéchistes, journées catéchétiques pour attirer l'attention des parents sur l'importance de l'enseignement religieux, collectes pour alimenter les œuvres des catéchistes, industries pour intéresser les enfants à l'étude du catéchisme.

Maria de la Luz, dans une grande assemblée, expose en toute simplicité les besoins de son œuvre; sans façons, elle tend la main à son « très respectable auditoire ». « Les bons livres, dit-elle, sont les facteurs indispensables dont notre groupe a besoin pour combattre la corruption qui menace la société. Une nécessité s'impose: l'acquisition de bons livres qui puissent

nous aider à vaincre un si grand mal. Voilà pourquoi nous pensons sérieusement à la formation d'une bibliothèque où de bons livres nous donneront la lumière et nous fourniront les sources où puiser la sagesse que nous désirons communiquer aux autres. Malheureusement, les conditions financières de notre groupe ne nous permettent pas de pourvoir à l'achat de ces livres. Je me permets donc de faire appel à la générosité d'un auditoire si distingué et de lui demander de vouloir contribuer, chacun par son obole, à la formation de notre bibliothèque. »

Les derniers mots de son discours sont une invitation directe à la générosité. Les aumônes des donateurs ne tomberont pas en terre stérile :

« Quant à mes chères compagnes, je ne puis que les exhorter à travailler toujours avec ce même esprit de fraternité qui jusqu'ici a animé notre groupe, à collaborer, la main dans la main, avec notre infatigable présidente, qui, aidée de la grâce de Dieu, nous conduira, nous en sommes persuadées, au triomphe de notre idéal, en mettant bien haut la devise de la Jeunesse catholique mexicaine. »

L'heureuse demeure

L'APOSTOLAT auprès des enfants lui prend une bonne partie de ses journées. Dans ses temps libres, elle aide aux soins du ménage; artiste dans l'âme, elle aime la musique: elle joue le violon, apprend des cantiques, prépare le chant des messes solennelles. Car elle est membre du chœur paroissial. Au témoignage de Mme Camacho, la voix de Maria de la Luz égayait la maison, à toutes les heures du jour. Elle savait de mémoire une foule de cantiques et chantait en travaillant; son esprit en était si rempli que très souvent on l'entendit chanter durant son sommeil.

Quels étaient ses cantiques préférés? demandai-je. Mme Camacho me donna son recueil et dans la marge en marqua quelques-uns d'une croix. En voici un pris au hasard:

Mexicains, adorons le Christ
Dans l'Hostie sainte et bénie;
Près de lui, pleurons, contrits,
Pour apaiser sa justice infinie.

Près de toi, nous pleurons, ô Christ!
 Et nous te demandons pardon;
 Par ton auguste et sainte Mère,
 Aie pitié du pauvre Mexicain.

Refrain

Mexicains, acclamons le Christ:
 C'est notre très saint et suprême Roi!
 Tous, d'une voix, lançons le cri:
 Christ-Roi! Christ-Roi! Christ-Roi!

Christ-Roi! C'est le mot d'ordre donné par le Pape aux catholiques mexicains. Maria de la Luz le chantait tout le jour. C'était le sien. Il le fut jusqu'à la fin. C'est le dernier mot que les balles surprendront sur ses lèvres mourantes.

Depuis juillet 1926, les tabernacles sont vides. Beaucoup de prêtres sont en exil; les autres doivent se cacher. S'ils sont pris, ils vont en prison et parfois même à la mort. A certains moments, tout acte de culte extérieur est sévèrement puni. Voici un décret affiché à Cotija, dans l'État de Michoacan, le 23 décembre 1927 et signé d'un général de brigade, Regino Gonzalez:

AVIS IMPORTANT

Je fais savoir aux habitants de cette région que toute personne qui procurera des vivres ou de l'argent aux rebelles; que toute personne qui fera baptiser son enfant ou fera bénir son mariage, ou sera présente à un sermon sera irrémédiablement passée par les armes.

C'est un exemple. De semblables violences s'exerçaient ailleurs.

Dire la messe, y assister, recevoir la Sainte Communion, c'est un crime. Or jamais peut-être dans l'histoire du Mexique le culte eucharistique ne fut plus intense. Les catholiques sentent le besoin de se presser autour de l'Hostie. Par tout le pays surgissent ce qu'ils appelaient des « stations eucharistiques », la célébration de la messe et l'adoration du Saint Sacrement dans les maisons privées.

Vers le soir, un prêtre, sous des travestissements qui varient tous les jours, apporte en cachette le Saint Sacrement dans une maison désignée d'avance. Parents et amis accourent, parfois de très loin; leurs veillées eucharistiques

sont leurs soirées de familles qui se prolongent très avant dans la nuit. Quand ils sont seuls, les membres de la famille à qui l'Hostie est confiée font à tour de rôle l'heure sainte. Au petit jour, le prêtre revient et sur des autels improvisés célèbre la Sainte Messe à laquelle tous communient. L'adoration se poursuit alors dans l'heureuse maison jusqu'au soir. Le départ de l'Hostie vers une autre station est toujours solennel. Le prêtre récite quelques prières, trace sur les assistants un signe de croix avec le Saint Sacrement; pendant qu'il dissimule l'Hostie dans ses habits laïques, chacun prend en main un cierge allumé et jusqu'au seuil de la maison fait escorte au « grand Ami », ainsi qu'on l'appelle là-bas, et la cérémonie s'achève en procession de Fête-Dieu.

Quand Maria de la Luz entend dire que la « tournée eucharistique » s'organise à Coyocan, elle part à la recherche du prêtre. Elle obtient les permissions de l'Ordinaire, fixe l'heure du grand rendez-vous, et revient à la maison porter la bonne nouvelle.

Cette fois, la chapelle improvisée ne se tend pas de noir, comme jadis pour « ses » messes de *Requiem*; car c'est la Vie qui va venir!

Les cierges et les fleurs et les nappes blanches parent l'autel, devant la statue de la Vierge. Au jour dit, Notre-Seigneur entre dans la maison de M. Camacho, comme autrefois à Béthanie. Il peut se reposer dans une famille aimée, loin de ceux qui le cherchent pour le tuer.

Calles ne se doutait assurément pas qu'en fermant une église il ouvrait cent tabernacles; cet « ennemi personnel du Christ », comme il s'appelait lui-même cyniquement, groupait les cœurs amis du Christ dans l'intimité du foyer.

Pendant les vingt-quatre heures que la Sainte Hostie restait à la maison, Maria de la Luz ne s'éloignait guère du tabernacle. Son père a retenu un détail: devant l'Hostie, elle avait coutume de répandre des parfums sur les fleurs, afin, disait-elle, que la Marie de Coyoacan rappelât à Notre-Seigneur sa Marie de Béthanie.

Les nuits qui précédaient la venue de la Sainte Eucharistie dans la maison, on l'entendait rêver tout haut; elle chantait le cantique eucharistique qui commence par ces mots: « *Ven a mi... Viens à moi, ô Jésus...* »

Maria de la Luz ne peut pourtant pas garder pour elle son bonheur. A peine Notre-Seigneur a-t-il quitté la maison, la voilà qui

part et entreprend de faire goûter sa joie aux autres. Elle visite les familles amies où elle est sûre de trouver de nouvelles stations eucharistiques; elle fait elle-même les démarches pour obtenir les autorisations ecclésiastiques requises. Grâce à cette jeune fille de vingt ans, la Sainte Hostie ne cesse de circuler dans la paroisse. Ce genre d'apostolat, si cher à Maria de la Luz et si bien dans l'esprit de l'Action catholique, ne peut être mis en doute. J'ai sous les yeux des feuillets arrachés de son carnet de poche, et sur lesquels sont écrits de sa main les noms et les adresses des familles qu'elle a préparées à la visite eucharistique.

Son zèle s'exerce aussi dans son entourage immédiat. Charité bien ordonnée commence à la maison. Elle eût pu être, au dire de son père, une excellente infirmière. Elle sait faire les piqûres, elle panse les bobos des petits frères et administre avec adresse les remèdes prescrits par le médecin. Quand elle voit son malade abattu, ses tendresses savent lui relever le moral. Elle disait à son père souffrant: « Courage, petit papa; tu verras qu'avec le secours de Dieu ces médicaments guériront

notre malade. Demain il sera déjà mieux; après-demain il sera guéri. D'ailleurs, il n'est pas aussi mal que nous le pensons! »

Que ne ferait-elle pas pour faire plaisir à son père? D'un naturel ardent, elle aime l'exercice et s'attaque volontiers à de rudes travaux. Quand M. Camacho entreprend quelque travail de jardinage, de menuiserie ou de mécanique, il est sûr d'avoir sa fille à côté de lui pour l'aider. Elle acquiert ainsi un savoir-faire qui la rend fort utile à la maison. Elle sait toujours se débrouiller. Un jour, la pompe électrique ne fonctionne plus. M. Camacho n'est pas là. Ce n'est pas la peine de l'attendre: Maria de la Luz trouve le moyen de la remettre en état. Son père lui disait parfois en riant: « Ma fille, si tu étais née garçon, nous aurions déjà à la maison un mécanicien, un jardinier et un menuisier! »

Toute jeune encore, quand elle suivait les cours de coupe, elle appréciait les sacrifices que ses parents faisaient pour compléter sa formation. Elle dit un jour à son frère qui l'accompagnait: « Quand j'aurai mon atelier de couture, je dédommagerai papa de tout ce qu'il s'est imposé pour nous. »

Avec ses petites économies, elle achetait parfois des billets de la loterie nationale. Elle était, comme tous ceux qui espèrent, presque sûre de gagner le gros lot et s'amusait à bâtir des châteaux en Espagne. Or, jamais elle ne pensait à elle-même: les millions passaient tous à papa, à maman, à sa sœur Lupita et à ses frères.

A défaut des millions rêvés, ses parents jouissaient d'une autre richesse: celle de posséder une enfant au cœur si délicat.

Le seul défaut qu'on lui ait reproché, — ou si l'on veut l'excès d'une qualité qui s'appelle la décision, — c'est l'entêtement. Quand elle veut une chose, elle la veut. Si on contrecarre ses projets, elle perd sa bonne humeur. Même à vingt ans, elle se met à bouder. Quand cela la prend, elle ne veut plus voir personne; elle s'en va au fond du jardin, puis, pensant qu'on ne la voit pas, il lui arrive de faire passer sa petite rage en serrant à deux mains un arbre fruitier qu'elle secoue de toutes ses forces.

Un jour, M. Camacho la prend sur le fait. Il n'en dit rien. Mais il ne manque pas l'occasion de la taquiner. A table, au moment du

dessert, il disait: « C'est dommage que nous n'ayons pas tel fruit... Maria, ajoutait-il en se tournant vers elle, va donc au jardin nous secouer un arbre! »

Elle se mettait à rire de ses colères stupides et dissimulait sa honte en se cachant la figure dans les mains.

Elle avait pour sa tante Adela, qui devint plus tard sa belle-mère, une affection franche et spontanée. Ses relations avec elle furent toujours intimes.

Encore enfant, elle entendait son père et les autres personnes de son entourage appeler sa mère par son nom de baptême. Au lieu de dire « maman », Maria de la Luz prit l'habitude de l'appeler aussi « Adèle ». Plus tard, elle disait affectueusement « Llella, Llellita ou Adelita ».

Leurs conversations reflétaient leur vie, toute consacrée au soin de la famille et au service de Dieu. Elles parlaient souvent de choses spirituelles. Une fois elles s'entretenaient des promesses du ciel:

« Comme ce sera beau, Adelita, quand nous serons toutes les deux des saintes! »

Elle ajouta en plaisantant: « Toi, Llella, qui souffres tant des pieds, tu seras au ciel la

patronne et le refuge des pauvres gens qui ont mal aux pieds! »

Si Mme Camacho eût prévu l'avenir, elle eût pu répondre :

« Et toi, Maria de la Luz, tu seras la patronne des jeunes apôtres de l'Action catholique! »

L'apôtre laïque

La fausse paix

AU début de l'année 1929, la bataille faisait rage dans le pays. Les « libérateurs » se battaient comme des vétérans de l'armée et leurs succès croissants ennuyaient fort le gouvernement de Calles. Leur armée comptait vingt mille hommes, aux ordres de vaillants officiers et du Général Gorostieta, militaire de carrière. Calles sentait bien que tout le peuple était pour eux. Les contributions arrivaient de partout aux « libérateurs » ; des loteries s'organisaient pour leur procurer des armes. Des femmes héroïques, des enfants même risquaient leur vie pour la cause sacrée.

Les terribles représailles, les prisons remplies de prêtres, de femmes ; le massacre des catholiques n'abattaient pas le courage des libérateurs, qui, déjà maîtres de six États, se voyaient près de la victoire finale.

Un Mexicain digne de foi m'a dit qu'il a vu de ses yeux une lettre autographe de Calles dans laquelle il demandait grâce aux « libérateurs » et offrait de traiter avec eux des condi-

tions de paix. Les chefs ne se laissèrent pas prendre au piège; ils savaient trop ce que valaient les promesses du loup traqué.

Entre temps, Obrégon, le président élu pour la fin de l'année 1927, était mort. José Toral, le plus célèbre des libérateurs, l'avait tué à quelques kilomètres de l'endroit où, peu de mois auparavant, les Généraux Gomez et Serrano, rivaux politiques d'Obrégon, étaient tombés sous les balles.

Calles en fut doublement satisfait; son trop puissant ami disparaissait et il pouvait, dans un procès retentissant, dénoncer au monde l'Église catholique comme responsable de tous les crimes.

Il choisit comme Président provisoire du Mexique un franc-maçon notoire tout dévoué à ses intérêts, Portes Gil.

Le nouveau Président faillit sauter avec le train qui l'amenait à Mexico. Portes Gil était lâche. Il eut peur des « libérateurs ». A peine entré en charge, il ne désirait qu'une chose: mettre fin à la guerre par une trêve avantageuse.

Un accord fut signé le 21 juin 1929. L'Église accepta ce *modus vivendi* comme un

moindre mal. Il parut à Monseigneur Ruiz y Flores, nommé Délégué Apostolique, et à Monseigneur Pascual Diaz, créé Archevêque de Mexico au moment même, que la suspension du culte avait assez duré et qu'il valait mieux ne pas refuser la main que Portes Gil leur tendait. On savait d'ailleurs que Washington ne laisserait pas triompher les « libérateurs », et qu'en cas de danger pour le gouvernement de Calles, les États-Unis n'auraient pas hésité à envoyer des troupes américaines à son secours. Pareil acte de fraternité maçonnique s'était déjà vu quand, pour débarrasser Obrégon d'un concurrent catholique indésirable, des avions américains avaient bombardé la ville de Morelia.

Les engagements du Président provisoire étaient solennels et publics. Ils disaient: « Je suis heureux de déclarer publiquement et très clairement que ce n'est pas le but de la Constitution ni des lois, ni du gouvernement de la République de détruire l'essence de l'Église, ni de s'ingérer de quelque manière que ce soit dans ses fonctions spirituelles.

« Depuis que j'ai assumé la charge de Président provisoire du Mexique, en vertu du serment que j'ai prêté d'observer et de faire

observer la Constitution de la République et les lois qui en dérivent, je me suis toujours proposé d'être fidèle à mon serment et de faire observer les lois, sans favoriser aucune secte en particulier et sans aucun préjugé. Car mon administration est disposée à écouter de la part de qui que ce soit, d'un dignitaire de l'Église comme d'un simple particulier, toute plainte que l'on pourrait faire contre une injuste application de la loi. »

Il ajoutait quelques précisions qui garantissaient aux évêques la non-ingérence du gouvernement dans le choix des ministres du culte, la liberté d'enseignement religieux à l'intérieur des églises et le droit de pétition.

Pour l'amour de la paix, l'Église sacrifiait presque tout. L'État ne promettait presque rien.

Si cet « esprit de respect et de bonne volonté réciproques » dont parlent les signataires de l'accord, avait vraiment animé le Président, la paix eût été possible.

En fait, Portes Gil mentait.

Il engageait sa parole de Président du Mexique avec le ferme propos d'y manquer au plus tôt. Six jours après la publication de

l'accord, il rassura des amis dans un banquet organisé par des francs-maçons. Voici ses paroles :

« Le dernier problème (le conflit religieux) que nous avons discuté ensemble, il y a quelques jours, me laisse content et satisfait.

« La conscience, chers Frères, est implacable, quand on n'agit pas avec rectitude et quand on ne procède pas avec une absolue bonne foi. Or, ma conscience (de franc-maçon) est pleinement d'accord avec ma manière d'agir.

« Tant que le clergé s'est révolté contre les institutions et les lois, le gouvernement se devait de le combattre autant qu'il était nécessaire; tant que le clergé a nié à notre pays, à notre gouvernement le droit d'avoir ses lois et le devoir de les faire respecter, c'était le devoir du gouvernement de faire disparaître le clergé. Il faut se rappeler que le clergé n'a jamais reconnu la légitimité du gouvernement, qu'il a refusé la soumission aux lois, et que par des formules artificieuses et habiles, il a toujours réussi à s'immiscer dans nos affaires.

« Or, maintenant, chers Frères, le clergé a pleinement reconnu l'État; il a déclaré qu'il

se soumettait aux lois strictement et sans réserves. Je ne pouvais donc refuser aux catholiques de mon pays le droit qu'ils possèdent de se soumettre aux lois! J'y étais engagé par cet impératif catégorique que m'impose ma charge de gouverner en faisant respecter la loi.

« La lutte ne date pas d'hier. La lutte est éternelle. La lutte a commencé il y a vingt siècles. Il ne faut donc pas nous alarmer. Le devoir de chacun est de rester à son poste.

« Au Mexique, durant ces dernières années, l'État et la maçonnerie ont été une même chose: deux entités marchant côte à côte. A nous maintenant d'opposer arme contre arme. La bataille ne doit pas nous faire peur. Il nous faut agir, agir vigoureusement, le poing fermé, s'il en est besoin. C'est ainsi, seulement ainsi, Frères, que se gagnera la bataille qui donnera à l'humanité sa suprême félicité. »

Il est faux que le clergé ait jamais reconnu le gouvernement de Mexico et qu'il ait déclaré se soumettre aux lois sans réserves. L'Église sans doute a fait preuve « de respect et de bonne volonté », mais elle n'a pas déclaré légitime le gouvernement persécuteur. Elle ne

pouvait pas le faire et elle ne l'a pas fait. Comme le déclare le Souverain Pontife, dans son encyclique *Acerba animi* du 29 septembre 1932, « les évêques, dans ces circonstances, n'approuvent pas la loi, ils ne donnent pas leur assentiment à ce qui est ordonné. Ils se soumettent aux iniques décrets, comme on dit, matériellement, afin d'écartier l'obstacle qui s'oppose à l'exercice du culte sacré ».

L'Église n'avait pas une confiance illimitée dans la promesse du Président, mais elle croyait que s'il lui restait un peu d'honneur, il serait fidèle à sa parole donnée solennellement devant le monde.

Les soldats « libérateurs » reçurent l'ordre de cesser les hostilités, et furent engagés, sur la promesse du Président que leur vie serait épargnée, à livrer leurs armes.

Les « libérateurs », soldats et chefs, affrontaient la mort, le sourire aux lèvres, quand ils allaient à la croisade sacrée. En déposant leurs armes, ils pleuraient comme des enfants; plus héroïques dans l'abdication de leur vaillance que devant les balles de Calles, ils obéirent tous.

Portes Gil montra alors la valeur de sa parole. Pendant les mois qui suivirent les accords, plus de cinq cents « libérateurs », à commencer par les chefs, furent tués, un à un, en temps de paix. Le massacre était prémédité: en acceptant leurs armes, Portes Gil avait exigé aussi le nom et l'adresse des « libérateurs ».

Dans l'Action catholique

LES évêques, par amour de la paix, ferment les yeux. Confiants en Dieu, ils se mettent tout de suite à l'œuvre. L'Église sort des catacombes. L'Hostie rentre dans les tabernacles. Les collèges s'ouvrent. Les exilés reviennent au pays; tout le monde respire. Le gouvernement entretient des relations amicales avec les évêques. Les évêques en profitent pour organiser l'Action catholique par tout le pays, en prenant comme modèle les statuts de l'Action catholique italienne.

J'ai sous les yeux les « statuts » généraux de l'Union des catholiques mexicains, de l'Action catholique de la jeunesse féminine mexicaine. Ces exemplaires que M. Camacho m'a donnés appartenaient à Maria de la Luz.

La paroisse est le centre de l'organisation. Chaque paroisse comprend quatre groupes: hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles. Chaque groupe a ses dignitaires, tous laïques. Les quatre groupes d'une paroisse nomment des représentants qui constituent un comité central.

Un prêtre, lien naturel entre les groupes et l'évêque, est assistant du comité exécutif.

Les groupes paroissiaux réunis forment un groupe diocésain, avec ses officiers et son prêtre assistant.

L'ensemble des groupes diocésains constitue le groupe national que dirige le Président de l'Action catholique mexicaine.

Toutes les autres associations déjà existantes sont incorporées à l'Action catholique, dont elles deviennent les collaboratrices.

On sait l'importance qu'attache le Souverain Pontife à l'Action catholique; il la considère comme la pupille de ses yeux. Il y convie tous les fidèles du monde.

Le Saint-Père ne pouvait manquer d'exhorter ses chers fils mexicains à la promouvoir. Dans l'Encyclique *Acerba animi*, il leur dit: « Nous ne pouvons plus nous abstenir de recommander à nouveau une chose qui, vous le savez, est constamment présente à notre esprit: Organisez partout l'Action catholique suivant les règles que Nous avons transmises par notre Délégué apostolique et développez-la chaque jour davantage... Nous savons que

l'Action catholique est nécessaire et qu'elle est plus efficace que tout autre mode d'action¹. »

On se mit donc à l'œuvre avec méthode et enthousiasme. Il fallait d'abord former une élite. Beaucoup de prêtres, appelés à Mexico, suivirent des cours d'entraînement et regagnèrent leurs diocèses respectifs; les groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles s'organisèrent par tout le pays.

Le succès fut extraordinaire.

En moins de trois ans, l'Action catholique mexicaine était organisée régulièrement dans plus de quatre cents paroisses réparties sur vingt-neuf diocèses et comptait plus de cent mille membres bien disciplinés.

On procédait avec beaucoup de prudence pour ne pas donner prétexte à la rupture des liens si frêles du *modus vivendi*, mais tout marchait comme si les beaux jours étaient

1. Dans le Bref *Quae nobis* adressé au Cardinal Bertram, archevêque de Breslau, il définit l'Action catholique: une participation des laïques à l'apostolat hiérarchique. Elle ne consiste pas seulement à poursuivre pour chacun sa propre perfection chrétienne, bien que ce soit là le premier et le principal but; elle est encore un véritable apostolat auquel participent les catholiques de toutes les classes sociales, en venant s'unir par la pensée et par l'action aux centres de saine doctrine et de multiple activité sociale, centres légitimement constitués et recevant par conséquent l'assistance et l'appui de l'autorité des évêques.

revenus. Cercles d'études, bulletins de groupes, groupes de catéchistes, concours de religion, conférences pour gens plus cultivés. En 1931, un congrès d'étudiants catholiques de toute l'Amérique latine se tint à Mexico même, sous les yeux du gouvernement.

L'araignée refaisait encore une fois sa toile.

Le quatrième centenaire de l'apparition de Notre-Dame de Guadeloupe tombait en 1931. Les évêques voulurent le célébrer avec plus de pompe que jamais: Guadeloupe devait reprendre toute sa place dans le cœur des Mexicains. Le gouvernement regardait d'un œil tolérant les préparatifs de la fête. Le Mexique tout entier se mit en branle. La semaine des fêtes fut une succession de splendeurs. Des diplomates étrangers y assistèrent et même des membres du Congrès, ainsi que des officiers du gouvernement de Mexico.

Les francs-maçons s'alarmèrent. A la Chambre, des députés se livrèrent au plaisir de blasphémer la religion et la Vierge de Guadeloupe.

Le Mexique était donc encore tout catholique!

Calles surtout frémissait.

La persécution violente devait reprendre.

Quand on parle du gouvernement mexicain de 1924 à 1934, on parle de Calles. Tous les Présidents qui lui ont succédé jusqu'à Cardenas ne furent que des marionnettes, que « l'Homme fort » fit manœuvrer à sa guise, depuis Portes Gil (1928-1930), le franc-maçon déjà connu, jusqu'à Pascual Ortiz Rubio (1930-1932), le pauvre homme de paille qui dut céder la place au général Abelardo Rodriguez (1932-1934), un ami de Calles, enrichi comme lui dans des maisons de jeu et de vice.

Avant de disparaître définitivement de la scène politique (mai 1936), Calles prit soin de déclarer, dans un discours du 13 décembre 1935, dans quelle mesure il était responsable de la persécution que Pie XI a appelée « la plus brutale que l'Église ait connue ».

« Je déclare que toute la responsabilité du conflit religieux qui s'est produit durant ces dernières années pour des raisons trop connues, est *mienne*; que mon attitude résolue et ferme fut le fruit de mes convictions. J'ai cru et je persiste à croire que j'ai bien interprété la pensée du secteur révolutionnaire qui m'a porté à la première magistrature de la Répu-

blique et je garde la conviction encore plus grande que ce secteur se joint à moi sans peur pour accepter toutes les responsabilités, quelles qu'elles soient. »

La dernière phase de la persécution commence. La liste des martyrs va s'allonger encore. Maria de la Luz sera de leur nombre. Avant de raconter cette glorieuse histoire, arrêtons-nous devant le modèle d'Action catholique que cette jeune fille donna à la paroisse de Coyoacan.

Elle pense d'abord à sa sanctification personnelle.

Les quelques notes écrites dans son cahier intime nous laissent entrevoir l'allure pratique et saine de sa vie spirituelle.

« Dieu nous a donné le temps, écrit-elle, un temps mesuré. Selon les œuvres que nous faisons, nous le convertissons en monnaie. Ces monnaies peuvent être de fausses monnaies, des monnaies de cuivre, d'argent ou d'or.

« La femme qui se donne complètement au monde, celle qui, si jamais elle va à la messe le dimanche, y arrive en retard, convertit son temps en fausse monnaie.

« Celle qui ne profite pas des occasions que Dieu fournit de faire le bien et n'a qu'une piété superficielle, convertit son temps en monnaie de cuivre.

« Celle qui va à la messe non seulement les jours de précepte, mais y assiste même en semaine; celle qui profite des occasions que Dieu lui fournit pour faire le bien, convertit son temps en monnaie d'argent.

« La femme qui, non contente de profiter de ces occasions que Dieu lui présente, les cherche en dépit des sacrifices qu'elles lui imposent; celle qui a un cœur plein d'amour de Dieu et du prochain, celle-là convertit son temps en monnaie d'or. »

La mystique de Maria de la Luz ne nous révèle pas les arcanes du troisième ciel, mais elle établit la hiérarchie de la vraie piété d'une apôtre laïque. C'est clair et net: le service de Dieu, le service du prochain. La prière du matin, la messe et la communion quotidienne autant que possible, la pratique soutenue des vertus de charité, de pureté, l'esprit de sacrifice.

Elle a pour saint François d'Assise une dévotion spéciale. A vingt-trois ans elle devient Tertiaire. Les Pères Franciscains à qui est

confiée la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Coyoacan ont pu la suivre de très près. Le P. Torres, son directeur, affirme qu'il n'a jamais rencontré de Tertiaire plus constante dans la pratique des vertus et plus fidèle aux exercices de piété imposés par la Règle du Tiers-Ordre. Elle avait, note-t-il, une véritable soif de perfection chrétienne; toute sa vie mortifiée l'a préparée au suprême holocauste.

En vraie Mexicaine, Maria de la Luz aime de tout son cœur la Vierge de Guadeloupe. Quand les grandioses cérémonies du quatrième centenaire de l'apparition de la Vierge furent célébrées sur la colline du Tepeyac, chaque paroisse voulut avoir sa fête.

A Coyoacan, c'est Maria de la Luz qui en fut la principale organisatrice. Elle fit elle-même les démarches auprès des autorités civiles pour obtenir les autorisations requises. Puis elle se mit à l'œuvre, entraînant tout le monde par son enthousiasme; de ses mains elle confectionna des centaines de lanternes en papier rose et bleu pour orner les maisons. Chaque soir du triduum préparatoire à la fête, lampions et lanternes japonaises s'allumaient partout, au bruit des pétards.

Chaque pays a ses fêtes populaires, mais je ne sais si l'on peut en trouver au monde qui égalent en délicatesse et en fraîcheur certaines coutumes mexicaines. Quand arrive le jour de fête d'une jeune fille, son fiancé se lève au petit jour et, vêtu de son costume régional, s'en vient, accompagné de ses amis, vers la maison de sa fiancée et, là, sous la fenêtre, entonne une chanson appelée *Mananitas* (littéralement: « la chanson des petits matins »). L'air en est si suave que le fameux chœur des Cosaques du Don, l'ayant entendu dans une tournée au Mexique, le met habituellement à son programme. C'est le chant qui traduit peut-être le mieux les sentiments de l'âme populaire mexicaine.

A l'occasion des grandes fêtes de Notre-Dame de Guadeloupe, le Père de Heredia adapta une chanson à la Vierge sur cet air connu de tous les Mexicains. Des copies en furent distribuées par tout le pays; celle que j'ai sous les yeux avait été donnée à Maria de la Luz. Pour se rendre compte de l'émotion que cette prière produisit durant les fêtes, il faut se rappeler que le peuple, réuni de très bonne heure devant

l'église, s'adresse à sa Fiancée, qui, pour ce jour-là, est la Vierge Marie :

O Vierge la plus belle
De la vallée de l'Anahuac ¹,
Tes enfants, au petit jour,
Viennent te saluer.

Éveille-toi, Mère, éveille-toi,
Vois : c'est déjà le matin,
Les passereaux chantent,
La lune commence à se cacher.

* * *

De ce joyeux matin
Quand tu te fis voir à Juan ²
Tant que Dieu me prêtera vie
Je garderai le souvenir.

Éveille-toi, Mère, éveille-toi,
Vois : c'est déjà le matin.
Vois, ô Reine, les montagnes
Sont teintées de rouge par le soleil.

* * *

Quand je vois ton cher visage
Si plein de candeur,
Je voudrais te donner mille baisers
Pour te prouver combien je t'aime.

1. *i. e.* de Mexico

2. Juan Diego. C'est à lui qu'apparut la Vierge de Guadeloupe comme à Bernadette la Vierge de Lourdes.

Éveille-toi, Mère, éveille-toi,
Vois: c'est déjà le matin.
Regarde mon canot rempli de fleurs
Que j'ai cueillies pour toi de ma main.

* * *

Mère des Mexicains,
Tu as dit que tu veux l'être:
Eh bien ! regarde, Mère au visage brun,
Si nous savons t'aimer !

Éveille-toi, Mère, éveille-toi:
Vois, c'est déjà le matin.
N'entends-tu pas le *teponaztle* ¹
Qui a déjà mis tout le monde en éveil ?

* * *

Vois, je suis Mexicain,
Et c'est pour cela que je suis tien;
Cherche, si tu veux, de par le monde:
Tu ne verras pas qui t'aime comme moi.

Éveille-toi, Mère, éveille-toi.
Vois, c'est déjà le matin.
Tu vois: je suis à tes genoux,
Mère, daigne me bénir.

La chanson eut une vogue extraordinaire. Durant le triduum préparatoire à la fête du 12 décembre 1931, des millions de voix, bien avant l'aurore, montèrent de tout le Mexique pour dire à la Vierge de s'éveiller enfin et de sauver ses enfants.

1. Sorte de tambour.

Un Père Jésuite me raconta qu'ayant passé toute la nuit du 11 au 12 décembre dans la basilique de Guadeloupe remplie de fidèles, il entendit au petit jour une rumeur immense autour de l'église: c'était la foule qui s'approchait. Bientôt des milliers de voix d'hommes firent retentir cette clameur de l'âme mexicaine:

Éveille-toi, Mère éveille-toi!

A Coyoacan, la famille Camacho devançait tout le monde, pendant les fêtes du triduum. Dès deux heures du matin, les cantiques résonnaient dans la maison. Avant même le lever du soleil, Maria de la Luz, suivie de quelques amies, parcourait les rues de la ville, et au son des guitares et des tambourins, réveillait les pieux habitants de Coyoacan, en chantant les *Mananitas*:

O Vierge la plus belle
De la vallée de l'Anahuac,
Tes enfants, au petit jour,
Viennent te saluer.

Éveille-toi, Mère, éveille-toi!

Devant l'église paroissiale, plusieurs centaines de fidèles se trouvèrent réunis. Les *Ma-*

nanitas et les cantiques résonnèrent. Les portes de l'église s'ouvrirent et, chaque matin, la cérémonie s'acheva par la Sainte Messe.

Grâce au zèle de Maria de la Luz, la paroisse de Coyoacan fut tout embaumée de dévotion mariale.

L'idéal forgé

SON directeur ne nous a pas dit si Maria de la Luz s'était consacrée à Marie par le vœu de virginité, mais il est sûr qu'elle ne songea pas au mariage.

Elle ne fréquenta jamais de bals et n'eut aucune relation d'amitié avec les jeunes gens de Coyoacan.

Sans ostentation, au témoignage d'un Père Franciscain qui la connut intimement, elle parlait de choses pieuses et toute sa personne respirait la pureté. Le ton de sa voix ne s'élevait que pour rappeler le droit des pauvres à la charité des riches. Ses paroles, comme sa vie, étaient empreintes de simplicité et de loyauté.

Un jour, dans une réunion d'amies, une dame fit tomber la conversation sur le mariage :

« Dis-moi, Maria, ce que tu en penses ? »

— Madame, répondit la jeune fille, la question ne m'a jamais préoccupée, car je n'ai jamais été attirée de ce côté. Du reste, je ne crois pas que je sois née pour cette vocation. Je m'imagine que celles qui veulent se marier

doivent s'y sentir fortement appelées et je plains celles qui s'engagent dans le mariage sans se rendre compte de leurs grandes responsabilités. Emportées par une illusion qui tombe vite, elles restent en face du devoir nu, sans la vertu qu'il faut pour porter la croix de leur état. Appelez-moi vieille fille tant que vous voudrez, ajouta-t-elle; joignez-y toutes les épithètes qu'il vous plaira, mais, à moins que le bon Dieu n'en dispose autrement, je ne veux pas m'exposer de moi-même à une vie qui ne serait pas heureuse. »

Quand ses compagnes remettaient la question sur le tapis, elle se tenait sur la réserve et les laissait bavarder, conservant pour elle le secret de son cœur virginal voué à Dieu seul.

Dans sa famille on soupçonnait qu'elle pensait à embrasser la vie religieuse. Une de ses tantes était religieuse. Maria de la Luz passait des heures à causer avec elle. Une fois, elle dit à brûle-pourpoint à son frère cadet: « Pourquoi n'entrez-vous pas au séminaire, toi et Raphaël ? Si tu veux, nous allons faire un pari à qui partira le plus tôt: moi au couvent ou bien vous autres au séminaire ! »

A sa sœur Lupita, elle dit un jour en confidence :

« Est-ce que tu n'aimerais pas entrer au couvent? » Lupita branla la tête, sans enthousiasme.

« Eh bien! moi, j'aimerais être religieuse. Je pense souvent au bonheur que j'aurais le jour de ma vêtue. Je vous vois tous assister à la fête. Puis, les portes se referment derrière moi. Le couvent devient mon chez-moi, et toi... tu rentres à la maison. »

A ses parents, elle ne disait rien. M. Camacho se doutait bien de quelque chose, mais il n'osait s'arrêter à la pensée du sacrifice qu'imposerait la séparation définitive.

Or, Maria de la Luz lui écrivit la lettre suivante. Elle ne se sentit pas la force de lui parler de vive voix.

MON CHER PAPA,

Il y a longtemps que je voulais te faire connaître mon désir, mais je n'en avais pas le courage. Depuis le 17 mai de cette année (1932), jour où j'ai eu mes vingt-cinq ans, je voulais t'adresser cette lettre pour te faire part de la décision que j'ai prise.



**MARIA DE LA LUZ JOUANT LE RÔLE D'UNE RELIGIEUSE
DANS UN DRAME**

Dieu Notre-Seigneur m'a déjà donné vingt-cinq ans de vie, dont j'ai mal profité. Aussi, maintenant, je veux lui consacrer les années qu'Il voudra bien m'accorder encore, nombreuses ou non, en me vouant totalement à son service.

Je crois que Notre-Seigneur nous tiendra compte du sacrifice que nous ferons pour Lui; je dis sacrifice, oui, parce que te quitter est la plus grande peine que je puisse m'imposer, puisque je ne me suis jamais séparée de toi. Ce sacrifice, pourtant, je le fais avec bonheur, car Notre-Seigneur a dit: Celui qui quittera ses parents, ses frères et ses sœurs à cause de moi, recevra le centuple. Pour toi aussi mon départ sera un sacrifice, car bien que je n'aie pas su pleinement correspondre à tes bontés à mon égard, je ne doute pas que tu ne m'aimes comme ta fille. Oui, mon départ te sera douloureux. Mais il me semble que ce sera pour toi, papa, une grande joie de donner à Celui qui t'a tant donné, une part de ce que tu as reçu, et que cette part, ce soit moi. Moi qui fus ta première-née; ce sera vraiment les prémices que tu offriras au Seigneur!

Je crois que tu ne t'opposeras pas à ma demande.

Mon entrée au couvent, hélas! entraînera des dépenses. Je sais bien que tu ne pourrais pas les couvrir toutes. C'est pourquoi je désire tant travailler, travailler pour ramasser peu à peu tout ce dont j'ai besoin ou au moins une partie. Puisque, grâce à Dieu, j'ai déjà commencé à le faire, je te serais très reconnaissante de bien vouloir me permettre de continuer, au moins pendant un an, afin d'atteindre l'idéal que je me suis forgé, celui de ME SACRIFIER POUR DIEU NOTRE-SEIGNEUR (c'est elle qui souligne ces mots).

Maintenant que je t'ai ouvert mon cœur, je te demande de m'accorder cette faveur.

C'est chez les Mères Capucines de l'Ordre de Notre Père Saint François que je veux aller, mon cher papa. Pour entrer, il faut au moins trois cents piastres; mais tu peux me les donner en me permettant de continuer à travailler.

Tu comprends maintenant pourquoi j'ai prié Adelita de me procurer du travail. Ne pense pas que si j'ai voulu travailler, c'était pour éviter les besognes de la maison. Au reste, tout en travaillant au dehors, je tâcherai d'aider ma sœur Lupita dans les travaux du ménage.

Ta fille,

MARIA DE LA LUZ.

Pour atteindre l'idéal qu'elle s'est forgé!... Le mot *forgé* est traduit littéralement de l'espagnol *forjado*. Les mots de cette lettre, dont on conserve le brouillon, sont bien pesés. L'âme généreuse et calme de Maria de la Luz se montre dans la phrase qu'elle souligne: se sacrifier pour Dieu Notre-Seigneur. Son désir de vie religieuse est la conclusion d'un dur travail opéré en elle, avec l'aide de la grâce. Elle ne se fait pas d'illusion sur la vie religieuse: une enclume où Dieu se fabrique des saints avec le marteau du sacrifice.

Les circonstances empêchèrent Maria de la Luz de réaliser dans un cloître l'idéal qu'elle s'était forgé. Le bon Dieu lui réservait un martyr moins lent que celui de la vie religieuse!

Elle n'a plus que deux ans devant elle pour se préparer à cette grâce insigne, mais le bon Dieu lui fait brûler les étapes et la soumet à des peines intérieures très crucifiantes.

Peines intérieures

LES âmes vulgaires ne pardonnent pas aux autres de trop bien réussir. Parmi les compagnes de Maria de la Luz, il s'en trouva qui, par les intrigues et les calomnies que suggère la jalousie, gâtèrent tout le bonheur humain que l'exercice de sa charité surnaturelle pouvait lui apporter.

Le bon Dieu lui a confié des talents; elle juge qu'elle ne doit pas les cacher. Elle met toute son âme aux choses qu'elle entreprend pour la gloire de Dieu, et les réussit. Dans les drames qu'elle monte, elle joue les premiers rôles; quand l'Action catholique est instituée à Coyoacan, elle est nommée trésorière et pro-secrétaire; ses allocutions sont remarquées; dans les réunions l'attention se tourne naturellement vers elle. Pour les œuvres de charité, c'est elle qui recueille le plus d'aumônes.

Cela devient intolérable.

On l'accuse de vouloir *briller*. Oh! pas en face, pas tout haut; mais dans les coulisses, elle entend les rires sarcastiques de celles qu'elle

a crues ses amies. Après les représentations théâtrales, elle reçoit simplement les félicitations que d'ailleurs elle mérite bien. Mais son plaisir ne dure guère. Ses amies, les lèvres pincées, branlent la tête. De petites cabales se forment pour rompre le cercle de ses collaboratrices. Une fois même on lui attribue faussement les lettres anonymes les plus vilaines.

Ces petites gens la révoltent. Elle en souffre profondément, mais elle garde sa peine pour elle. Bien faire et laisser dire.

Quand elle rentre à la maison, blessée par quelque trait amer, elle paraît parfois un peu triste. Mais elle se domine bientôt, et personne ne devine ce qu'elle souffre.

« Quand on peut porter sa peine tout seul, disait-elle, pourquoi en faire souffrir un autre ? »

Elle ne cache rien à son directeur, mais quand elle doit lui confier ses peines, elle excuse celles qui en sont la cause, et leur pardonne de tout cœur.

Ce n'est pas pour se plaindre qu'elle parle, mais pour chercher un remède à sa douleur et trouver le moyen de renouer les liens d'une amitié que la jalousie a brisés.

« Une fois, raconte son directeur, elle me posa le cas de conscience suivant: J'avais une amie

que j'aimais beaucoup. J'allais chez elle, elle venait chez moi. Ensemble nous allions chaque matin à la messe; nous étions toujours côte à côte à la Table de communion. Nos récréations étaient communes. Nous n'avions pas de secrets l'une pour l'autre. Quand me furent enlevées, dans les circonstances que vous savez, les charges que j'occupais dans l'Action catholique, mon amie s'est retirée peu à peu de moi et je sens chaque jour davantage l'abîme qui nous sépare. Que dois-je faire ? Si je lui demandais pardon ?

— Pardon de quoi ?...

— Si je la priais au moins de ne pas me mépriser si elle ne veut pas m'aimer ? Ferais-je bien ?

— Non, lui répond le prêtre. Si le bon Dieu permet que tu perdes cette amie, c'est peut-être qu'il veut être seul à posséder tout ton cœur.

— Je sais, répliqua-t-elle. Mais il est dur de supporter les dédains de celle que j'ai tant aimée... Dois-je faire mon sacrifice pour toujours ?

— Oui, pour toujours, si le bon Dieu le demande. »

Maria de la Luz se leva sans rien ajouter et s'en alla à l'église. Là, seule, à genoux devant

le tabernacle, elle offrit à Jésus, avec tout l'amour de son âme, le sacrifice de l'amitié humaine — pour toujours!

Ces victoires intimes des âmes fortes font peu de bruit en ce monde. Le Seigneur était seul au jardin des Olives. Mais son agonie sauvait le monde.

Quand le bon Dieu rencontre une âme généreuse qui consent à se laisser travailler par la grâce, il ne laisse pas son œuvre inachevée. Maria de la Luz, abandonnée par ses amies, se sentit parfois aussi comme abandonnée de Dieu.

C'est l'épreuve classique des plus saintes âmes. Sainte Thérèse de Lisieux fut, pendant les deux dernières années de sa vie, terriblement tentée contre la foi. Elle avait l'impression qu'il n'y avait plus de ciel, plus de Dieu, et que toutes ses pénitences et ses actes d'amour tombaient dans le vide.

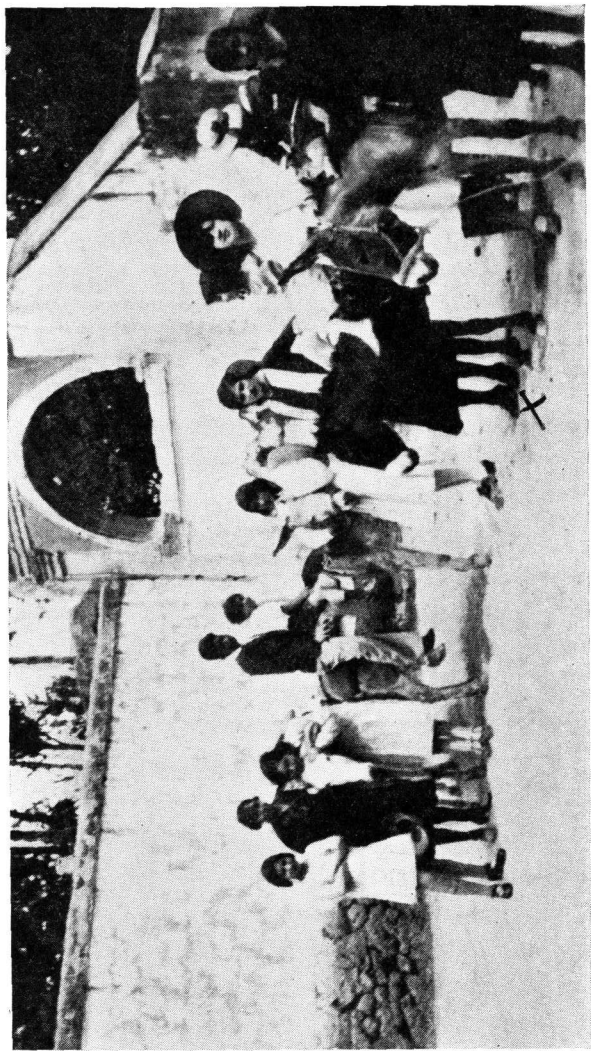
Notre-Seigneur réservait pareille angoisse à Maria de la Luz. C'était quatre mois avant sa mort; la tentation n'a pas dû venir tout d'un coup, mais l'héroïque jeune fille parvenait à garder le secret de ses batailles intimes qui, après beaucoup de luttes sans doute, s'ache-

vaient en victoires. Cette fois le choc fut si violent qu'il éclata au dehors. Il s'opéra en elle un changement étrange. Pendant vingt-quatre heures, elle ne veut prendre aucune nourriture et s'enferme seule dans sa chambre. Son père n'y comprend rien. Il ne reconnaît plus son enfant dont toute la vie a été dévouée au service de Dieu. Il essaye de la raisonner. Elle répond que c'est fini, qu'elle ne croit plus à rien ni à personne. Inutile d'insister. « Prenez mon chapelet, ajoute-t-elle, prenez mon missel, mes médailles et donnez tout cela à ma tante religieuse... Laissez-moi toute seule. »

M. Camacho voit qu'il ne s'agit pas d'un simple caprice, mais d'une tentation violente. Il s'assied près d'elle, lui rappelle tout son passé, tâche de lui faire entendre raison. Elle reste indifférente.

Il se rappelle alors qu'il est père: il ne peut pas laisser périr son enfant. D'une voix ferme, il lui dit: « Au nom de l'amour que tu as toujours porté à ton père, je te demande d'obéir. Je veux que tu manges. » Le diable était vaincu.

« Eh bien! soit, papa, reprit-elle en souriant. Je mangerai, mais à une condition,



MARIA DE LA LUZ (X) EN EXCURSION

c'est que tu me pardonnes et que tu viennes manger avec moi! »

Elle voulut se confesser le jour même. Le prêtre, mandé par M. Camacho, accourut. La confession laissa la pauvre âme calme et consolée. Elle alla se jeter aux pieds de ses parents et leur demanda pardon de les avoir contristés.

La bourrasque étonna d'autant plus son entourage que Maria de la Luz, naturellement gaie, avait toujours fait preuve d'une piété simple et franche. Dans l'histoire de sa vie, c'est l'unique trait de ce genre qui ait percé au dehors. Elle reprit avec amour son chapelet et son missel et retrouva sa gaîté. Elle redevint la pieuse jeune fille, joyeuse et soumise, qu'elle avait toujours été. Sa piété ne lui donna jamais en effet cet air compassé qu'affectent parfois les gens de bien, ni cet air maniéré, figé dans l'extase, que certains imagiers croient devoir donner à la figure des saints.

Maria de la Luz sait s'amuser et amuser les autres. Dans les drames, elle remplit aussi bien les rôles comiques que les plus tragiques. A l'occasion, elle se joint volontiers à ses compagnes dans les parties de plaisir. Une photographie nous montre une de ces excursions



MARIA DE LA LUZ (X) ET QUELQUES AMIES EN DIFFÉRENTS COSTUMES NATIONAUX MEXICAINS

organisées par des amies. A dos d'âne, on s'est rendu à Tepelpa, près de Tisapan, où elle se donne avec entrain à tous les divertissements d'une promenade dans un pays fort pittoresque.

Une autre photographie la représente au milieu d'un groupe de douze jeunes filles, dont chacune a revêtu l'un des nombreux costumes nationaux mexicains. Maria de la Luz a choisi l'habit régional que portent les jeunes filles de Jalisco quand elles dansent le fameux *jarabe tapatio*.

Elle ne laisse pas non plus passer la fête ou l'anniversaire de ses amies sans les réunir dans une fête intime qu'elle anime de sa bonne humeur.

Au fond, ce qui commande ses paroles et ses actes, c'est l'esprit de charité. C'est à n'en pas douter la vertu qui domine sa vie.

Un Père Franciscain de la paroisse de Coyocan parle en ces termes de la charité de Maria de la Luz :

« En novembre 1933, les membres du Tiers-Ordre furent invités à recueillir du linge et des habits pour les pauvres. Mlle Camacho prit la chose tant à cœur qu'à elle seule elle arriva à

recueillir trois cents pièces de linge. Puis, aidée de ses compagnes, elle organisa elle-même une représentation théâtrale pour réjouir « les pauvres de Jésus-Christ », comme elle se plaisait à les appeler. Elle expliqua ainsi à ses auditeurs le sens de la réunion :

« Le groupe des jeunes Tertiaires qui a fondé le Cercle dramatique de Sainte-Isabelle a cru répondre au désir de son Père Directeur en vous réunissant dans cette salle pour fêter nos pauvres. C'est une fête simple, mais combien significative, que nous avons organisée en l'honneur de notre auguste Patronne (sainte Isabelle) avant de procéder à la répartition des objets destinés à nos chers pauvres.

« Comment, en effet, laisser passer cette glorieuse fête, sans convoquer les pauvres de Jésus-Christ que notre sainte aimait tellement ? Malgré la noblesse de sa naissance, elle s'est toujours penchée vers eux avec affection ; elle leur montrait sa charité par ses largesses et de ses mains elle aimait travailler à la confection des objets qu'elle leur distribuait elle-même. Tout son bonheur était de rendre les autres heureux.

« Nous n'avons qu'à suivre l'exemple de notre sainte Patronne. Avec notre infatigable Directeur, nous voulons jouir du bonheur de répandre sur nos chers pauvres un rayon de soleil. C'est le but de cette petite fête. Puisse-t-elle soulager un peu leur misère! Les objets que nous avons recueillis ne sont pas aussi abondants que nous l'aurions voulu, mais leur distribution nous offre l'occasion de suivre le noble exemple de sainte Isabelle; elle nous donne aussi la joie d'avoir imité son grand esprit de charité. »

Chef de groupe

LA grande affection que Maria de la Luz portait aux pauvres de Jésus-Christ n'était qu'un aspect de sa charité. Entreprenante, enthousiaste, ayant la passion de faire rayonner le bien, elle était préparée à se joindre au grand mouvement d'Action catholique, quand l'Archevêque de Mexico l'introduisit dans la paroisse de Coyoacan au début de l'année 1930. Elle occupa bientôt les premières charges de son groupe. Elle a déjà l'âme et l'élan d'un chef. En lisant ses fragments de discours, on sent qu'elle domine son sujet et qu'elle s'impose à ses auditeurs. Une simple photographie nous en fournit la meilleure preuve. Elle est prise dans une salle de réunion du Comité central et diocésain de l'Action catholique de la Jeunesse. Tous les membres du comité sont sur la scène: six jeunes gens et six jeunes filles. Maria de la Luz est assise à la table au tapis vert, en train de donner sa conférence; elle parle devant l'élite de la paroisse de

Coyoacan qu'elle a soin de nous présenter avec la solennité qui convient :

« Très dignes assistants ecclésiastiques du comité central et diocésain de l'Action catholique de cette paroisse,

Mes Révérends Pères,

Très honorable membre de la Ligue internationale de la Jeunesse catholique,

Membres très distingués du comité central et diocésain de la Jeunesse catholique mexicaine,

Membres très respectables de la société et du comité d'Action catholique de Coyoacan,

Messieurs,

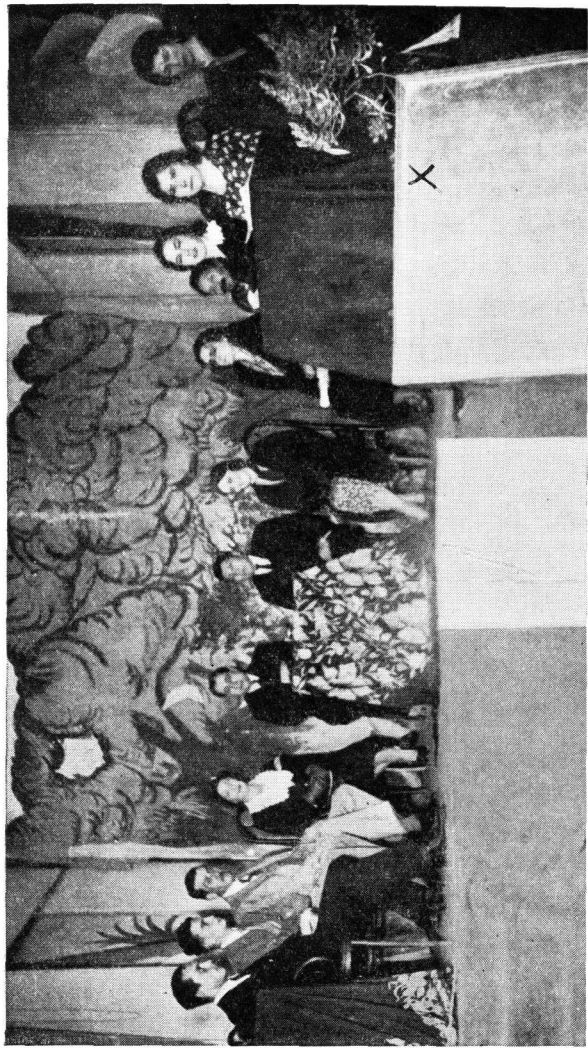
Mesdames,

Mesdemoiselles,

Mes chères compagnes. »

L'Action catholique venait de s'implanter à Coyoacan. D'autres orateurs en avaient exposé la nature et le programme. A Maria de la Luz était échue la tâche de parler des cercles de jeunes filles.

Son travail va nous renseigner sur les cercles de l'Action catholique à Mexico; il nous montre aussi que Maria de la Luz, à 23 ans, maîtresse d'elle-même et de sa parole, exerce déjà une



SÉANCE SOLENNELLE DE L'ACTION CATHOLIQUE. — MARIA DE LA LUZ (X) DONNE SA CONFÉRENCE

influence profonde autour d'elle. On nous pardonnera d'en citer quelques passages :

« Je me propose de vous dire en quelques mots ce qu'est un cercle d'études de la Jeunesse catholique mexicaine.

« C'est la réunion d'un groupe de jeunes filles qui désirent étudier pour se former, s'instruire et pouvoir ensuite être utiles à l'Église et à la société. Le cercle est une école où se complète l'éducation et l'instruction religieuse, morale et intellectuelle dont la jeunesse a besoin pour accomplir la mission que Dieu lui a confiée.

« Les cercles d'études ont un double but : augmenter chez la jeune fille son bagage d'idées, lui former un jugement raisonné et sensé et lui apprendre à exposer ses idées d'une manière intelligente. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer des jeunes filles qui ont des idées saines, mais qui, faute de savoir les exposer clairement, n'exercent guère d'influence.

« Les membres du cercle apprennent aussi à résoudre les difficultés ; à l'occasion elles pourront mettre en garde celles de leurs amies que l'erreur ou les préjugés auraient atteints. En un mot, leur ambition est de connaître et de

faire connaître la vérité, d'en propager le culte et l'amour.

« Pour la jeunesse, quel plus bel instrument de formation que les cercles ? L'échange habituel d'idées, d'opinions, de projets établit inévitablement entre les membres une intimité, une certaine camaraderie, un esprit de confiance réciproque qui va jusqu'à la plus ingénue franchise. Les jeunes filles n'y trouvent pas seulement des compagnes et des amies, mais des sœurs toujours prêtes à les aider dans leurs travaux et à les soutenir dans leurs difficultés.

« La culture intellectuelle est d'une importance primordiale; les cercles y pourvoient par des lectures qui développent l'esprit, par des commentaires, des discussions, par des réponses aux difficultés proposées. Il y a sans doute de belles exceptions, mais, en général, les jeunes filles au sortir de l'école négligent complètement le développement de leur intelligence, passent le meilleur de leur temps à s'amuser, à lire des romans parfois peu recommandables, sans jamais se donner la peine de poursuivre à fond une étude qui pourrait leur être utile dans la vie. Elles ont pourtant une excuse: l'étude individuelle se bute souvent à des pro-

blèmes que seuls des esprits supérieurs sont en mesure de résoudre. Isolée, la jeune fille se décourage et abandonne l'étude.

« Dans les cercles, au contraire, les difficultés, pourvu qu'elles soient résolues de façon satisfaisante, affermissent les convictions. La jeune fille s'arme et se prépare à l'action. Elle acquiert, au contact des autres, le don d'initiative, la pratique de la propagande et le souci du progrès. La volonté aussi se forme; le simple fait d'avoir à parler devant des compagnes, pour peu nombreuses qu'elles soient, force la jeune fille à vaincre sa timidité naturelle et l'habitue à s'exprimer avec aisance. C'est ainsi que peu à peu elle met en valeur les qualités dont la femme mexicaine est douée, mais qu'elle développe d'ordinaire si peu, à cause de sa grande timidité.

« Pour atteindre son plein épanouissement, nous le savons, une organisation doit nécessairement trouver un appui, quelqu'un qui s'intéresse à son fonctionnement, à ses progrès. Les cercles d'études sont régis par un comité chargé d'y veiller. Ce comité, qui doit toujours agir de concert avec le comité paroissial, se

compose d'une présidente, d'une secrétaire et d'une trésorière. Le cercle a aussi un directeur, qui sera de préférence un prêtre. Le prêtre, par ses connaissances et son expérience, est un précieux appui. Il est en quelque sorte l'âme du cercle: il assiste aux réunions, dirige les discussions, les oriente, résout les difficultés qui paraissent insolubles aux membres, toujours avec cet esprit d'abnégation et de dévouement que l'on sait.

« Les réunions ont lieu toutes les semaines.

« Quand un membre est désigné pour développer un sujet à la prochaine réunion, toutes ses compagnes s'empressent de l'aider; elles lui prêtent les livres qui peuvent lui être utiles, elles lui suggèrent les moyens de s'acquitter de sa tâche d'une manière satisfaisante. En un mot, c'est une sœur aidée par ses sœurs. La critique de son travail se fait avec cet esprit de délicatesse qui évite le trait blessant; sans parti pris, elle s'efforce avant tout de faire briller la vérité. Pendant la discussion qui suit et à laquelle tous les membres doivent prendre part, on veille à la distinction, on évite toute parole blessante pour une compagne; on

tâche de faire preuve en tout de bonne éducation, de culture et de charité fraternelle.

« Les cercles d'études constituent donc un des moyens les plus efficaces sur lesquels l'Action catholique puisse compter, puisqu'ils sont une œuvre commune à laquelle chacune apporte ses lumières, ses idées, son enthousiasme, afin de réaliser, par un effort commun, une même tâche et d'atteindre l'idéal que nous poursuivons.

« Vous vous rendez compte, Mesdemoiselles, j'en suis sûre, de l'importance de nos cercles d'études.

« Puissent le Saint-Esprit et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne de notre association, aviver dans vos cœurs la flamme de l'enthousiasme et susciter d'autres membres qui viendront se joindre à nous, dans l'Association de la Jeunesse catholique mexicaine de Coyocan. Quant à vous, mes chères compagnes, membres de notre cercle, encouragez-vous mutuellement à progresser chaque jour davantage dans vos études afin que plus tard vous puissiez en faire profiter les autres; vous ferez ainsi honneur à notre devise et porterez toujours plus haut le nom de *Jeunesse*. »

Le comité paroissial de la Jeunesse catholique féminine de Coyoacan avait été fondé le 15 janvier 1930. Dans les papiers de Maria de la Luz, j'ai trouvé le rapport de trésorière qu'elle présenta un an plus tard. Les recettes et les dépenses y sont minutieusement inscrites, mois par mois. Ce travail, tout matériel, est, comme tout ce que faisait Maria de la Luz, exécuté avec esprit surnaturel. Au bas de chaque page elle a soin d'écrire: « Eucharistie, Apostolat, Héroïsme », ces trois mots de rappel qui résument le sens et le but de son travail.

Les années 1930-1931 furent les plus favorables à l'extension de l'Action catholique mexicaine.

Les évêques, rappelés d'exil ou sortis de leurs cachettes, parcoururent leurs diocèses, suscitant le zèle, encourageant les efforts. Monseigneur Ruiz y Flores, que Pie XI a nommé Délégué Apostolique le 1^{er} juin 1929 et qu'il a confirmé dans sa charge le 14 novembre, organise partout les œuvres; il s'emploie surtout à promouvoir l'Action catholique, l'œuvre qui tient tant à cœur au Souverain Pontife dont il est le représentant officiel au Mexique.

Les critiques ne l'arrêtent pas.

Le 2 juin 1930, il réproouve par la voie de la presse l'attitude prise par quelques mécontents, et précise ce qu'il faut entendre par Action catholique. Il met en garde les catholiques trop pressés ou trop ardents qui voudraient la faire glisser sur le terrain politique.

« L'impatience de certains éléments, dit-il, s'explique par notre tempérament et par les motifs sacrés qui sont mis en avant... Il est sûr que la condition précaire actuelle de l'Église catholique au Mexique ne peut satisfaire personne. Mais... l'Action catholique ne peut ni ne doit se confondre avec l'action civique ou politique. La fin de l'Action catholique est de former des catholiques pratiquants, conscients de leurs devoirs, des hommes de caractère qui font entrer la religion dans toutes leurs activités, dans leur conscience, dans la famille, dans leur profession, dans leurs relations sociales, ainsi que dans les devoirs qui se rattachent au bien public. L'Action catholique doit cependant rester étrangère à toute perturbation, étrangère à tout parti politique, laissant au catholique la liberté de penser selon sa conscience et d'embrasser le parti qu'il croit le meilleur... »

Le 4 octobre 1932, Monseigneur Ruiz y Flores sera expulsé du Mexique. Le Souverain Pontife avait, quelque temps auparavant, protesté à la face du monde contre l'évidente mauvaise foi du gouvernement mexicain. A la Chambre, les députés attaquèrent violemment le Pape, dénaturant le sens de l'Encyclique *Acerba animi*. Le Délégué, dans une lettre très digne, remit les choses au point. La raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure, mais c'est elle qui s'impose à Mexico. Monseigneur Ruiz y Flores dut partir pour l'exil.

Au fond, le gouvernement attendait un prétexte pour se débarrasser du Délégué. Depuis les accords, il est trop actif. Il dirige les évêques, il forme les prêtres à l'Action catholique; il est partout, préside les assemblées les plus imposantes comme les plus simples. Une photographie nous le montre à une réunion des membres de l'Action catholique de Coyoacan. L'élite de la paroisse l'entoure. Maria de la Luz est debout, dissimulée parmi ses compagnes. Elle était dans les honneurs et sa place aurait dû être au premier rang. Mais l'expérience lui a montré qu'il n'est pas toujours bon d'user de son droit. Elle sait que

les yeux de ses compagnes sont sur elle, et elle veut éviter les prétextes aux petites jalousies.

Une fois, elle assistait à un thé: une fête intime qui groupait quelques amies autour du Directeur de l'Action catholique de Coyoacan. A table, elle se mit près de lui et, avec la plus grande simplicité du monde, elle s'entretenait allégrement avec lui. Son petit succès parut insupportable à ses compagnes. Des remarques amères commencent à circuler. Des chuchotements. Maria de la Luz s'en aperçoit. Avec un accent de tristesse, elle dit à l'oreille du prêtre qui raconte lui-même l'incident: « Je crois que je joue un rôle qui ne m'appartient pas; je ne devrais peut-être pas occuper cette place. » Le prêtre essaie de la rassurer. Mais la pensée qu'elle pourrait contrister quelqu'un lui est intolérable. Elle se lève et va se joindre à ses compagnes, avec un sourire qui leur demande pardon. Elle disait après coup: « J'aurais eu trop de chagrin de causer la moindre peine à mes si bonnes compagnes. »

Elle tâchait d'oublier ces petits traits de jalousie qui lui perçaient le cœur et continuait de son mieux à remplir les charges qu'on lui avait confiées. Un des derniers travaux pré-



APRÈS UNE SESSION DE L'ACTION CATHOLIQUE DE COYOACAN

Au centre le Délégué Apostolique. Maria de la Luz est la deuxième à gauche de la photo

parés pour son cercle d'études nous a été conservé. C'est sur la formation morale de la jeune fille. En voici quelques passages:

« Un des points les plus importants du programme de l'Association catholique de la Jeunesse féminine mexicaine est la formation morale de ses associées. Cette formation est indispensable à la jeune fille. Celle-ci est appelée à former le cœur de l'enfant, elle doit donc commencer par former le sien.

« Une infinité de dangers et d'obstacles se rencontrent sur son chemin; mais si elle est bien préparée, si sa formation est solide, elle saura, avec le secours divin, vaincre les obstacles et, malgré toutes les difficultés, elle ira toujours de l'avant.

« Pour cela il faut que nous unissions nos efforts... Il faut que les jeunes filles, et nous surtout, les membres de l'Association de la Jeunesse catholique féminine mexicaine, nous sachions toujours distinguer où se trouve le bien et où se trouve le mal, de sorte que nous puissions guider les autres et les aider. Oui, les aider, car il ne suffit pas de savoir, il faut pouvoir agir sur les autres, apaiser les discordes, unir les cœurs divisés, et à l'occasion leur don-

ner de bons conseils. Avant tout, il faut édifier par le bon exemple. »

Elle se hasarde ensuite à parler de l'amour.

« Dieu, dit-elle, a créé la femme pour aimer et être aimée. L'amour, qu'il soit divin, qu'il soit légitime ou non, est une des armes les plus puissantes mises en ses mains: elle peut s'en servir pour grandir les forces humaines ou pour les dominer.

« L'amour divin anime et perfectionne toutes les œuvres, comme on le voit dans la vie des grandes saintes.

« L'amour légitime chez la femme peut rendre son action héroïque et sublime.

« L'amour profané et dégradé l'entraîne à la ruine.

« La femme possède la grande force du monde: elle peut mener le cœur de l'homme, et l'homme mène le monde...

« Il faut donc bien former nos cœurs.

« A cette fin, je propose que pendant les trois mois qui précèdent nos cours réguliers de religion, nous commençons par un cours de morale dans lequel le prêtre voudra bien se charger de nous parler de la vocation. Car, avant tout, il faut savoir ce à quoi le bon Dieu nous destine. S'il nous veut dans le monde,

nous nous préparerons à bien remplir les devoirs de notre état et, à la suite du divin Maître, nous tâcherons de marcher sur les traces des saints qui ont vécu au milieu du monde.

« Si Notre-Seigneur nous veut totalement à lui, s'il veut que nous lui consacrons notre vie en renonçant au monde et à ses vanités, nous le ferons sans tarder.

« Ce cours, me semble-t-il, nous sera de grande utilité. Combien n'y a-t-il pas de jeunes filles qui savent bien que le monde ne comble pas leurs aspirations ? Elles ne le quittent pas, parce qu'elles ne connaissent pas leur vocation. Or, qui ne connaît pas sa vocation chemine hors de sa voie...

« Je me permets, en terminant, de faire une proposition. Celle d'installer une boîte aux lettres où les membres du cercle pourront déposer par écrit leurs difficultés sur les questions de religion ou sur les problèmes que soulève la formation morale de la jeune fille. Ces points pourraient ensuite faire l'objet de discussions au cours de morale. Leur solution sera utile aux intéressées et servira aussi de règle de conduite pour toutes les associées.

« *Eucharistie, Apostolat, Héroïsme.* »

L'Action catholique était donc très vivante à Coyoacan. Les cercles se multipliaient et on y faisait du bon travail. Le cercle des jeunes filles, sous l'impulsion de Maria de la Luz, promettait de former une belle équipe d'apôtres laïques.

C'était le beau temps, le rayon de soleil avant la tempête.

Obstacles et triomphes

LES francs-maçons n'avaient jamais été inquiets. Portes Gil avait rassuré ses chers Frères dès le lendemain des accords de 1929; il avait juré que les lois impies seraient observées à la lettre. A partir de 1932, ils n'entretennent plus de doute: la persécution a recommencé. Le Délégué Apostolique est en exil. A la suite d'un incident, le culte a été suspendu pendant deux mois dans tout le district fédéral. L'État restreint de plus en plus le nombre des prêtres. Le 29 mai, l'église de Jesus-Maria de Guadalajara est incendiée; deux religieuses sont brûlées vives dans un orphelinat adjacent. Le 19 juin, la police charge la foule réunie devant la cathédrale de Morelia. Le 26 juillet, des mains criminelles répandent de l'essence dans l'église paroissiale de Panuco (État de Vera Cruz) et y mettent le feu; dans le même État, les églises de Puerto Mexico sont fermées le 23 août par ordre du gouvernement. Le 5 septembre, Bassols devient ministre de l'éducation publique. Le 23 septembre, le gouvernement

de Vera Cruz ordonne de changer les noms qui rappellent même de loin le culte catholique. Le 30 octobre, la police ferme les églises de la ville de Mexico. Le 14 décembre, à Vera Cruz, des ministres d'État assistent au premier baptême officiel socialiste de treize enfants, etc.

La liste des vexations pourrait s'allonger indéfiniment; il suffit de noter que chaque jour elles augmentent en nombre et en violence.

Le bel essor qu'avait pris l'Action catholique se ralentit peu à peu; les œuvres catholiques doivent se cacher pour vivre.

Par ailleurs, certaines difficultés surgissent dans le comité d'Action catholique de Coyocacan. Maria de la Luz doit céder à d'autres les premières charges qu'elle occupe. Elle n'en garde rancune à personne. Ni les dangers du dehors ni les déceptions intimes ne peuvent abattre sa patience ou modérer son zèle. Elle ne profère jamais un mot de plainte ou de reproche; elle raconte sa peine à son directeur et conclut par ces mots: « Dieu le veut ainsi. *Fiat!* »

Elle en souffre, mais sa douleur ne la décourage pas.

Dans son cahier de notes, j'ai trouvé écrite au crayon l'ébauche d'une pensée qui devait mûrir en son âme :

« Pour apprécier la joie, il faut avoir connu la douleur... La douleur est nécessaire comme l'amour. Dieu se sert de la douleur comme d'un instrument pour... » (tremper les âmes ?). La phrase est inachevée.

Son action catholique va déborder sous une autre forme. Elle organise des fêtes où les jeunes filles se divertissent sans offenser Dieu. Elle multiplie les thés, où, loin des compagnies douteuses, on s'amuse et on parle d'autres choses que de théâtre, de fiancés, de toilettes. Quelles heures charmantes passées en compagnie de Maria de la Luz ! Tout en causant, elle enseigne à ses compagnes la broderie, la coupe, le tissage ; elle les intéresse à ses chers pauvres qui ont besoin de vêtements ou à ses catéchistes qui attendent des récompenses.

Elle n'oublie jamais le jour de fête de ses compagnes. Elle s'y prend d'avance. Elle recueille un peu d'argent. Le jour venu, elle les conduit à la messe qu'elle fait dire à l'intention de celle qui est l'objet de la fête. Chacune



REPARTO DEL JUGUETE COMICO

- ENCARNACION. (La Mala Sombra)..... Srita. María de la Luz Camacho. ←
 ROSARILLO. (Madre de Amparo)..... Srita. María Alvarez Tostado.
 AMPARO..... Srita. Aurora Coronel.
 LA CASERA..... Srita. Guadalupe Camacho.
 PASTORA..... Srita. María Sánchez.
 ROCIO. Srita. Susana Reygadas.
 ESPERANZA..... Srita. Rosario Reygadas.
 REMEDIOS..... Srita. Isabel Meijueiro.
 [Epoca actual]

REPARTO DEL DRAMA

- María Estuardo.* (Reina de Escocia)..... Srita. María de la Luz Camacho. ←
Isabel Reina de Inglaterra..... Srita. María de los Angeles Meijueiro.
Catalina de Médicis, Reina de Francia... Srita. Beatriz Correa.
La Duquesa de Guisa. (Tía de María Estuardo)... Srita. Guadalupe Camacho.
Condesa de Lenox. (Madre del Rey de Escocia)... Srita. Susana Reygadas.
Lady Trogmorton. (Embajadora de Isabel)... Srita. María Antonieta Alvarez Tostado
Condesa de Murray. (Madre del Regente de Escocia)..... Srita. Aurora Coronel.
Ana Renedy. (Nodrizza de María Estuardo)... Rosario Reygadas.
María Leyton. (Dama de Honor de María Estuardo)..... Srita. Isabel Meijueiro.
María Flenning. (Dama de Honor de María Estuardo)..... Srita. Josefina Sevilla.
Madame Ronox. (Mujer de un Ministro protestante)..... Srita. Esperanza Arévalo.
 [Guardias y Verdugo]

TROISIÈME PAGE D'UN PROGRAMME

Au cours d'une grande séance, Maria de la Luz joue le premier rôle dans les deux pièces.

d'elles offre sa communion. Dans l'après-midi, réunion où l'on s'amuse bien.

Toutes ses activités sont animées d'un même zèle: procurer aux jeunes filles une solide formation chrétienne.

L'œuvre du bon théâtre qui l'occupe surtout durant les dernières années de sa vie n'a pas d'autre but. Elle fonde le cercle dramatique de Sainte-Isabelle. Elle explique en ces termes le but de l'œuvre à ses collaboratrices:

« Notre cercle essayera de détourner les jeunes filles des divertissements mauvais, des cinémas, des bals et de tous les autres amusements mondains où le bon Dieu est tellement offensé. » Il faut la voir à l'œuvre. C'est elle qui choisit les pièces, distribue les rôles, exerce les jeunes actrices. Ses parents sont parfois d'avis qu'elle ne réserve pas assez de temps pour les travaux de la maison. Puisque le temps manque, elle en crée, c'est-à-dire qu'elle le dérobe à ses nuits. Pendant les longues semaines de préparation, elle se lève deux heures plus tôt que de coutume.

Le souvenir des fêtes dramatiques organisées par Maria de la Luz est encore vivace à Coyoa-

can. Au témoignage des spectateurs, elles faisaient toujours salle comble.

Nous avons sous les yeux quelques programmes élaborés par elle.

Le 10 mai 1933, elle fit jouer *le Martyre d'une mère* pour célébrer la fête des mères chrétiennes.

Le 18 août, une autre grande séance où elle tient le premier rôle dans une pièce comique, le *Juguete Comico* et dans un drame en trois actes: *Marie Stuart*. Quelques mois plus tard, elle monte une pièce sur *Jeanne d'Arc*. Une séance tous les deux ou trois mois.

Elle ne se réservait pas toujours les rôles les plus importants; elle choisissait plutôt les plus tragiques. Elle les rendait à merveille. On la voyait pleurer de vraies larmes.

Dans un drame où la femme de l'infortuné empereur Maximilien est représentée tout en larmes et comme folle de douleur, Maria de la Luz joue le rôle d'une religieuse qui, par ses soins et ses prières, essaye de calmer l'impératrice en délire.

Elle disait:

Notre Père qui êtes aux cieux,
Prenez pitié de cette âme;
Et s'il le faut, pour la consoler,
Prenez ma vie en échange...



MARIA DE LA LUZ JOUANT LE RÔLE DE LA REINE MARIE STUART

En 1933, les catholiques mexicains vivaient dans une atmosphère d'héroïsme. Le sang coulait encore. La pensée du sacrifice pour la grande Cause était dans tous les esprits, et comme les pièces choisies par Maria de la Luz mettaient le plus souvent en scène quelque victime de la persécution religieuse, les allusions à la vie mexicaine sautaient aux yeux. Les noms changeaient, mais au fond c'était le drame mexicain qui se jouait sur la scène. On devine l'émotion des spectateurs.

Une fois, par exemple, Maria de la Luz joue le rôle d'une esclave chrétienne dans la pièce de *Fabiola*. Je conserve la copie écrite de sa main. On connaît cette émouvante étude du cardinal Wiseman sur la société chrétienne des premiers siècles. *Fabiola* est encore païenne et Myrian (Maria de la Luz) s'efforce de la convertir à la foi. Myrian est prête à sacrifier sa vie pour *Fabiola*. Les applications se font d'elles-mêmes: Maria de la Luz est dans son rôle d'apôtre; *Fabiola*, c'est la chère patrie mexicaine, qu'elle veut sauver.

Maintenant que Maria de la Luz s'est sacrifiée pour le salut de son pays, les paroles

qu'elle prononçait dans la pièce prennent un sens encore plus pathétique :

J'ai un désir immense
De l'arracher à la mort...
De semer sur ce terrain fertile
La semence de la vérité et du bien.
Je veux la faire tomber
Prisonnière des filets
De l'amour de Jésus-Christ...

* * *

Les mystères de ma vie ? . . .
Ils peuvent ainsi se résumer :
Ma mère bénie mourut
Et un épouvantable deuil
Enveloppa notre foyer...

* * *

Ah ! pour préparer et hâter
Ce que je désire tant,
C'est avec joie que je verserais
Le sang de mes veines !

* * *

Nos chrétiens ne t'inspirent-ils pas
Respect et bienveillance ?
Vois l'abnégation avec laquelle
Ils souffrent les sanglantes persécutions !
Ils souffrent tant de tortures
Sans même exhaler une plainte !

.....

Je vois donc aussi la mort
Qui me caresse le visage...

Jésus ! si tant de délices
 Peuvent s'unir à la mort,
 Laisse-moi mourir maintenant ;
 Mais accorde-moi de voir
 Mon œuvre achevée
 Avant que je ne meure !

(Myrian, blessée à mort par un païen, dit à Fabiola qui s'agenouille :)

Ce sang, ce sang virginal
 Fut versé pour te sauver !

(Elle baptise Fabiola.)

Toutes deux ensemble,
 Chacune à sa manière
 Nous naissons aujourd'hui
 A une vie nouvelle...

(Un chœur invisible se fait entendre.)

Ce sont les anges de Dieu
 Penchés sur notre berceau :
 Ils nous appellent toutes deux :
 Toi, aux saintes luttes de la terre,
 Moi, au grand repos du ciel !

En récitant ces vers, Maria de la Luz y mettait un accent de sincérité qui frappait les auditeurs. Prévoyait-elle alors la mort qui l'attendait ?

Une fois, elle eut en plein jour, en pleine rue, une sorte de vision qui la tint profondément émue pendant plusieurs jours. Elle venait de quitter la maison d'une dame de

Coyoacan, chez qui elle était allée précisément repasser son rôle en compagnie de sa sœur Lupita. Elle se vit morte, baignée dans son sang, au milieu d'un grand parc et tout entourée de rouges coquelicots. Imagination ou non, la scène devait se reproduire telle quelle: elle mourra, devant l'église paroissiale, dans le grand parc où les Rouges déchargeront sur elle leurs revolvers.

Au témoignage de Mme Camacho, Maria de la Luz préparait ses rôles avec un soin extrême. « Mieux nous réussirons, disait-elle, plus on viendra nous entendre. Plus il y aura de monde, plus abondantes seront les recettes. Si jamais nos prêtres sont mis en prison, nous pourrons payer la rançon de leur délivrance. » Ses représentations faisaient ainsi d'une pierre deux coups: donner au public de Coyoacan une récréation saine et instructive, et recueillir des fonds pour soutenir les bonnes œuvres.

On l'accusa de vouloir briller: le bon Dieu lisait dans son âme les intentions très pures qui l'animaient.

Les derniers traits

ENTRE temps, Maria de la Luz continuait à donner ses leçons de catéchisme aux enfants de la paroisse qu'elle réunissait chez elle. Elle aimait particulièrement cet exercice d'apostolat. Personne n'était là pour l'épier et lui reprocher de vouloir briller. Le bon Dieu voyait son travail et cela lui suffisait.

Parfois le bien à faire l'appelait au dehors. Elle y courait sans penser que son audace apostolique pourrait lui attirer des ennuis.

Durant l'été de 1934, le cinéma Espoir, de Coyoacan, mit à l'affiche un film d'une immoralité scandaleuse: *la Vallée du nu*. Maria de la Luz en fut indignée. « Cela ne se passera pas à Coyoacan », se dit-elle. Elle avertit son père et l'engage à organiser un boycottage en règle. Un texte est bientôt rédigé. Avec motifs à l'appui, il invite les citoyens de Coyoacan à ne pas encourager de leur présence le cinéma corrupteur qui ose présenter un tel film. L'honneur de Coyoacan est en jeu. M. Camacho fait imprimer le texte et Maria de la Luz se charge

de le répandre. Le temps presse. Elle répartit la besogne entre plusieurs. Sa sœur Lupita prend son paquet d'imprimés; d'autres jeunes filles se partagent le reste avec Maria de la Luz. Le soir, les feuilles volantes avaient pénétré dans toutes les familles de la ville.

Il fallait du courage pour braver la colère du propriétaire de l'Espoir. Maria de la Luz n'avait pas trouvé facilement des jeunes filles pour l'aider. Beaucoup avaient peur et s'étaient fait tirer l'oreille. Ce manque de courage l'attrista profondément. « C'est dommage, soupira-t-elle, qu'il n'y ait pas parmi nous plus de Consuelito Madrigal! »

Consuelito Madrigal est une héroïne mexicaine dont tous les enfants du pays ont lu l'histoire. C'est une sorte de Jeanne d'Arc moderne incarnant l'âme de la résistance aux lois persécutrices.

« Consuelito Madrigal était cette femme sans égale que le sol mexicain sait encore produire... Douée de cet esprit vivace et pratique qu'on rencontre plus fréquemment de nos jours, elle portait dans l'âme, gravée comme dans un camée, les traits caractéristiques d'un christianisme pur et cultivé. Elle regardait le monde.

bien en face, dans l'attitude sereine d'une apôtre qui sait, croit et aime... »

L'héroïsme de Consuelito se retrouve dans Maria de la Luz. Même zèle, même élévation de sentiments. Mais Consuelito n'est qu'un personnage symbolique; Maria de la Luz est un modèle vivant. Consuelito donne son temps et son âme à la grande cause; Maria de la Luz y ajoute son sang. L'une offre un sacrifice; l'autre un holocauste.

Encore un trait de sa charité.

Pendant les jours d'accalmie qui suivirent les accords, les catholiques furent invités à verser leur obole pour aider à l'embellissement du sanctuaire national de Notre-Dame de Guadeloupe. Un comité central se forma pour la *Colecta Guadalupeana*. Les membres les plus zélés et les plus habiles furent choisis comme quêteurs. Ils devaient recueillir les aumônes de porte en porte. Maria de la Luz fut désignée avec sa mère pour faire le tour de Coyoacan. Voici la lettre de recommandation qu'elles devaient présenter:

« Par les présentes nous certifions que Mademoiselle Maria de la Luz Camacho, dont la signature ci-jointe servira d'identification, a

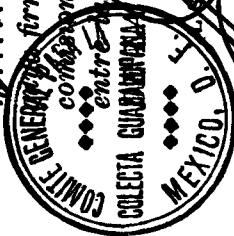
COMITE GENERAL

PARA LA COLECTA GUADALUPANA

AV. URUGUAY 48 - DESP. 8

MEXICO, D. F.

Por la presente certifcamos que la Srta. *María de la Luz Camacho*...
 firma va al calce, como medio de identificación, ha sido
 designado por el Ilmo. Sr. Arzobispo para colectar fondos
 entre las familias que deseen contribuir para las OBRAS
 COLECTA GUADALUPANA BASILICA, en la Cof. del Carmen, D. F.



EL PRESIDENTE,

[Signature]
 ...
 SECRETARIO

FIRMA DEL VIGILANTE,

[Signature]
 ...
María de la Luz Camacho

CERTIFICAT DONNÉ À MARIA DE LA LUZ ÉTABLISSANT QU'ELLE EST AUTORISÉE
 À RECUEILLIR DES AUMÔNES POUR LA BASILIQUE

(Voir la traduction dans le texte. p 190)

été déléguée par Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Mexico pour recevoir les fonds dans les familles de la Colonie del Carmen de Coyoacan qui désirent contribuer aux œuvres de la Basilique. »

Mme Camacho eût préféré faire la tournée entière avec sa fille. Deux quêteuses ont plus de courage qu'une seule pour affronter des réceptions froides et parfois des refus. Les petites aventures ne manquèrent pas à Maria de la Luz, mais la Consuelito Madrigal de Coyoacan n'oublia aucune maison. Une dame protestante, entre autres, se montra indignée: « Vous demandez une aumône, à moi, protestante, pour votre Basilique ?

— Oh! excusez-moi, alors, madame, dit Maria de la Luz. Je me suis trompée d'adresse... » et elle passe chez la voisine.

Elle riait ensuite de ses bonnes surprises « qui lui donnaient de belles couleurs »!

Parfaitement équilibrée, Maria de la Luz présentait le plus rare contraste avec la jeunesse qu'on appelle moderne. De caractère allègre, entreprenant, plein de feu, elle garde une modestie entière et une parfaite maîtrise

d'elle-même. Ame passionnée, mais disciplinée. Aucune difficulté ne l'effraie; aucune déception ne l'abat. Franche et allant droit au but: on sait ce qu'elle pense et ce qu'elle aime. Elle choisit ses amies, surtout parmi les pauvres et les humbles, car, disait-elle, c'est parmi elles que se rencontrent la véritable affection, la sincérité.

Elle doit beaucoup à ses parents qui, selon les traditions de l'ancienne mode, surveillent le choix de ses amies, de ses lectures, de ses amusements. Ils pensaient que la meilleure formation est encore celle que Blanche de Castille donnait à son fils: la pureté de l'âme et l'amour du prochain.

« Que feriez-vous, lui disait une dame de Coyoacan, si vous aviez à choisir entre renier votre foi pour être heureuse en ce monde ou mourir pour la garder ?

— Dieu me donnerait la grâce de lui être fidèle. Au reste, si j'avais le malheur de renier mon Dieu, j'en mourrais de peine! »

Dieu ne lui refusa pas cette grâce suprême que toute une vie de fidélité lui avait méritée.

Son directeur résume ainsi la vie de Maria de la Luz Camacho: « Je n'hésite pas à dire qu'elle fut très vertueuse, disons le mot: une sainte. »

A vingt-sept ans, elle achève sa course vers l'idéal qu'elle s'est forgé. La fiancée est prête. L'Époux peut venir.

Martyre

Le boucher de Tabasco

LE dixième Congrès prolétaire du Syndicat Rouge, approuvé par le ministère de l'Instruction publique de Mexico, ne laisse aucun doute sur l'orientation nouvelle de l'éducation socialiste. D'après le rapport du Congrès, « tous les fardeaux imposés à l'humanité sont fabriqués par le clergé. L'exploitation des paysans et des ouvriers se fait au nom des doctrines de l'Éternité...

« Les prêtres catholiques, les évêques, le Pape sont de dangereux reptiles. Il faut les bannir tous.

« Dieu n'existe pas. La religion est un mythe. La Bible ? une immense blague...

« Plus d'idoles. Plus de pères de famille; plus d'hommes qu'il faille respecter. Plus de patrons. Plus de Dieu.

« Les enfants doivent être entraînés à haïr Dieu et leurs parents. Emparons-nous de la conscience des enfants pour créer une nouvelle âme nationale! »

Ce travail s'appelle d'un mot nouveau: la défanatisation des masses. Calles a lancé l'idée et amorcé la lutte. Mais il eut des collaborateurs dévoués. Tejada dans l'État de Vera Cruz, Osornio en Queretaro, Quevedo en Chihuahua ont tout mis en œuvre pour déraciner la foi dans leurs États.

Le fils de Calles, Rodolfo, s'est aussi signalé dans l'État de Sonora. Mais la palme appartient au gouverneur de Tabasco, Thomas Garrido Canabal. C'est le pur entre les purs. Calles lui-même l'a proposé comme le modèle achevé d'un gouverneur d'État.

En fait, c'est lui qui a fait tuer Maria de la Luz Camacho. Il convient donc de nous arrêter devant cette figure; nous verrons au surplus l'idéal que Calles se faisait d'un chef Rouge.

Thomas Garrido Canabal appartient à une ancienne famille bourgeoise de Mexico. Son père, Pio Garrido Lacroix, possédait une luxueuse résidence dans les environs de Chapultepec. Élevé dans le luxe, il ne peut se résigner à la peine de perdre sa fortune, quand la révolution de Carranza éclate à Mexico. La vocation de prolétaire ne l'attire pas. Il part avec

les siens et va se cacher au fond de la péninsule, à Mérida, dans l'État du Yucatan, emportant en son cœur la haine des révolutionnaires qui l'ont privé de ses biens. Le désir de la vengeance lui donne du courage. Une idée fixe le mène: devenir le *Leader Maximus*. Il s'établit dans l'État de Tabasco; violent, hardi, il monte vite au premier rang, en écrasant ses rivaux. L'odeur du sang l'exalte. Quand il se sent maître de la situation, son ambition n'a plus de bornes; imitant la tactique de ceux qu'il a maudits, oubliant ceux qu'il voulait venger, il s'enrichit sans vergogne. Il massacre les riches, il exploite les ouvriers. Il prêche le communisme, et pratique le capitalisme.

Il organise des trusts qu'il appelle des Ligues. Les ouvriers ont à choisir: entrer dans une Ligue ou quitter l'État de Tabasco. Haï, mais craint, il fait jurer obéissance au Leader Maximus, comme il aime s'appeler. Favori de la fortune, il échappe comme par miracle aux balles et aux embûches de ses adversaires.

Quand il part pour l'exil, il emporte avec lui \$500,000 en or qu'il dépose à la banque de Costa Rica et laisse le secrétariat de l'Agriculture de Mexico avec un déficit de \$100,000.

A Tabasco, il mène une vie de pacha. Il reçoit comme un prince ses amis, les révolutionnaires de Mexico. Les riches doivent payer « spontanément » les frais de ces réceptions. S'ils résistent, ils disparaissent. J'ai sous les yeux une liste de quarante-trois personnes de la bonne société de Tabasco, massacrées par les ordres du gouverneur.

Son gouvernement doit être soviétique. Son emblème est le drapeau rouge et noir. Dieu n'existe pas. Défense même de prononcer son nom, d'honorer les saints, de garder leurs images.

Tous les prêtres sont chassés. Les églises sont rasées ou converties en écoles socialistes. Les noms de saints que portaient les villages, les montagnes ou les rues sont remplacés par des noms révolutionnaires. Les croix des cimetières sont abattues; le deuil est prohibé. Par un décret du 2 juin 1934, Garrido fait démolir les sépulcres; à l'avenir, les pierres tombales seront marquées d'un simple numéro.

Détruire la foi, implanter l'athéisme, voilà le programme. La défanatisation des masses s'opère par tous les moyens. Des journaux athées se fondent et « paraissent tous les sa-

medis, que Dieu le veuille ou non ». Chaque semaine, se tient un « samedi rouge » : danses, chansons, profanations d'objets de piété. De son imprimerie sortent des torrents de boue, des caricatures violentes contre Dieu, le Pape et les évêques. On s'amuse à singer les cérémonies du culte catholique; c'est le « clou » de chaque réunion.

Voici la formule d'un baptême socialiste :

« Au nom des principes de la Révolution et de la clameur des déshérités du monde, en vertu de mes fonctions de secrétaire général de la Confédération paysanne « Emilio Zapata »... je te baptise Lénine d'après le nom de l'apôtre du prolétariat dont les yeux étaient comme des coupes débordantes des larmes de la Crucifixion des peuples. Je te donne ce nom en mémoire de lui, pour que tu puisses le porter à travers la vie... »

Au reste, Garrido Canabal donne l'exemple. Son premier fils reçoit au baptême soviétique le nom de Lénine; le second, celui de Lucifer.

Le grand comédien qu'est Garrido se pose en émancipateur de la femme.

Il publie une loi sur le divorce; la rupture du lien matrimonial s'accomplit en un instant.

Il suffit que l'un des conjoints se présente chez un juge et en fasse la demande.

Les camarades ont le droit d'avoir autant de femmes qu'ils veulent. Le Leader Maximus, pour sa part, en a simultanément cinq. J'ai leurs noms et prénoms sous les yeux.

Les disciples les plus fidèles de Garrido sont ses admiratrices. Il n'en manque pas. Voici un extrait de discours prononcé par Mlle Maria Dolores. Il donne le ton de ce qu'on entend dans les samedis rouges. Elle parle dans une église désaffectée :

« CAMARADES,

« Nous voici réunis de cœur avec notre Leader Maximus, pour commémorer l'assaut donné aux tranchées cléricales. Les églises, ces centres d'ombre et de mystère, sont maintenant ouvertes à la lumière de la vérité. Nous n'entendrons plus les chants de mansuétude et de résignation de tant de bonnes âmes qui, trompées par la foi en l'existence d'un Dieu représenté par des statues et des images, perdaient leur temps à les implorer en vain, de même qu'elles perdaient leur argent en aumônes qui passaient dans les poches des curés...

« Nous n'entendrons plus de sermons, ni le murmure des confessionnaux où la pudeur se perdait aux pieds d'un moine libidineux en échange de dix minutes d'exhortation. Nous ne verrons plus glisser dans ces salles des fantômes ensoutanés; nous ne verrons plus la silhouette d'évêques ventrus qui, le rosaire à la main, priaient dans l'ombre pour les âmes perdues, pour ces pauvres brebis dévoyées qui ne leur faisaient plus parvenir leur argent.

« Une lumière très vive nous inonde; elle nous vient du livre, de l'équerre et de l'outil qui enseignent la vérité et la science de la vie. Le livre, l'outil, voilà nos dieux, les dieux qui donnent le pain et la paix de l'âme, sans *oremus* et sans *mea culpa*, au riche comme au pauvre, à l'homme comme à la femme.

« La lumière de la raison éclaire l'école. »

C'est en effet dans l'école que Garrido Canabal a le mieux travaillé. Depuis dix ans, les enfants n'ont dans la tête que ce qu'il y a mis: la haine de Dieu et du prêtre, l'amour de la vie animale dont ils doivent jouir sans frein.

Les murs des écoles se couvrent de fresques obscènes où les acteurs sont toujours des prêtres et des religieuses. Des traités d'éducation nou-



**LES ÉTUDIANTS PROTESTENT CONTRE LES MASSACRES
DE CATHOLIQUES**

velle s'impriment; dans une préface, Garrido écrit, en 1933:

« Pour les professeurs de la classe ouvrière, la foi dans les dogmes et les divinités n'existe pas...

« Les ouvriers (de Tabasco) ont vécu huit ans sans prêtres, sans églises, sans pratiques religieuses; ils sont maintenant en pleine prospérité et en pleine culture, guidés par les seules données de la raison. Ils ont cessé de réclamer de leurs dieux la justice que les criminels égoïsmes leur refusent: ils sont maintenant convaincus que leur émancipation repose sur eux-mêmes. »

Les enfants reçoivent des leçons pratiques d'athéisme. Dans une école on réunit des enfants affamés. La maîtresse leur dit: « Allons, priez, mes enfants! Si Dieu existe, qu'il nous donne du pain. » Comme rien n'arrive, elle leur dit que leur Dieu est sourd, ils doivent insister: « Répétez encore: Si Dieu existe, qu'il nous donne du pain! » Rien. « Alors, mes enfants, dites maintenant après moi: Si la Révolution s'occupe de nous, qu'elle nous donne du pain! » Aussitôt une porte s'ouvre sur une table chargée de mets préparés d'avance...

On met dans la main des enfants des pics et des pelles et on les fait travailler à la démolition des églises, ces foyers d'obscurantisme! Garrido Canabal veut que ces leçons passent à l'histoire. Il a soin de faire photographier les scènes qu'il reproduit ensuite dans ses revues. Rien n'est plus triste que le spectacle de ces pauvres enfants soumis à telle école d'athéisme. On les voit célébrant ce qu'ils appellent la Semaine Sainte: des jeunes gens, portant une croix, reproduisent la cérémonie des trois chutes de la montée au Calvaire; les enfants défanatés se tordent de rire. Voici la statue du général Obrégon, le révolutionnaire martyr, coulée avec les bronzes des cloches d'églises. Là, c'est un groupe de jeunes filles, portant chacune une croix de bois qu'elles vont poser sur le bûcher. Une photo nous montre un grand Christ en croix; c'est la scène du Calvaire. Au pied, une Madeleine effrontée, la cigarette à la bouche. Au bas Garrido Canabal ajoute son commentaire: « Voilà l'évolution de l'esprit des travailleurs! »

Tel est Garrido Canabal. On a vu dans l'histoire des fous puissants qui ont paru un

instant à la surface du monde et se sont signalés par de telles turpitudes. La crise passée, ils rentraient dans l'ombre, parce que personne n'osait prendre la responsabilité de les approuver.

Calles a déclaré que Garrido Canabal était la fine fleur de la Révolution, le modèle achevé d'un Gouverneur d'État. Cardenas eût été prêt à lui céder la place comme candidat à la présidence; il lui donna même son vote.

L'État de Tabasco réalisait l'idéal qu'il fallait faire connaître à tout le pays. Quand, le 1^{er} décembre 1934, Cardenas annonça la formation de son premier cabinet, Garrido Canabal, appelé à Mexico, y figurait comme ministre de l'Agriculture.

Vers l'holocauste

LE gouvernement de Calles avait préparé la capitale à la venue de Garrido et de sa horde.

Depuis le milieu de l'été 1934, la lutte anti-religieuse rappelle les plus mauvais jours de 1927-1928. Les catholiques sont partout menacés. A Coyoacan, la police est aux ordres d'un parent de Garrido Canabal, Homero Margalli, originaire de Tabasco. Cynique et sectaire, il veut implanter dans la ville, dont il est le préfet municipal, les méthodes de Tabasco. Tous les dimanches, dans le salon de Cabildos du palais de Cortés, il tient des meetings, des « heures anticatholiques » où l'on ridiculise la religion et l'on insulte les fidèles. Depuis l'arrivée du Chef à Mexico, il a toutes les audaces. Le palais municipal devient un centre où les Chemises Rouges sont chez elles. Les samedis rouges s'organisent. Homero Margalli ne se cache pas pour dire qu'il faut en finir avec ces fanatiques de Coyoacan. Le persécuté, c'est lui, Homero Margalli ! La population ne cesse d'insulter ses Rouges ; il ne peut même

pas avoir la paix, durant ses meetings: les cloches de l'église couvrent la voix des orateurs! Une fois il fait dire au curé d'arrêter la sonnerie. Au reste, l'église est un foyer d'obscurantisme: il faut la détruire!

On devine l'inquiétude des paroissiens de Coyoacan. Les œuvres de l'Action catholique en souffrent. Maria de la Luz doit réduire ses activités apostoliques. A partir de septembre, ses catéchismes à domicile sont suspendus. Un raid de la police eût amené la confiscation de la maison et exposé les catéchistes à toutes les violences. La chose s'était vue à Mexico même. Le 28 octobre de cette année 1934, la police de Tacubaya pénètre un soir dans la maison privée de Mme Maria Solana de Ituarte, où quatre jeunes filles sont réunies. Leur zèle pour l'Action catholique est connu. Les agents leur intiment l'ordre de les suivre. Pas d'explications! Elles sortent et personne ne peut savoir où on les a conduites.

L'effronterie des malfaiteurs tout-puissants croît de jour en jour. En septembre, le Bloc révolutionnaire propose à la Chambre d'écartier tous les catholiques des fonctions publiques. Une Ligue Nationale se forme pour combattre

le catholicisme et défanatiser les masses. Le 10 octobre, l'éducation socialiste obligatoire dans les écoles est approuvée par la Chambre à l'unanimité. Le lendemain, le barreau mexicain s'élève contre le projet; à l'assemblée de protestation, l'avocat Toribio Esquivel Obrégon raconte qu'en plein Mexico un Inspecteur de la secrétairerie de l'Instruction publique est entré dans une école. Il s'adresse aux enfants en leur montrant un crucifix: « Qui est-ce ? » Les élèves répondent: « C'est l'image de Notre-Seigneur! — De Notre-Seigneur ? » reprend l'Inspecteur. Il jette le crucifix par terre, le foule aux pieds, le frappe. Aux enfants stupéfaits, il dit: « Cela, un Dieu ? Voyez ce que je viens d'en faire de votre Dieu, et il ne m'a rien fait ! »

Le 12 octobre, la police et les pompiers dispersent vingt mille catholiques réunis pour protester; plus de cent femmes et enfants sont blessés. Le 15, Lombardo Toledano, qui deviendra plus tard le confident et le bras droit de Cardenas, expose ses projets de réforme de la famille; il exalte le divorce et réclame l'émancipation absolue de la femme.

Le 2 novembre, le Sénat demande que deux prêtres seulement soient autorisés à exercer le ministère pour tout le district fédéral. Le 6,

des révolutionnaires de Tamaulipas font irruption dans la Chambre des Députés et exigent simplement que tous les curés et les évêques soient massacrés. Tabasco a donné l'exemple. Il faut le suivre!

Tabasco, un modèle? *La Palabra*, un journal indépendant maintenant supprimé, en donne des nouvelles dans son numéro du 11 novembre 1934. C'est un véritable enfer! Le peuple n'en peut plus. Garrido est maudit de tous; des enfants de quatorze ans sont embri-gadés dans une armée de « Jeunes révolutionnaires d'Avant-Garde » pour veiller à sa vie menacée.

Cardenas tire son ami d'embarras en le faisant venir à Mexico. Avec Garrido l'enfer de Tabasco envahit la capitale.

Le nouvel Attila fait son entrée triomphale à Mexico, escorté de jeunes gens formés par lui-même et à son image. C'est une véritable armée, bien disciplinée. L'uniforme les distingue des autres soldats: béret rouge et noir, chemise rouge, culotte noire. Leur drapeau, rouge et noir, est promené dans les rues de la ville à conquérir.

Les Rouges-Noirs se mettent aussitôt à l'œuvre.

Garrido trouve que Mexico est bien en retard! Il faut rattraper le temps perdu. Il inonde la ville de sa littérature de Tabasco: livres, pamphlets, cartes postales, affiches de toutes dimensions font savoir aux habitants arriérés de la capitale que Dieu n'existe plus. C'est dans les bureaux du ministre de l'Agriculture que la propagande est la plus soignée. Sur les murs, on lit des textes comme celui-ci: « La croyance en Dieu a été la cause de l'esclavage des peuples. »

Tous les employés, hommes et femmes, doivent porter la Chemise rouge.

Il faut déniaiser ces scrupuleux: des images du Christ et de la Vierge sont étalées sur le parquet; pour entrer dans leurs bureaux les employés doivent les fouler aux pieds.

Et cent horreurs pareilles.

Le 3 décembre, deux jours après l'installation de Garrido au ministère de l'Agriculture, Mlle Eloisa Azcuaga, secrétaire particulière du ministre, réunit les employés et leur signifie que les choses vont changer. Quiconque veut garder son emploi doit d'abord acheter les ouvrages de défanatisation; il doit assister aussi à toutes les conférences anticatholiques.

Le 4, un employé du ministère annonce que les employés de quinze à trente ans doivent, tous les mercredis, à huit heures du soir, se présenter à la Loge maçonnique située au numéro 2 de la rue de Tacuba. Le lendemain, la camarade Azcuaga lit sa première conférence. En résumé, elle affirme que Dieu n'existe pas et s'efforce de tourner en ridicule la communion et les cérémonies du culte catholique. L'auditoire se transporte ensuite à la Loge; tout le monde est invité à s'initier à la maçonnerie. Gare à celui qui refuse de s'unir « pour démolir à jamais les têtes fanatiques »!

Le jeudi 6 décembre, les employés du ministère sont invités à la représentation d'un film défanatisateur. Les excuses ne sont pas admises. Le film est une leçon de choses: il fait voir comment, en Tabasco, on brûle les images saintes et on détruit une église. La soirée s'achève par une démonstration sensationnelle: la camarade de la Fuente présente à ses auditeurs une grande image de Notre-Dame de Guadeloupe: « Camarades, dit-elle, cette Vierge n'a jamais fait de miracles. Vous allez en avoir la preuve. » Elle se fait apporter une allumette et fait brûler l'image. La foule doit applaudir.

Les actes de vandalisme éclatent de tous côtés. Le matin du 19 décembre, sur la route de Cuernavaca, une statue célèbre de Notre-Dame de Guadeloupe est arrachée de son socle et réduite en miettes. Les journaux attribuent le sacrilège à des inconnus, mais tout le monde sait que c'est le fait des Rouges-Noirs de Garrido. Sûrs de l'impunité, ils poursuivent leur campagne de défanatisation.

Que peuvent faire les catholiques ? Il ne leur reste qu'une arme : la prière. Le 28 décembre, des milliers de petits enfants vont en pèlerinage avec leurs mères à la grande Basilique de Notre-Dame de Guadeloupe ; chacun porte, avec sa prière, une gerbe de fleurs. Des montagnes de roses s'accumulent au pied de l'autel. Les mères, au bout de leurs bras tendus, présentent à Notre-Dame leurs bébés : tant d'innocence arrêtera peut-être la colère du ciel !

Ce jour-là Maria de la Luz assistait à une réunion intime dans une bonne famille de Coyoacan. Avant de rentrer à la maison, elle dit à ses amies : « Nous ferions bien de nous embrasser pour la nouvelle année... Qui sait si nous nous reverrons ! »

La messe rouge

HOMERO MARGALLI a donné rendez-vous à sa troupe de défanatisateurs pour le 30 décembre. C'est un dimanche. A dix heures, l'église sera remplie d'enfants; c'est le moment choisi pour la brûler.

Dès avant neuf heures, soixante jeunes gens, de quinze à dix-huit ans, portant l'uniforme rouge-noir, arrivent au palais municipal. Margalli les attend; les revolvers sont prêts; un pour chacun, avec dix cartouches. Leur enthousiasme est chauffé à blanc depuis longtemps; pour leur donner du courage, il leur fait boire six bouteilles de cognac. Le mot d'ordre est donné: au cri de « Vive la Révolution », ils se lanceront à l'attaque. Ils n'ont d'ailleurs rien à craindre. C'est Garrido qui commande à Mexico, et il les protégera. Les précautions sont prises. Ils pourront opérer à leur aise: la police a reçu l'ordre de ne pas bouger. La besogne finie, ils pourront venir se réfugier au palais municipal. Les portes seront ouvertes pour les recevoir.

Le palais municipal est juste en face de l'église; le grand parc du Centenario les sépare. Il est neuf heures. Les Chemises Rouges gagnent le centre du parc, où, à une trentaine de mètres de l'église, s'élève une grande croix, appelée croix de la Mission. Ils suspendent aux bras de la croix le drapeau rouge et noir et sur le socle ils installent le portrait du citoyen Margalli. Les orateurs montent sur le socle. Les discours commencent. Le thème en est connu. Des injures au Pape, à l'Église, aux évêques et aux prêtres. Des blasphèmes. Tout le répertoire y passe. Le cognac rend éloquent.

Les curieux s'arrêtent un moment. La scène est plutôt ridicule. Quelques personnes pourtant commencent à s'inquiéter et vont alerter les fidèles.

Un orateur de quinze ans lance des phrases particulièrement violentes. Ses menaces trahissent le but de la réunion. Il s'écrie: « Le mouvement libérateur de Tabasco doit tuer tous les « tondu » (moines); il doit détruire la religion, en brûlant les images saintes et les églises... Nous comptons sur l'appui du gouvernement; il voit notre mouvement avec beau-

coup de sympathie, il est prêt à nous seconder. Le Président de la République ne pourra nous arrêter. Car à Mexico, celui qui commande, c'est Garrido! »

Ces mots rapportés textuellement par un auditeur font bientôt le tour de la paroisse de Coyoacan. Les Rouges vont brûler l'église!

Maria de la Luz était chez elle. L'église est menacée; sa résolution est prise. Elle sait que deux cents petits enfants, ses anciens élèves de catéchisme, sont à l'église. Il faut aller les défendre. Bien que souffrante, elle dit à sa sœur Lupita de se préparer à l'accompagner. Maria de la Luz pressent que c'est sa dernière sortie et qu'elle va à la rencontre de l'Époux. Elle met ses plus beaux habits: une robe de soie verte dont le collet est orné de satin blanc.

En la voyant, sa sœur lui dit, étonnée:

« Pourquoi te parer ainsi ?

— Quand c'est le Christ-Roi qu'il faut défendre, répond Maria de la Luz, ne convient-il pas de mettre sa plus belle robe ? »

Elles partent.

L'église est à dix minutes de distance. Elles suivent la belle avenue de Mexico qui débouche sur la rue du Cinquantenaire. Les cris des

orateurs Rouges-Noirs retentissent encore au milieu du parc qu'elles longent pour atteindre l'église. Du groupe des énergumènes un Rouge-Noir se détache et s'avance vers les deux jeunes filles. Il sait ce qui se prépare. Il les arrête:

« Ne vous vantez pas trop d'être catholiques; ce matin, vous allez voir des choses terribles!

— Nous n'avons pas peur du tout, répond Maria de la Luz en s'éloignant du côté de l'église. Nous sommes disposées à mourir pour le Christ-Roi, s'il le faut. Nous en serions très contentes!»

Dans la sacristie, le curé Rafael Medina se préparait à célébrer la messe. On vint lui dire qu'un meeting de Chemises Rouges avait lieu devant l'église et qu'on craignait quelque incident. Le bruit courut même que des bombes étaient déposées dans l'église. L'énervement exagère sans doute le danger, pense le curé. Il revêt les ornements sacerdotaux et commence la messe. De l'intérieur de l'église on entend les vociférations des Rouges. La voix du prêtre, calme et forte, tranquillise les fidèles. *Introibo ad altare Dei... Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?...*

Maria de la Luz est restée à la porte de l'église. Elle se disait: « S'ils veulent entrer,

ils devront me passer sur le corps. » Face aux Rouges, elle attend, tranquille. Sa sœur Lupita se tient près d'elle; quelques autres jeunes filles sont un peu plus à l'écart. Un mendiant, paralytique, est assis près du seuil de la porte où passent les fidèles, des gens du peuple pour la plupart.

Un jeune homme qui porte l'uniforme rouge-noir s'approche du groupe des jeunes filles. Il est de Coyoacan. Maria de la Luz le reconnaît, c'est un de ses anciens qu'elle a préparé à la première communion. Le remords le fait parler. Il sait ce qui va se passer et il veut sauver son ancienne catéchiste:

« Mademoiselle, je vous en supplie, ne restez pas ici. Ne restez pas ici. On va brûler l'église!... »

Maria de la Luz ne bouge pas...

Au *Sanctus*, les cloches se mettent à sonner. Les blasphèmes et les hurlements des Rouges ne connaissent plus de bornes. « Mort aux curés! Vive la Révolution! Maudite église! A bas l'église! »

Les fidèles, agenouillés, tremblent de peur. Ils croient que c'est le signal; les Rouges vont entrer! Une voix d'homme crie dans l'église:

« Que ceux qui ont du courage viennent à la porte! »

Une vingtaine de personnes se massèrent devant l'église: des ouvriers, des jeunes filles et quelques mères héroïques qui tiennent leurs enfants par la main.

Mlle Carmen B., la présidente de l'œuvre des catéchistes de la paroisse, rejoint Maria de la Luz, qui se tient au premier rang, face aux Rouges menaçants. Quelqu'un dit à Lupita:

« Voyez donc comme votre sœur est pâle. Elle a peur!

— Ah! je ne sais vraiment pas, reprend Maria de la Luz, qui pourrait ne pas avoir peur en ce moment! »

Le célébrant se rend compte du danger. Il a entendu la voix de l'homme et le remous de la foule. Il craint une profanation. Sans achever les prières du Canon de la messe, il consume les Saintes Espèces. Une porte latérale donne sur le cloître de l'ancien couvent du xvi^e siècle; les mamans et les catéchistes y mettent les enfants en sûreté.

Au dehors, règne une grande excitation. Les Rouges hésitent à entrer. Il faudrait marcher sur le corps de ces femmes et de ces enfants. Exaspérés, ils recommencent leurs blasphèmes. Chaque fois qu'ils vocifèrent: « Maudit soit le

Christ-Roi! Maudite soit la Vierge de Guadeloupe! » Maria de la Luz réplique d'une voix forte: « Vive le Christ-Roi! Vive Notre-Dame de Guadeloupe! » Le commandant, le propre neveu de Garrido Canabal, debout sur le socle de la croix de Mission, ne sait quel parti prendre. Ce n'est pas le scrupule qui l'arrête, mais la peur.

Les blasphèmes reprennent. Maria de la Luz crie toujours: « Vive le Christ-Roi! » Son exemple entraîne les autres.

Un catholique encourage sa femme:

« Crie, crie, toi aussi, comme la jeune fille: Vive le Christ-Roi! »

A Rome, les préteurs engageaient ainsi avec les premiers chrétiens ce duel à mort:

« Reniez le Christ et adorez les idoles!

— J'adore le Christ, le seul Dieu vivant!

— Je vous ferai châtier!

— Vos tourments m'effraieraient, si le Christ ne souffrait pas avec moi! »

Ici, la scène change, mais c'est le même drame. Les Rouges, juges et bourreaux, s'écrient:

« Maudissez le Christ!

— Vive le Christ-Roi! » répond Maria de la Luz.

Les revolvers sont pointés sur elle. Elle a peur, mais le Christ est avec elle.

Le commandant, furieux, sent qu'il ne pourra pas s'approcher de l'église. Il change de tactique. Le carnage sera plus beau. Il se tourne vers sa troupe et crie:

« Vive la Révolution! »

C'était le signe convenu.

« Vive le Christ... »

Maria de la Luz n'a pas le temps d'achever; une balle l'a frappée en pleine poitrine. Carmen B., présente à la scène, m'a juré avoir entendu le dernier mot.

Pendant que les balles pleuvent sur les catholiques sans défense, Maria de la Luz s'affaisse dans les bras de sa sœur. La panique est effroyable. On cherche un abri; on court vers la porte de l'église trop étroite. On passe sur le corps de Maria de la Luz étendu dans son sang. Carmen B. tombe par terre, évanouie.

Quand elle reprend ses sens, elle se trouve face à la poitrine de Maria de la Luz. Le sang coulait abondamment de la blessure. Elle vit alors, comme en un rêve, les trois couleurs du

drapeau mexicain: vert, blanc et rouge... Le col blanc, le sang sur la robe verte!

Dans le parc, le drapeau sacrilège rouge-noir recouvrait la croix; sur le seuil de son église, la jeune martyre mourait enveloppée dans les couleurs du vrai Mexique catholique.

Les Rouges avaient vidé leurs revolvers. Ils avaient tiré plus de six cents balles. Plusieurs blessés gisaient dans une mare de sang. Quatre hommes étaient frappés à mort; un négociant de la ville de Coyoacan, deux petits ouvriers, et le vieux paralytique. Quelques petits enfants moururent aussi; mais les mères, pour éviter l'odieuse cérémonie de l'autopsie, emportèrent chez elles, en cachette, le corps de leurs enfants martyrs.

Au pays Rouge, cela s'appelle une leçon de défanatisation.

Leur besogne achevée, les Rouges-Noirs n'osent plus attaquer l'église; ils se retirent vers le centre du parc. Ils n'ont plus de cartouches, mais, réunis en cercle, ils gardent leurs pistolets braqués sur la foule qui, revenue de sa stupeur, s'avance vers eux, menaçante. Ils prennent la fuite. Les bureaux du palais mu-

nicipal sont à deux pas. Margalli les y attend. Les portes se referment derrière eux.

Devant l'église, on ramasse les blessés.

Maria de la Luz, inconsciente, respire encore. On la porte dans l'église. Un prêtre lui donne l'Extrême-Onction. Pendant que l'huile sainte signe son front, le sang de son cœur coule sans cesse de la blessure.

L'église est sauvée; l'ennemi est en fuite. Mais le prix de la victoire tombe goutte à goutte sur les dalles.

Le cercueil blanc

AU palais municipal, il y a une ancienne chapelle où Fernando Cortés aimait à prier. Abandonnée, profanée, elle sert de dépôt. Les cadavres y sont transportés. Pendant que, penchés sur le corps de Maria de la Luz, les parents pleurent, les Rouges-Noirs savourent, dans une salle voisine, la joie de leur victoire. Margalli est content. Il félicite ses braves.

La foule, cependant, est là, à la porte du palais. Elle demande à grands cris qu'on lui livre les assassins. Margalli a peur. Il prend ses précautions. Les Rouges-Noirs déposent leur uniforme, détruisent leurs cartes d'identité et cachent leurs armes. A la tombée de la nuit, deux camions les transportent à la Pénitencerie. Là, ils seront en sûreté. Ils boiront à leur aise le champagne que Garrido Canabal leur fait parvenir avec ses félicitations.

M. Camacho réclama le corps de sa fille. Mais la loi exige d'abord l'autopsie. Une voiture emporte, vers cinq heures du soir, les restes de Maria de la Luz à l'hôpital Juarez où l'on

mit vingt-quatre heures à constater que « le cadavre de Maria de la Luz Camacho présentait une blessure d'arme à feu du calibre 45 ».

Le lendemain, dans l'après-midi, le corps fut rendu à la famille.

La maison était prête à recevoir la jeune martyre. Une foule d'amis l'attendait à la porte. Les lis, les roses s'entassaient dans la chambre où la jeune fille avait passé douze ans. On fit un lit de fleurs sur lequel on la déposa, vêtue de noir.

Deux mille personnes défilèrent devant la martyre qui semblait sommeiller, la tête tournée vers les visiteurs.

Ainsi devait paraître Cécile blessée à mort dans sa maison princière de Rome.

Les fidèles faisaient toucher à la martyre leurs objets de piété. Les catéchistes et les membres de l'Action catholique féminine vinrent par groupes s'agenouiller autour du lit de fleurs, comme au pied d'un autel. La visite la plus émouvante fut celle des enfants, pour la plupart anciens élèves de catéchisme de Maria de la Luz. Ils lui devaient d'avoir connu le Christ; ils savaient aussi que la mort de leur catéchiste aimée avait été la rançon de leur vie

menacée par les Rouges. Avec leurs fleurs, ils portaient leur merci.

Le soir, un prêtre, ami de la famille, entra dans la maison où l'on pleurait encore la chère enfant disparue; il déposa une palme sur le corps de Maria de la Luz:

« Ici, pas de larmes, dit-il. La mort n'est pas entrée dans cette maison, mais une bénédiction du ciel! »

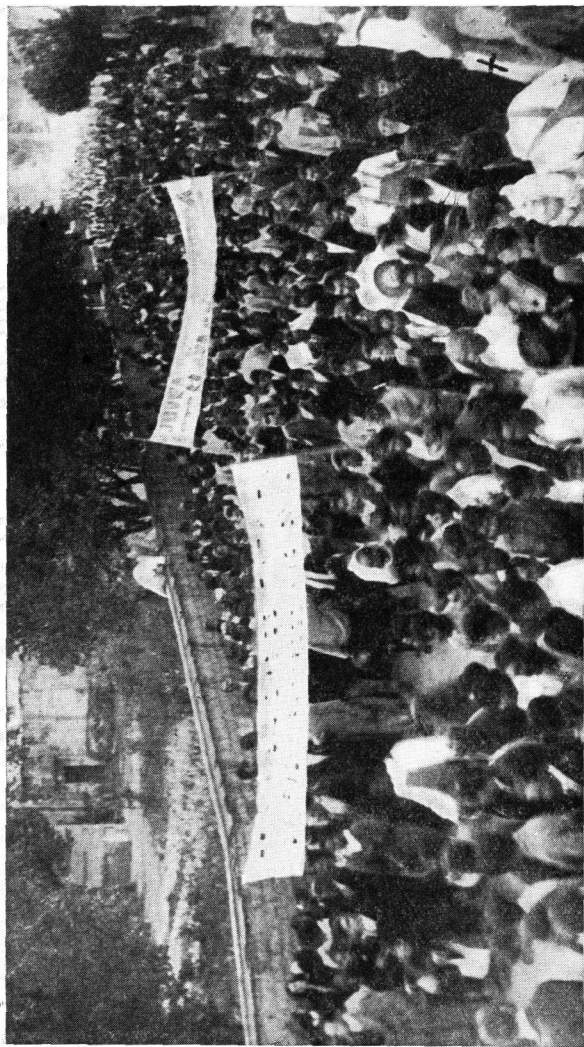
On s'agenouilla. Quelqu'un commença la récitation du *De profundis*.

« Non, pas cela, dit le prêtre. Nous n'avons pas à prier pour une martyre. C'est elle qui doit prier pour nous! » Et d'une voix grave il répéta plusieurs fois cette invocation:

« Maria de la Luz, vierge et martyre, priez pour nous! Maria de la Luz, vierge et martyre, priez pour notre cher Mexique! »

C'était le soir du 31 décembre.

Les amis et les pieux visiteurs priaient sans relâche dans la chapelle ardente. Minuit passa; les souhaits que chacun formulait en son âme ne pouvaient s'exprimer en paroles. Ils étaient d'ailleurs les mêmes pour tous: que l'année nouvelle soit plus heureuse! Que le bon Dieu ait enfin pitié de son Église mexicaine!

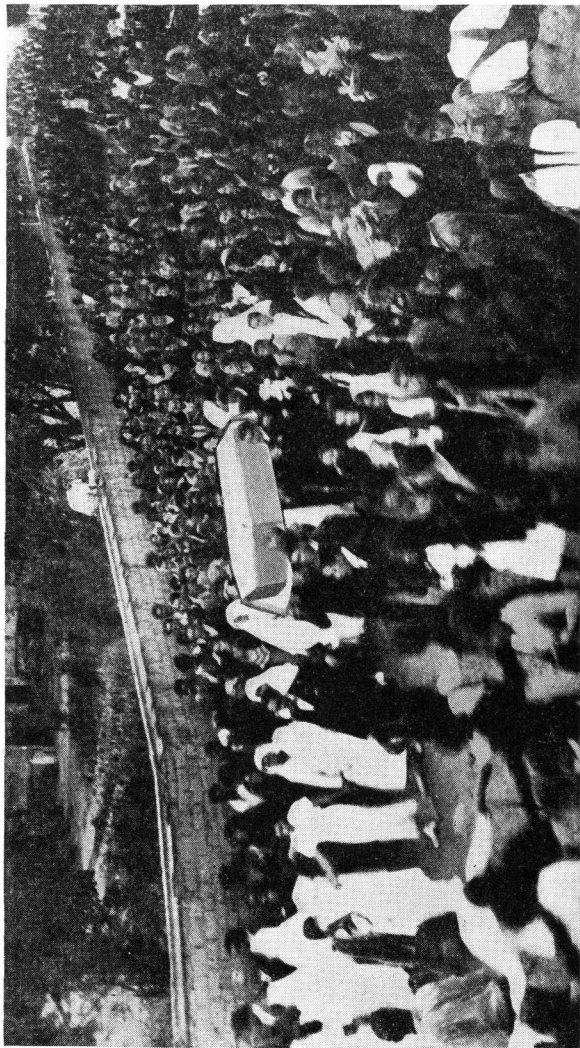


LE CORTÈGE TRIOMPHAL S'ORGANISE. — (X) MME CARMEN ROMERO RUBIO DE DIAZ

Le premier jour de l'année 1935 devait apporter un gage d'espoir en des temps meilleurs. Le ciel était clair; l'air tiède comme aux beaux jours de mai.

Dès le matin, tout Coyoacan était en mouvement.

Des villes voisines, de Culhuacan, de Los Reyes, La Otra Banda, Coapa, San Bernabé, Churubusco et de Mexico une foule immense de fidèles, beaucoup de paysans et d'ouvriers remplissaient les rues de la ville. Le grand défilé funèbre devait partir à cinq heures du soir. A trois heures, le parc du Centenario était rempli; les cloches de la paroisse commencèrent à sonner. Du portail de l'église le spectacle était saisissant: une mer humaine, calme, d'où émergeaient des milliers de fleurs blanches. Ici et là des pancartes portant des inscriptions. Les membres de l'Association de la Jeunesse catholique veillaient à l'ordre. A cinq heures, le défilé se mit en branle. Les jeunes filles et les enfants vêtus de blanc ouvraient la marche; les femmes, presque toutes en habit de deuil, les suivaient. Les hommes marchaient huit de front. Le cortège s'étendait sur une longueur de plus de deux kilomètres.



LE CERCUEIL DE MARIA DE LA LUZ ESCORTÉ PAR LES MEMBRES DE L'ACTION CATHOLIQUE FÉMININE

Le cercueil blanc de Maria de la Luz, recouvert du drapeau jaune et blanc de l'Action catholique, se détachait nettement au-dessus de la foule. M. Camacho et des jeunes gens de l'Action catholique le portaient sur leurs épaules; trente jeunes filles, vêtues de blanc, la main dans la main, faisaient cercle en marchant autour de leur compagne. Cent petits enfants vêtus aussi de blanc les précédaient, en balançant leurs palmes, ou en répandant des fleurs blanches sur le sol où devait passer leur ancienne catéchiste. Certains groupes portaient d'énormes couronnes de fleurs; dans le défilé, toutes les classes de la société avaient pris place: les pauvres, amis privilégiés de Maria de la Luz, des ouvriers, des gens du peuple et les personnes de la haute société. La veuve de l'ex-président de la république, Mme Carmen Romero Rubio de Diaz, suivait le cercueil à pied, mêlée à la foule.

Un seul gendarme fut remarqué le long du défilé. Quand passa le corps de Maria de la Luz, il enleva son képi et se signa avec respect.

Au loin sonnaient toujours les cloches de l'église; la foule priait. Au passage du cercueil blanc, on chantait l'hymne de la jeunesse catholique mexicaine. Avec une respectueuse al-

légresse, on saluait le passage du drapeau sur lequel on lisait les trois mots : Eucharistie, Apostolat, Héroïsme.

Trente mille personnes acclamèrent l'archevêque de Mexico venu à leur rencontre. Quand Mgr Diaz vit apparaître le cercueil de Maria de la Luz, il s'écria : « Vive la première martyre de l'Action catholique ! » Les milliers de fidèles répétèrent : « Vive la première martyre de l'Action catholique ! » Le formidable écho ratifiait l'acclamation du primat de l'Église mexicaine.

Dans la primitive Église, la voix du peuple fidèle canonisait les martyrs ; les catholiques mexicains savent ce que c'est qu'un martyr ! Ils se sont prononcés ; leur sentence n'est-elle pas au moins une invitation à joindre nos prières aux leurs : Maria de la Luz, vierge et martyre, priez pour nous ! Maria de la Luz, vierge et martyre, priez pour le pauvre Mexique !

L'épitaphe du Xoco

L'ESPOIR de voir porter au tribunal de Rome la cause du martyr de Maria de la Luz se réalisera peut-être un jour...

La preuve sera facile à faire. Les faits parlent d'eux-mêmes et les catholiques mexicains ont déjà porté leur jugement. L'avocat du diable, comme on appelle à Rome celui qui fait valoir les objections contre la cause d'un martyr, n'aura pas la partie facile. Il aura à défendre sa thèse même contre les diables de Mexico qui — eux aussi — ont déjà témoigné en faveur du martyr de Maria de la Luz.

Le fait est peut-être unique dans l'histoire. La tuerie de Coyoacan a consterné les catholiques, mais elle a révolté même les plus pervers. La sentence est unanime: les Rouges-Noirs de Garrido Canabal ont tué Maria de la Luz en haine de la foi.

L'affaire avait eu lieu en pleine capitale, un dimanche matin, contre des fidèles qui n'avaient commis d'autre crime que celui d'aller à la messe.

Tout le pays en fut bientôt informé. Les protestations arrivèrent de toutes les régions du Mexique. Les journaux en citent des pages entières. Les télégrammes s'entassaient sur la table du Président. En voici quelques exemples, signés par des adversaires de l'Église :

Mexico, D. F., 31 décembre 1934

CITOYEN PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

Par mon entremise, le Parti Démocrate re-constructeur proteste énergiquement devant vous contre l'attentat barbare et sauvage qui s'est commis hier, à Coyoacan, et qui constitue la violation la plus sarcastique de la liberté de conscience reconnue dans tout le monde, et par notre propre Constitution.

Comme la culpabilité en est imputée à Garrido Canabal, nous demandons qu'il disparaisse du Ministère. Par l'entremise de ses subalternes, c'est lui qui est responsable de ces procédés absurdes et brutaux, soi-disant pour cristalliser l'idéal de la défanatation au Mexique. De tels procédés violents ne peuvent servir cette œuvre qui, au contraire, doit s'opérer lentement par des

moyens éducatifs: CAR IL N'EST PAS FACILE D'EFFACER DE L'ÂME DE NOTRE PEUPLE CE SENTIMENT RELIGIEUX SI PROFOND ET TRADITIONNEL. (C'est nous qui soulignons l'aveu.)

Nous demandons en même temps la destitution du Délégué Homero Margalli de son office, car il a pris part au complot sanglant, en aidant à le préparer et à le réaliser.

Le Président,

Alfredo PARRA

(La Prensa, 1^{er} janvier 1935)

Protestation du groupe radical:

Profondément ancrés dans nos convictions marxistes et à l'abri de tout soupçon de partialité à cause même de notre ferme position de gauche... nous protestons devant l'opinion publique et de toute notre énergie contre les assassinats barbares que des éléments provocateurs, au service absolu de Garrido Canabal, ont commis hier sur des gens du peuple.

Ils ont agi sans provocation aucune. Ils n'ont réussi qu'à créer une exaltation du sentiment religieux; ils ont desservi leurs propres intérêts et le véritable but de nos luttes proclamé par les grands

fondateurs de la doctrine socialiste, Marx et Lénine; c'est-à-dire, le groupement de tous les travailleurs exploités, sans distinction de croyances religieuses, avec le but unique de socialiser les moyens de production et d'imposer la dictature du prolétariat.

Au nom de l'Union des Étudiants:

José Rivera ALBARRAN

Paul Vega CORDOVA

Mexico, D. F., 31 décembre 1934.

Les mêmes signatures figurent au bas d'un télégramme envoyé au Président de la République:

« En d'autres occasions nous avons manifesté notre opinion contraire aux éléments cléricaux qui exploitent le prolétariat. Cette fois, nous recourons à vous et protestons énergiquement contre les assassinats commis hier par de faux socialistes qui abusent de la magnanimité de votre gouvernement et s'emparent de positions officielles pour déployer des activités suspectes et provocatrices. » (*La Prensa*, 1^{er} janvier 1935.)

Le professeur René Ailes écrit :

« Il ne se trouvera sûrement personne, de quelque croyance qu'il soit, qui puisse approuver et même excuser une telle action, barbare à tous les points de vue et qui fera douter l'étranger de la civilisation de notre pays. » (*La Prensa*, loc. cit.)

L'Association révolutionnaire mexicaine adressa le message suivant à Cardenas :

« ... Nous protestons contre l'œuvre antipatriotique que certains éléments ultra-radicaux ont accomplie, détournant de son but l'œuvre purificatrice entreprise par votre gouvernement. Nous demandons une punition exemplaire.

« Nous croyons qu'on ne peut pas combattre des dogmes politiques ou religieux avec le terrorisme, mais seulement avec la persuasion. Des actes comme ceux-ci doivent être punis avec toute la rigueur de la loi. Notre honneur national est en jeu devant le monde civilisé. » (*La Prensa*, 2 janvier 1935.)

La Société des Élèves de l'École Libre de Droit s'adresse ainsi au Président Cardenas :

« Votre élévation à la présidence de la république a apporté au peuple mexicain l'espoir

de vivre sous un régime capable de protéger les droits qui lui sont garantis par la Constitution. Le massacre de Coyoacan offre à votre gouvernement l'occasion de faire preuve d'une justice impartiale et d'appliquer un châtement sévère. Pour le prestige du Mexique et celui de votre gouvernement, la classe étudiante ne doute pas que vous prêtiez l'oreille aux clameurs qui s'élèvent de tout le pays, réclamant justice. » (*La Prensa*, 2 janvier 1935.)

El Universal du 2 janvier publie une longue étude juridique sur la responsabilité pénale des tragiques incidents de Coyoacan. Elle est signée d'un vieil avocat de Mexico. En voici quelques passages :

« Il y a quelques années, j'occupais à la Faculté de Droit et des Sciences Sociales et à l'École libre de Droit, la chaire de professeur du second cours de Droit, c'est-à-dire de celui qui traite de la criminalité. En vertu de mes anciennes fonctions, je considère qu'il est de mon devoir d'élever la voix en cette occasion...

« Soyez sûr qu'en écrivant ces lignes j'ai dû lutter pour étouffer en mon âme l'indignation provoquée en moi par l'effusion de tant de sang

innocent. Pourtant, ni la stupeur, ni la honte, ni l'indignation ni l'abattement n'ont influencé l'opinion que je vais émettre. Mes réflexions ne s'inspirent pas du martyr... d'une belle jeune fille sans défense à qui on arracha la vie à la sortie de l'église. Mon opinion est purement technique, libre de toute passion.

« Le doute n'existe pas. Le crime est prouvé ainsi que la responsabilité de ceux qui employèrent des armes à feu pour causer des blessures mortelles...

« Nous nous trouvons en présence de personnes organisées pour commettre le crime...

« Tout le monde sait, le Ministère public lui-même sait que les criminels d'hier étaient en uniforme, qu'ils portaient des armes, qu'ils appartiennent à une organisation et sont soumis à une discipline de nature militaire; ils arboreraient un drapeau, ils portaient leurs propres insignes, différents de ceux que portent les soldats de la république qui ont juré de la défendre et de l'honorer...

« Les juges devront être d'une probité absolue, au-dessus de tout soupçon. Autrement, ce n'était pas la peine de chasser leurs prédécesseurs pour prendre leur place. — Emilio Pardo ASPE. »

Le député José G. Huerta fit cette déclaration :

« Ce qui s'est fait à Coyoacan est de la dernière barbarie. Heureusement que le sens de la justice de M. Cardenas est indiscutable. Je suis sûr qu'un jugement impartial et juste sera rendu, car de tels actes sauvages ne doivent pas se répéter dans la capitale de la République. » (*El Universal*, 2 janvier 1935.)

M. José F. Ancona, Délégué à Cuajimalpa, est d'avis que « l'incident de Coyoacan devrait faire rougir des sauvages. La justice doit être rendue rapidement et efficacement pour calmer l'indignation de toute la république. Mon activité révolutionnaire est connue, ajoute-t-il; personne n'en a jamais douté. Mais je ne puis que condamner avec énergie de tels actes. J'espère, j'ai droit de croire qu'ils seront punis sévèrement ».

Les messages de protestation de ce genre parvinrent en masse au Président Cardenas. Leur témoignage ne laissait aucun doute sur l'indignation et la réprobation unanime provoquée par le crime des Rouges-Noirs.

En ouvrant leur journal du 3 janvier, les Mexicains pouvaient lire :

« La bande des Chemises Rouges-Noires est remise en liberté, faute de preuves! » (*La Palabra.*)

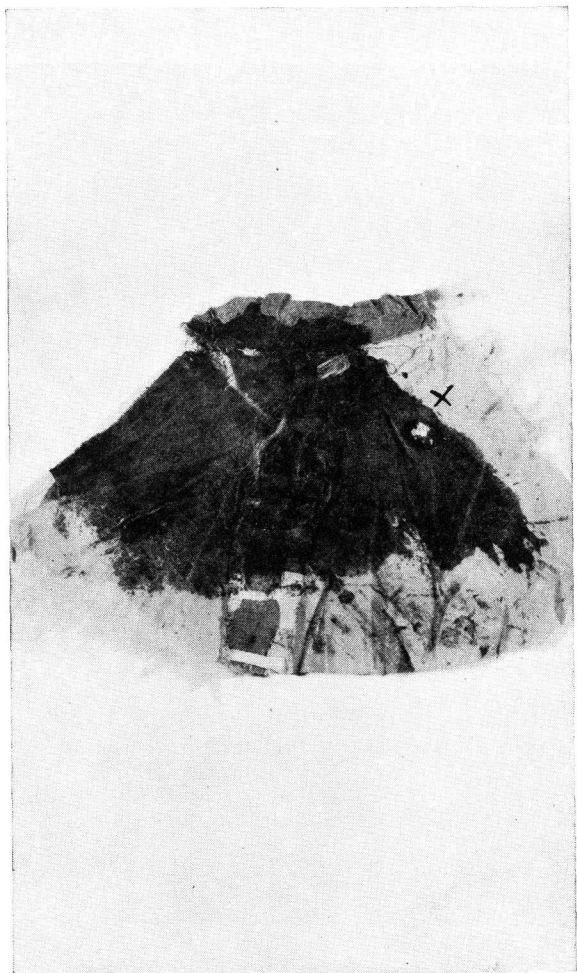
La Prensa du même jour ajoute cette note :

« Quant à la culpabilité du Délégué de Coyoacan, Homero Margalli, rien n'a été fait pour l'examiner, parce que, selon ce que nous dit l'agent du Ministère public, aucune accusation précise n'a été portée contre lui! »

Les assassins Rouges-Noirs furent relâchés. Margalli resta à son poste.

Garrido Canabal garda son portefeuille de ministre de l'Agriculture.

Tout le pays, indigné, attendait des explications de la part de Cardenas. Elles ne se firent pas attendre. Le Président déclara que « le groupe clérical avait soulevé ces émeutes (de Coyoacan). Les cléricaux avaient de parti pris provoqué ces attaques et ces massacres, afin de créer des embarras au gouvernement. Les cléricaux étaient avertis qu'ils ne devaient pas répéter de tels meetings, si ce n'est à l'intérieur



MORCEAU DE LA ROBE TROUÉE (X) PAR LA BALLE
ET TACHÉE DU SANG DE MARIA DE LA LUZ

des édifices mis à leur disposition, dans la mesure où la loi les y autoriserait. » Un point. C'est tout.

Mgr Ruiz y Flores exprimait dans une déclaration à la presse l'amère déception des catholiques qui avaient mis leur confiance en Cardenas: « Je pense, disait le Délégué Apostolique, que le Président vient de perdre une belle occasion de rétablir la paix au Mexique. »

Mgr Ruiz écrivait cela au mois de novembre 1935; Cardenas avait bien, au mois d'août, prononcé des déclarations apaisantes contre le fanatisme et l'esprit de faction, mais le 31 du même mois paraissait au *Journal officiel* une loi nouvelle sur la nationalisation des biens ecclésiastiques, dont un comité d'enquête américain absolument impartial a pu dire: « C'est la plus draconienne et la plus oppressive des lois antireligieuses qui aient jamais été portées dans aucun pays. »

M. Cardenas, d'ailleurs, a toujours eu soin de « perdre les belles occasions de rétablir la paix au Mexique »!

Cardenas, sorti du peuple, intelligent mais peu cultivé, franc-maçon, applique à fond le programme révolutionnaire. Il se sert de l'école

pour arracher la religion de l'âme des enfants. Il sabote l'ordre social; son rêve est d'abolir la propriété pour remettre aux ouvriers tous les moyens de production. Il a vidé tous les séminaires. Par crainte de soulever l'opinion des catholiques américains, il a ouvert quelques églises, mais il a fermé toutes les écoles libres; sournoisement, il réduit de plus en plus le nombre des prêtres autorisés à exercer le saint ministère. Rien ne l'arrête; quand un adversaire s'oppose à ses plans, il l'envoie à la frontière. Il change ses ministres, mais garde toujours la même politique à base de communisme et d'athéisme. Il n'a rapporté aucune des lois antireligieuses de Calles; il en a introduit de plus monstrueuses.

* * *

Pauvre Mexique!

Pauvres catholiques mexicains!

Toutes les puissances humaines sont ligüées contre eux... Héroïques, ils résistent quand même, attendant toujours la victoire finale.

Sur quoi donc se fonde leur espoir ?

Sur la vertu du grain de blé que le Semeur jette en terre...

En franchissant le seuil de l'église arrosé du sang de Maria de la Luz, je pensais à cette fécondité promise au sacrifice. A l'extérieur, l'église n'a pas changé d'aspect: le vieux mur est encore écorché par les balles. A l'intérieur, les nefs sont encombrées d'échafaudages: avec cette incroyable audace qui les caractérise, les catholiques mexicains ont décidé de réparer les parois de l'église et de rafraîchir les décorations. « *Ils ont voulu la détruire ? Nous la rendrons encore plus belle !* »

Le corps ensanglanté de Maria de la Luz n'a passé que vingt-quatre heures à l'hôpital Juarez que le sang du prêtre Augustin Pro avait sanctifié sept ans plus tôt dans la même salle d'autopsie. Un jeune médecin de Mexico me disait que l'Association des jeunes médecins et étudiants en médecine est un étonnant foyer d'apostolat. Ils touchent du doigt la protection du ciel. C'est comme un miracle perpétuel: durant l'année 1935, pas une personne n'est morte dans un hôpital du gouvernement sans recevoir les derniers sacrements. Un prêtre déguisé parvient toujours jusqu'aux malades.



MARIA DE LA LUZ

À LA TÊTE DU CERCUEIL, LE DRAPEAU DE L'ACTION CATHOLIQUE
AVEC LES MOTS: « EUCHARISTIE, APOSTOLAT, HÉROÏSME »

* * *

Le 30 décembre 1935, j'étais à Mexico. C'était le premier anniversaire de la mort de Maria de la Luz.

Au petit cimetière de Coyoacan, appelé le Xoco, le corps de la martyre repose sous les arbres qui, même à cette époque de l'année, gardent encore leurs feuilles. Je m'y rendis avec la famille Camacho. C'était le soir; un soir de décembre qui ressemble à nos soirs de mai. Rien de reposant et de fortifiant comme cette atmosphère tranquille embaumée de fleurs. Le tertre funéraire de Maria de la Luz disparaissait sous les grands lis. Des couronnes déposées par les jeunes gens et les jeunes filles de l'Action catholique, par les petits enfants de Coyoacan qui reviennent souvent prier leur ancienne catéchiste, cachaient l'humble croix de bois. Je m'agenouillai: « Maria de la Luz, disais-je, Maria de la Luz, vierge et martyre, priez pour nous. Ayez pitié de votre pauvre Mexique! Maria de la Luz, apôtre et martyre de l'Action catholique, soyez l'avocate et la patronne de la jeunesse catholique du monde! »

J'écartai de la main les couronnes de fleurs.
Sur la croix de bois, je lus cette brève et sublime épitaphe:

MARIA DE LA LUZ CAMACHO

à l'âge de 27 ans

le 30 décembre 1934

MOURUT POUR LE CHRIST-ROI

La nuit tombait. En m'éloignant du modeste coin de terre consacré par les restes d'une martyre, je me disais: C'est ici que repose l'espoir du Mexique catholique.

Rome, septembre 1936

Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix

TABLE DES MATIÈRES

CE QUI SE PASSE À MEXICO

Impressions de voyage. Décembre 1935.....	11
La grande pitié de l'Église.....	17
L'épopée sanglante.....	26
Les brebis seront dispersées.....	36
Les enfants n'ont plus de pain.....	45

EN FAMILLE

L'orpheline de Tacubaya.....	69
L'écolière.....	79
Atmosphère de Catacombes.....	93
La catéchiste.....	102
L'heureuse demeure.....	109

L'APÔTRE LAÏQUE

La fausse paix.....	121
Dans l'Action catholique.....	129
L'idéal forgé.....	142
Peines intérieures.....	149
Chef de groupe.....	160
Obstacles et triomphes.....	177
Les derniers traits.....	188

LA MARTYRE

Le boucher de Tabasco.....	197
Vers l'holocauste.....	208
La messe rouge.....	215
Le cercueil blanc.....	225
L'épitaphe du Xoco.....	233